

LA PRINCESSE
SOBIESKA.

Imprimerie de Pommeret et Guénot, rue Mignon.

LA PRINCESSE

SOBIESKA

OU

L'AMOUR DANS LE GRAND MONDE

Par la Comtesse O. D.

Auteur des Mémoires d'une Femme de qualité sous l'Empire, le Consulat et Louis XVIII; de la Femme du Banquier, de l'Auditeur au Conseil d'état, etc.

[= E.L. de LAMOTHE LANGON]

Barbier II, 444.

II.

PARIS.

CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR.

RUE SAINT-JACQUES, 38.

—

1843.

TROISIÈME PARTIE.

I

Les premiers jours d'un Mariage simulé.

> Il y a dans les personnes bien nées des vertus de position qui leur viennent avec le sang, et que les simples enrichis ne peuvent ni avoir ni même comprendre.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Le mariage fut conclu, comme nous l'avons dit, entre la princesse Eudoxie Sobieska et le prince Casimir Opalinski. La grande prieure de Mersback et les deux familles ressentirent une joie vive de cet heureux événement; la ville de Varsovie en particulier, le royaume de

Pologne en général en éprouvèrent une satisfaction extrême, chacun pensant que d'une union semblable devaient sortir des rejetons dignes de deux noms aussi beaux. Le jour des noces, le lendemain aussi, s'écoulèrent ainsi que ceux qui suivirent, en des fêtes gaies et brillantes où les deux époux seuls portèrent, sous un front serein en apparence, un cœur vivement attristé.

On admira d'une part la pudique réserve de l'épousée et de l'autre la modestie chevaleresque du mari; on envia son sort, et pendant un temps qui leur parut bien long, on ne cessa de les complimenter sur leur contentement et de les féliciter de leur bonheur... De leur bonheur!... ah! si on avait pu lire au fond de leur âme, au fond surtout de celle de Casimir, combien les plus indifférents eussent eux-mêmes été épouvantés des tortures cruelles et incessantes qui les dévoraient avec fureur.

Comme le Tantale de la fable, sans relâche en vue d'une ivresse si douce et si parfaite, il lui fallait taire et cacher soigneusement ce qui le brisait et le consumait tout à la fois... Le

lecteur intelligent a sans doute déjà compris que sous une indifférence voisine de la haine le malheureux prince Opalinski cachait à tous les regards une passion violente et sans borne. Oui, ce modèle sublime de l'amitié et du dévouement aimait presqu'aussi dès son enfance, et comme son frère, leur cousine Eudoxie, et dès la même époque ayant deviné l'attachement de Ladislas et de leur parenté, il s'était renfermé dans le secret d'un silence qui le désespérait.

Néanmoins la légèreté, la vivacité naturelle de son frère lui laissait parfois un peu d'espérance; il se flattait que celui-ci distrait enfin par d'autres beautés et par cette multitude de délassements en tant de genres que le grand monde présente à ses favoris, finirait par éteindre peu à peu une flamme qui lui semblait luire plutôt que brûler véritablement.

Mais l'aveu précis de Ladislas, mais la manifestation positive et fatale d'Eudoxie en faveur de cet ami, dès les premiers ans devenu l'amant aimé de son adolescence, en accablant Casimir, réveillèrent en lui son amitiétoute hé-

roïque, le déterminant par un effort admirable à prendre ce rôle pénible, ce rôle douloureux d'homme non-seulement indifférent aux charmes et aux qualités solides de la princesse, mais qui encore pousse l'éloignement feint jusqu'à un dégoût limitrophe de la haine.

Ceci dit, il le fallut soutenir, il fallut imposer silence à des sentiments remplis de véhémence et de délicatesse, se présenter comme insensible pendant que l'on aimait avec toute la folie d'une passion d'autant plus dédaignée qu'on ne la soupçonne pas. Il dût dès ce moment travailler à se vaincre sans relâche, à surmonter à chaque moment ce besoin impétueux et presqu'irrésistible qui nous pousse à révéler notre amour; il s'imposa le travail déchirant de parler et d'agir contre toutes ses impulsions, de paraître calme lorsque la tempête la plus furieuse grondait en son sein, insensible quand il n'existait que pour une femme, et dédaigneux envers elle, lorsqu'à part soi il la plaçait sur un autel où journellement il la vénérait en idole adorée.

Tel fut le supplice de tous les instants de la

vie qu'il s'imposa et qu'il soutint avec une sublimité à nulle autre pareille, depuis le moment funeste où son frère rempli de confiance lui eût confirmé ce qu'il ne soupçonnait que trop. Ce fut alors que par cette exagération dont la vertu est capable. Il prétendit méconnaître le mérite brillant de sa cousine et même de pouvoir la souffrir.

Écouté par cette prévention égoïste du cœur humain, acceptant sans soupçon du contraire tout ce qui le flatte et le sert, on le vit paisiblement étaler une indifférence trompeuse dont nul ne s'avisa de soupçonner la fausseté. Ni Ladislas, ni Eudoxie ne doutèrent de la sincérité de ses paroles; elles tranquillisèrent le premier, et par un effet bien cruel dans cette funeste occurrence, elles indisposèrent la jeune fille, elles l'irritèrent en la blessant dans son amour-propre et dans sa vanité.

Eudoxie sans peut-être s'en rendre compte aurait vu avec plaisir ou du moins sans peine un soupirant de plus, relever la victoire de Ladislas; par un effet contraire elle se dépita à la vue de ce noble captif qui se dérobait à ses

fers, disons même que malgré sa candeur et sa modestie réelle, elle s'indigna en secret de ce que son amour-propre, (sentiment si bizarre et si chatouilleux dans le cœur d'une femme) qualifia de défaite humiliante et pleine de honte.

Dirons-nous encore que malgré elle et lorsqu'elle aurait voulu voir avec une pleine indifférence cet éloignement si fatal à sa gloire. Un instinct caché mais irrésistible lui soufflait des desirs étranges, des pensées bien singulières qui toutes l'amenaient, non-seulement à s'indigner de la conduite de Casimir, mais encore à former le projet de surprendre ce cœur fier et insensible, projet qui par degré et à la veille d'un mariage non encore révélé, était devenu une passion invincible, dont le but non avoué mais réel tendait à contraindre par le secours de la coquetterie ce Polonais si insensible à brûler de ce feu qu'il paraissait mépriser.

Tel était l'état exact du cœur de la princesse Sobieska, à l'époque terrible pour eux trois où Casimir appréciant l'impossibilité où se trouvait son frère de pouvoir jamais épouser leur

cousine, si sa position et celle de sa maitresse ne changeait pas de face; prit sur lui de consommer son sacrifice en se proposant pour époux provisoire à celle qu'il chérissait avec tant de générosité que de passion.

Eudoxie dès ce moment s'épouvanta de sa fantaisie dont elle se fit un crime, elle reconnut avec effroi le péril à courir, si dorénavant elle feignait la moindre préférence envers celui dont elle devait se séparer, d'autant plus que les dehors d'un sacrement respectable semblaient lui imposer l'obligation du rapprochement. Toute tremblante à la pensée de laisser croire à ce mari de nom qu'elle pouvait le voir d'un autre œil que celui d'une sœur; elle se jura de demeurer près de lui, dans cette réserve victorieuse et complète d'un cœur indifférent et qui même éprouve un sentiment répulsif plutôt qu'entraînant.

Dès le jour du mariage, elle se mit à suivre avec une fidélité scrupuleuse ce plan pénible qu'elle s'était tracé, et certainement elle à son tour aurait persisté à se maintenir dans une réserve outrée, si les événements ne fussent

pas venus la placer dans des situations étranges et bien indépendantes de sa volonté.

D'abord et comme si tous ceux qui formaient sa société intime se fussent donnés le mot, elle n'entendit plus autour d'elle que l'éloge non outré, mais naturel et convenable du prince Casimir. Celui-ci pour se distraire de cet amour fatal qui le rendait si malheureux, cherchait, par une vie active et toute extérieure, à se délivrer de ce vautour secret qui lui rongeait le cœur. La bienfaisance exercée en toutes ses branches, la placeremplie admirablement d'administrateur des hôpitaux de Varsovie, où il versait beaucoup d'or et où il prodiguait les consolations appropriées aux divers genres de souffrance, ne lui suffisant pas, il allait à pied simplement vêtu et sans suite, consoler dans leur obscure infortune ces familles aisées en apparence et livrées à la plus affreuse nécessité.

Que de larmes il sut tarir! que de jeunes filles et de jeunes femmes il arracha à la séduction atroce qui va la bourse à la main disputer à de pressants besoins, un honneur trop faible

pour résister au corrupteur qui, momentanément, arrache à la misère ; que de jeunes gens sans ressources furent retirés des abîmes que les besoins creusaient sous leurs pas, que de familles passées d'une aisance modeste à une horrible indigence lui durent leur retour au bonheur.

Bien que le prince Opalinski se conformât de tout point au grand principe de l'Évangile, qu'une main doit ignorer ce que fait l'autre. La voix publique éveillée par tant de cris de reconnaissance et de gratitude, surprit et répéta les belles actions de l'un de ses plus nobles parmi ses concitoyens, le clergé, la magistrature, la noblesse et plus directement encore les administrations municipales et de police de Varsovie, apprirent de tous côtés le bien que Casimir répandait dans la ville : un concert de louanges unanimes s'éleva!... ensuite des félicitations, des récompenses civiques données par le souverain aux yeux de tous, n'apprirent que trop à la princesse Opalinski combien elle devait être heureuse et fière d'appartenir à un tel époux.

Bientôt et comme en raison toujours de son système de fuir son intérieur, Casimir se jeta vivement dans la société, les hommes et les dames reconnurent en lui le gentilhomme valeureux, aimable, galant au suprême degré. Une belle Anglaise, duchesse et pairesse des trois royaumes, ne cacha pas l'admiration que lui inspirait la noble tournure et le beau visage du prince Opalinski, que ses rigueurs envers la sublime insulaire eurent rapidement mis à la tête des hommes à la mode; on ne s'habilla plus que comme lui, ses fantaisies en ameublements en vêtements et objets de luxe furent imités avec cette exactitude méticuleuse et ridicule, dont font profession ceux que jadis en France on appela tour-à-tour *petits maîtres roués*; *gens du bel air*, élégants, muscadins, dandys, fashionnables, et que nous affublons aujourd'hui du titre si sottement expliqué de *Lions*.

Certainement Eudoxie était d'une trempe trop supérieure pour attacher au fond aucun mérite, aucune importance à ces derniers succès de son mari, néanmoins elle était

femme et futile; malgré les hautes pensées de son âme douce, ce concours d'admirateurs pris dans les classes et les castes diverses de la société, et tous se réunissant pour vanter, pour exceller le même homme, flattaient malgré elle et insensiblement sa vanité; elle éprouvait un charme secret à s'entendre nommer la femme de ce *diamant de Varsovie*, et plus d'une fois elle se sentit glorieuse lorsqu'on la désignait sous son titre non mérité en effet, de vertueuse moitié du prince Casimir Opalinski.

D'une autre part, les événements particuliers et politiques en appelant les deux frères à jouer un rôle bien différent semblèrent s'attacher avec une constance opiniâtre à rabaisser autant le puiné des deux frères qu'à relever et à porter haut l'aîné. On sait que le couronnement de l'empereur Napoléon comme roi d'Italie, faisant perdre à la maison de Lorraine, tout espoir de ressaisir en Italie les États de Milan, de Modène, de Toscane même, détermina le cabinet de Vienne à déclarer la guerre à la France; des traités conclus entre l'Autriche l'Angleterre et la Russie

donnèrent à la première de ces trois puissances l'appui des subsides de la seconde, et le concours des troupes de la troisième.

Le 2 octobre 1805, les hostilités commencèrent, et le grand Napoléon retrouva son génie et la victoire lui fut fidèle, la capitulation d'Ulm lui abandonna la première armée de l'Autriche. Bientôt les Russes et les alliés battus vigoureusement dans une foule de combats partiels, le furent définitivement à cette célèbre bataille d'Austerlitz, dite des trois empereurs, livrée le 2 décembre de la même année et où s'anéantit l'empire dit d'Allemagne. L'Autriche vaincue, perdit Venise et son territoire, le Tyrol et nombre d'autres districts. L'armée Russe ne dût son salut qu'à la générosité du grand homme.

La Prusse, unie en secret avec la coalition, attendait l'issue de la prochaine bataille pour prendre une attitude hostile; le résultat de celle d'Austerlitz détermina son envoyé, le comte, depuis le prince d'Haugwitz, de remettre à l'empereur des Français, non la lettre de rupture, préparée à l'avance, mais celle de fé-

licitation écrite dans un but différent; aussi Napoléon en la recevant dit avec autant d'esprit que de malice : *Voici une missive dont la victoire d'hier a changé la contexture.*

Mais la Prusse, qui fut alors maladroite, ne put que retarder la guerre, qui eut lieu l'année suivante 1806, à la même époque : n'étant pas appuyée par l'Autriche, hors d'état encore de reprendre les armes, elle ne fut soutenue qu'imparfaitement par la Grande-Bretagne, et malheureusement par la Russie. Livrée au début de la campagne à ses seules forces, elle perdit le 14 octobre la bataille d'Iéna, si funeste pour elle et si humiliante par ses résultats. En un mois l'épée française raya la Prusse du rang des nations ; elle ne put se flatter désormais d'exister que tout autant qu'il plairait au vainqueur.

Les Russes, les alliés refoulés dans la Pologne, battus presque toujours, regardèrent comme une victoire la journée d'Eylau, parce qu'ils ne furent pas mis en déroute complette, mais à Friedland, le 14 juin 1807, une de ces victoires comme Napoléon en remportait, abat-

tant l'ennemi, détermina l'empereur Alexandre à demander la paix pour lui et à l'implorer pour son alié malheureux le roi de Prusse.

Cette paix fut conclue à Tilsitt, les 7 et 9 juillet 1807. Elle coûta à Frédéric-Guillaume la moitié de ses États, dont on forma en partie le royaume de Westphalie, dont on agrandît celui de Saxe et dont on composa le grand duché de Varsovie. Dantzick devint ville libre et indépendante. La Russie au lieu de perdre s'agrandit de quatre cent mille Polonais arrachés à son débile allié.

Pendant ces catastrophes si vastes, si complettes, les deux frères Opalinski se montrèrent sous un point de vue bien opposé; Casimir, attaché à l'empereur Alexandre par le devoir, par la reconnaissance, bien persuadé d'ailleurs de l'impossibilité où serait la Pologne de jamais renaître sous son ancien drapeau, n'hésita pas sur ce qu'il avait à faire, il prit rang dans les armées russes et combattît à Austerlitz d'abord, avec une telle bravoure, qu'elle lui attira les éloges mêmes du vainqueur.

Mais dans cette journée, une balle égarée le

blessant dangereusement, l'aurait exposé à une mort certaine, si son généreux souverain, ce czar Alexandre si grand, si vertueux, si magnanime, ne l'avait fait enlever, soigner d'abord comme s'il avait été son propre frère, et conduire à Cracovie, alors qu'il fut possible de pouvoir le transporter sans exposer ses jours.

A la nouvelle de ce désastre, que la duchesse de Mersbak reçut la première. La noble et vieille dame croyant nécessaire d'en ménager la connaissance à sa nièce, mit à la lui faire savoir une recherche délicate, mais dès que la princesse en eut été instruite.

— Ma nièce, lui dit-elle, votre devoir et votre cœur vont sans doute vous conduire auprès de votre cousin et mari; quant à moi, ma chère nièce, je suis déterminée à vous suivre, et nous partirons demain, car j'ai déjà tout fait préparer à cet effet.

La bienséance seule aurait fait agir Eudoxie en cette circonstance. Aussi, loin d'apporter le moindre obstacle à la détermination de la Grande-Prieure, elle partit avec elle, laissant la ville de Varsovie persuadée de l'amour

ardent qui seul la conduisait vers son époux; assurément cet amour n'était pas né dans son âme... mais celle-ci s'énorguillissait du nom qu'elle portait et du mari que l'apparence lui donnait.

— Ainsi, se disait-elle, mon cousin Casimir, non content d'être le meilleur, le plus bienfaisant, le plus spirituel, le plus à la mode de la Pologne, comptera désormais parmi les plus braves; il a répandu son sang pour la cause sacrée et vénérable de son empereur légitime, et de tous les côtés je dois être fière de porter son nom.

Ici, un frémissement soudain, une rougeur imprévue l'arrêtèrent dans son monologue. Elle se tut, craignant de trop se questionner, et ce fut avec un sentiment poignant de honte qui tarda peu à remplacer son coloris ardent par une pâleur contraire, que son amour troublé évoqua le souvenir de son cher Ladislas. Que fesait-il à cette heure? Comment était-il possible que la renommée ne publiât pas son nom également.

— Je ne peux croire, dit Eudoxie continuant à se parler à elle-même, que dans ce moment où son frère est tombé martyr de son devoir, Ladislas qui doit entendre le bruit des armes, se tienne à l'écart et ne vienne point se mêler à tant de généreux courages; il est vrai que la Prusse de qui Varsovie relève, n'est pas en guerre positive avec la France. Mais Ladislas doit connaître au fond la pensée de ce souverain. L'amour l'absorberait-il au point de le rendre insensible à la gloire? Ce n'est pas ainsi que ses pères manifestaient leur dévouement à celles qui leur étaient chères; et ce n'est point par cette route pacifique qu'à aucune époque on est parvenu au cœur des nobles Polonaises.

Ce fut agitée par ces pensées héroïques que la princesse Opalinski atteignit Cracovie, et au moment où introduite dans la chambre où gisait son époux blessé, elle contempla un trophée attaché à la muraille, composé d'armes françaises et d'un guidon de cavalerie que Casimir avait enlevé aux vainqueurs, au-dessous on lisait ces mots : « *Conquis pour mériter une double estime.* » A la lecture de cette phrase

ambiguë, quelque chose de secret, de surprenant frappa la princesse dans le fond de son cœur, et y fit naître des réflexions qui lui inspirèrent des conjectures singulières.

II

Comment l'amour se joue de la prudence humaine.

> Les calculs de la vertu, les plans de la sagesse, sont de faibles auxiliaires contre les impétuosités d'une tendresse que l'on cherche en vain à contraindre.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Malgré les précautions que prirent les amis et les officiers de la maison du prince Opalinski, pour lui annoncer la venue de sa femme, il n'en tomba pas moins dans une crise nerveuse, qui amena un changement sinistre dans l'état de sa santé, son émotion fut

si vive que d'abord il s'évanouit, puis tombant dans des convulsions affreuses, il parut aller plus près de la mort que de la vie; cet état qu'Eudoxie ne put attribuer à la haine la surprit, et lorsque la nuit fut venue ou pour mieux dire l'heure nocturne ou chacun va chercher le sommeil, la comtesse de Mersback déclara sa résolution de ne pas quitter son neveu.

Bien que le soin de veiller Casimir dans un moment si solennel pour son existence rentrât dans le devoir de la princesse, celle-ci n'aurait pas osé d'elle-même le réclamer, tant il lui paraissait contraire aux choses de son avenir de passer une nuit entière dans la chambre de son époux momentané; mais dès que sa tante eût manifesté son projet, tous les yeux s'étant tournés vers elle, Eudoxie comprit alors qu'il est des exigences de position dont on ne peut s'affranchir sans encourir le blâme universel; quoique d'ailleurs en secret on soit en repos avec sa conscience, ce cas était un de ceux là. Le prince Casimir inspirait à quatre nations une admiration, une affection réelle, et les

Russes, les Polonais, les Prussiens et les nobles soumis au sceptre de la maison d'Autriche, tarderaient peu à blâmer une femme jeune et forte, qui abandonnerait à une dame âgée et infirme la veille au chevet du lit de son mari.

Était-ce d'ailleurs à l'instant où une bravoure chevaleresque et patriotique causait de telles souffrances physiques qu'il convenait de se montrer froide et même indifférente? que penserait-on d'Eudoxie si elle faisait moins que sa parente respectable? Nous avons dit que tous l'examinaient; elle, après avoir réfléchi rapidement prit enfin sa détermination : elle traversa la salle d'un pas ferme, prit la main de la grande prieure et la baisant avec tendresse.

— Non, ma tante, dit-elle, je ne supporterai pas que votre affection véhémente pour le prince Opalinski me prive de ce qui est à la fois mon droit et mon devoir, je n'ose dire ma satisfaction ; le triste état de ce héros m'interdisant tout ce qui n'a pas un exact rapport avec sa situation actuelle... Oh! je vous en

conjure, cessez d'insister! Je demeurerai ici avec mes femmes, avec les infirmiers qui ont l'habitude du service des blessés, et demain à votre réveil je vous rendrai compte de ce qui se sera passé d'ici au jour prochain.

La comtesse véritablement remplie d'un attachement tendre pour un neveu, son orgueil et l'espérance d'une grande famille, lutta d'abord et ne se rendit qu'avec peine à la prière des médecins et des amis nombreux de Casimir, un habile chirurgien s'engagea également à ne point quitter le prince, et les scrupules de délicatesse d'Eudoxie diminuèrent à la vue de tant de monde, placé là pour interrompre le tête-à-tête dont l'indécence l'épouvantait tant.

Casimir vivement bouleversé par l'apparition d'une personne si chère, demeura sous l'empire de la fièvre ardente et d'un délire presque furieux, des mots entrecoupés, des phrases à moitié brisées et sans aucune suite surtout, s'échappaient tumultueusement de sa bouche où revenaient à tout moment les noms de Ladislas et d'Eudoxie; celle-ci redoutait

qu'une indiscrétion, résultat facile à prévoir d'un état moral plus encore troublé que celui du tempérament physique, ne lui échappât.

On voyait la princesse assise, tantôt dans l'attitude de l'accablement rester comme insensible aux paroles incohérentes que prononçait son mari, tantôt trembler à l'entente d'une syllabe révélatrice et dont les suivantes la couvriraient de honte en laissant voir un secret qu'elle avait un si vif intérêt à cacher.

Les spectateurs qui ne pouvaient deviner les inquiétudes de cette âme ainsi tracassée, jugeaient uniquement l'extérieur, et dans la vivacité des émotions de la princesse trouvaient la preuve de son amour : dans ces alternatives d'abattement et d'énergie, par deux fois et toujours dans le même but, celui de laisser croire à une intimité entière; elle voulut lui faire avaler de sa main la potion sommifère ou rafraîchissante, tant recommandée par les hommes de l'art; à la première tentative, elle laissa tomber la tasse de porcelaine, à la deuxième le tremblement convulsif de ses doigts fut tel que le lit et le malade furent inondés

des flots du liquide qui en s'échappant découla de toutes parts.

Honteuse de sa maladresse, sentant ses genoux flageoler sous elle et redoutant si elle retournait à la place que d'abord elle avait choisie sur un canapé rapproché de la porte de choir elle-même sur le plancher, ce qui eût fait un spectacle désagréable pour elle et dangereux peut-être pour Casimir; elle se laissa tomber sur un fauteuil si proche du lit qu'il le touchait presque, c'était celui occupé par le médecin lorsqu'il venait au malade.

A peine s'y était-elle posée que son mari dans l'un des paroxismes violents de la fièvre s'empara de sa main, la saisit avec cette énergie factice que procure la maladie, et la serra dans la sienne d'autant plus opiniâtrément, qu'un sentiment involontaire s'opposait dans lui à ce refus, que du reste il ne comprenait pas.

Ce fut un moment bien pénible pour Eudoxie, que le contact de ces doigts chauds et humides, que les convulsions de ce corps en rapport avec elle par une de ses extrémités

les plus animées et le mieux doué du sentiment de la vie; elle en retour ressentit une moiteur glacée, un frissonnement rapide, une émotion cruelle et énivrante qui la parcourant, lui inspira des sentiments et des sensations inconnues. Vainement par adresse ou par force tenta-t-elle à diverses reprises d'échapper à cet étau humain? une volonté sourde, mais insurmontable, s'opposait à ce combat de la délicatesse et de la pudeur amoureuse contre une passion devenue forcenée depuis que la réflexion et que la raison ne la contenaient plus.

Une heure du matin sonna; les veilleurs, les gardiens, les deux caméristes de la princesse, un rude infirmier du grand hôpital de Cracovie demeuré pour aider aux mouvements ordonnés du malade, avaient tous successivement cédé à la puissance irrésistible du sommeil; on entendait la respiration pénible des uns, les ronflements plus marqués des autres, tous attestant avec franchise le triomphe du pouvoir le plus puissant de tous, si bien que, malgré la présence d'au moins dix à douze personnes, la femme et le mari se trouvaient

seuls, complètement ensemble, sans qu'un regard curieux ni qu'aucune oreille indiscrète n'épiât leurs visages et ne pût recueillir leurs discours.

Eudoxie croyait être la seule à veiller et elle employait ce temps à adresser au ciel de ferventes prières, soit pour qu'il la retirât de cette pénible situation, soit afin d'en obtenir le rétablissement de cet époux que, malgré elle, moins malgré la haine qu'il lui portait peut-être, elle commençait à haïr beaucoup; car elle ne se figurait plus que lui-même gardât tant d'aversion pour elle. Dans ce moment, une voix faible, vaporeuse, s'éleva dans le silence de la chambre et le repos universel de la nuit.

— Est-ce vous, ma tante?... Est-ce vous?... oh! que vous êtes bonne... et pourquoi ai-je si peu mérité qu'elle m'accordât ses soins?

Étonnée, confondue, et de ce que l'on disait, et de cette méprise fatale dont les conséquences ne lui paraissaient moindres dans les suites, elle n'osa point répondre, de peur que le son le plus léger ne la décelât, un instinct lui ins-

pirant la crainte que l'âme de Casimir était peut-être moins sous le pouvoir du délire que les fibres de la tête.

— Vous vous taisez, poursuivit Casimir, je comprends trop bien votre silence... Oui, elle est venue par frayeur des vexations humaines, parce qu'il convient que la femme du prince Opalinski ne demeure point à Varsovie ou à Saint-Pétersbourg, pendant que son mari gît blessé à Cracovie sur un lit de douleur... Elle obéit à l'étiquette du monde, voilà tout; aussi elle dort sans doute bien tranquillement, ici proche, n'est-ce pas?

Ici quelque chose de puissant, d'émouvant, traversa le corps du malade et pénétra dans son cœur soudainement; les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres... Lui-même se souleva sur son séant avec une énergie qui, depuis près de vingt jours, ne lui avait point appartenu, et bien qu'une simple veilleuse éclairât à peine la chambre, bien que la perte de tant de sang eût encore affaibli ses yeux, ceux-ci n'eurent qu'à s'arrêter sur le profil inanimé de la princesse. Lui, poussant un soupir profond et qui parut

le dernier à Eudoxie, retomba sur son dos et cessa de donner la plus légère marque d'existence.

A l'aspect de cette scène muette et dont néanmoins la princesse devina l'esprit et la cause, un cri unique, mais aigu, mais terrible, retentit dans toute la maison comme un glas funèbre, comme un sinistre avertissement de trépas. Tous ceux qui, présents de leurs corps, étaient censés veiller en ce lieu, s'arrachèrent en sursaut de leur somnolence dangereuse, se secouèrent avec effort, et se levant spontanément, se précipitèrent par un mouvement impétueux et unanime vers le lit où un spectacle terrible les glaça d'horreur.

Le prince Opalinski leur apparut couvert de sang échappé à ses blessures, malgré des compresses et des ligatures posées avec un soin exquis; sa bouche était ouverte, ses lèvres glacées et pâles étaient horriblement contractées, tandis que son visage frappé de mort se montrait tourné vers le ciel, et ses yeux fermés diminuaient seuls la terreur qu'inspirait un semblable tableau. Près de lui, moitié encore sur

le fauteuil et moitié jetée en travers comme prête à cheoir par terre, la princesse sa femme se laissait reconnaître, entièrement inanimée, et déjà sans doute expirée, car ni le souffle, ni les battements du cœur, ne protestaient contre son anéantissement consommé.

Cependant ni l'un ni l'autre n'avaient perdu la vie ; tandis que l'on prodiguait à Casimir les soins que réclamait son état plus dangereux, on tâchait aussi, avec non moins d'affection et de constance, de rappeler Eudoxie à ce monde qu'elle était prête à quitter, elle destinée à en être le plus bel ornement. D'abord on prit des soins infructueux ; son évanouissement opiniâtre se prolongeait par-delà tout calcul de prévision vulgaire ; la grande prieure, regrettant également son neveu et sa nièce, accourait de l'un à l'autre, pleurant sur tous les deux, en demandant à la sagesse éternelle de ne pas enlever ce couple si digne de servir d'exemple ici-bas.

Il était grand jour lorsque, comme par un coup de sympathie, le prince et Eudoxie reprirent l'usage de leurs sens ; à mesure que la rai-

son reprenait en eux son empire, chacun cherchait d'un regard incertain mais très significatif où était celui ou celle dont la conversation était à lui-même si nécessaire. Les étrangers, quoique indifférents à ces mystères du cœur, ne purent s'y tromper, et tous en découvrirent le secret; or, comme on ne soupçonnait pas qu'ils missent tant de soin à feindre, voici que, des deux côtés, on annonça aux époux que l'objet de leur inquiétude revenait à l'existence, et que dorénavant aucun des deux n'aurait plus rien à craindre pour celui ou pour celle que l'on aimait tant.

Combien Eudoxie eût-elle rougi et serait retombée dans un évanouissement bien autrement redoutable, si, au lieu de ces êtres indifférents, elle eût aperçu auprès d'elle Ladislas, en mesure d'entendre cette nouvelle, et sous quelle forme on la lui donnait, au moment où on supposait en elle ce qui ne devait pas s'y rencontrer; par bonheur que les témoins de ces scènes bizarres étaient la comtesse de Mersback et ceux-là mêmes déjà persuadés que le

mariage de Casimir et d'Eudoxie était le résultat d'un amour réciproque.

Casimir, de son côté, ne revenait point de sa surprise. Était-ce vrai? une illusion ne l'avait-elle pas bercé d'un mensonge enivrant? Non, la réalité était là, il avait eu, cette nuit bienheureuse, Eudoxie pour garde et pour le veiller; mais alors elle aurait entendu ses paroles, et ceci le tourmentait étrangement, car il ignorait ce qu'il avait pu dire, et sa mémoire trop affaiblie ne lui rappelait que sous une forme très imparfaite ce qui avait pu échapper à son cœur.

Leur rapprochement, aussitôt qu'on leur eut permis de l'effectuer, grossit leur embarras. Ce fut avec une émotion toujours croissante que la princesse fut ramenée solennellement à son époux; elle pouvait marcher; lui encore gardait le lit et avait tous les dangers des blessures graves; sa tête était saine et son corps très affaibli. On les présenta réciproquement l'un à l'autre avec cette solennité que le monde met ordinairement à la place de l'affection. La grande prieure parut en tiers, soutint

seule la conversation, et, croyant agir avec esprit et finesse, ramena les époux au souvenir de cette nuit qui leur avait été aussi douce que cruelle.

—Me pardonnerez-vous, madame, dit le prince, de vous avoir, dès le premier instant, causé tant de trouble et d'inquiétude? Encore sous le pouvoir de cette hallucination que trop de sang perdu élève en nous, n'aurais-je pas proféré des paroles incohérentes, coupables même, et que, dans mon bon sens, je vous eusse épargné de tout point?

— J'ai fait comme vous, prince. Vous avez eu en moi dans cette nuit fatale, une bien mauvaise garde, peu accoutumée à ces soins assidus que la maladie ou la blessure exigent; mes actes insensés, ma terreur exagérée en aigrissant votre plaie, auraient pu vous faire beaucoup plus souffrir. Je rends grâce à Dieu de ce que des personnes intelligentes ont réparé mes fautes; dorénavant j'assisterai à leur œuvre, mais je me garderai bien d'en prendre le soin.

Ainsi, des deux côtés, revenus à leur dissimulation primitive, l'un et l'autre tâchait de

mentir à sa conscience et surtout de tromper un mari ou une femme dont on se croyait être l'ennemi. A mesure que la santé se raffermissait dans Casimir, la fièvre venait à lui avec une nouvelle énergie; un jour elle parut si véhémente que l'archevêque de Cracovie, son parent, et qui le visitait souvent, crut de son devoir de lui rappeler que la vie était peu de chose et pouvait disparaître au plus léger choc, que même bien qu'il ne fut, lui, nullement en danger, la prudence exigeait qu'il réglât ses dispositions à venir, en même temps qu'il eût à s'occuper du soin de son âme.

De quelque habileté que le noble prélat adoucît à Casimir la dureté de cet avertissement, il le frappa néanmoins d'un coup positif, et le prince Polonais, depuis ce moment, se mit en mesure de transmettre à son frère les diverses parties de son héritage qui ne lui étaient point naturellement conservées par des substitutions antérieures; d'une autre part, et ne se sentant pas la force d'emporter au tombeau la colère d'Eudoxie, il lui écrivit une longue lettre dans laquelle il lui expliqua tous les mys-

tères de sa vie en ses diverses époques, et comment aux heures où elle le supposait indifférent ou rempli d'aversion, il avait pour elle les sentiments de l'amour le plus excessif et le plus passionné.

Lorsque cette œuvre explicative eut été terminée, il se hâta de la recouvrir d'une double enveloppe sur laquelle il mit l'adresse de la princesse, sa femme, et d'y apposer son cachet, de manière à ce que les curieux ne pussent aucunement satisfaire leur fantaisie mesquine et coupable. Tous ces soins divers accomplis, et tandis que le prince attendait que la mort dont on lui fesait voir les symptômes si proches, fondît sur lui et le retirât du nombre des vivants, tandis qu'il se disposait à sortir du monde avec le double regret que lui causait sa séparation d'avec son frère et Eudoxie, tout changea pour lui avec le printemps de 1806.

Les pronostics des docteurs ne se réalisèrent point, la pieuse homélie de l'archevêque fut en pure perte, et la vigueur de la nature reprenant le dessus, Casimir se trouva complètement guéri, son sang fut en entier renou-

velé et il se vit libre, vers le mois d'avril suivant, de partir pour Saint-Pétersbourg où la reconnaissance lui fesait un devoir d'aller remercier l'empereur Alexandre, des honneurs, dignités, charges et décorations que cet excellent prince avait fait pleuvoir chez lui.

La princesse, pendant ce temps, aurait voulu demeurer à Varsovie, mais la Grande-Prieure ayant instruit secrètement le czar du chagrin que le prince Opalinski aurait d'être séparé de sa femme, Alexandre toujours parfait, fit inviter Eudoxie par l'impératrice de venir à la cour impériale où elle aurait un vif plaisir de la voir. Ce commandement auquel la princesse était certes bien loin de s'attendre et dont il n'était pas possible d'éluder la loi, lui causa une peine réelle; ce fut alors qu'elle comprit combien il lui serait impossible de passer ces trois années dans une séparation complète avec son mari. Assurément, de son côté elle faisait tout ce qu'elle pouvait faire pour le maintien de ce divorce intérieur et secret, mais à sa surprise de jour en jour croissante, elle vit d'une autre part que Casimir

loin de l'imiter, et sans y faire attention a.. fond peut-être, ne la secondait pas, souvent même au lieu de la fuir, de l'éviter, il se rapprochait d'elle.

Eudoxie dans ces moments fesait aussi, et sans savoir pourquoi, la comparaison journalière entre le prince et les plus élégants et les plus aimables de Cracovie, de Varsovie, de Moscou et de Saint-Pétersbourg, et à chaque fois, elle reconnaissait avec autant de joie que de dépit secret, combien il était supérieur à ceux de son âge. Que se passait-il en elle lorsque d'autres femmes vantaient son mari avec une sincérité naturelle et pas exagérée; la plupart le félicitaient sur son bonheur, et passant en revue les seigneurs des cours de Prusse, de Russie, de Suède, de Saxe, etc., proclamaient le prince Opalinski comme le premier de tous, et sa femme la plus heureuse d'entre elles, puisqu'elle possédait le mari le plus parfait de ces royaumes divers.

Ce fut bien autre chose lorsque S. M. l'em-

pereur Alexandre eût fait connaître l'estime et l'affection profonde qu'il vouait à Casimir, lorsque admis dans l'intimité de la famille royale, il conquit là encore les divers suffrages et que le grand-duc Constantin l'eût mis au premier rang de ses affidés. Dès-lors, le palais des deux époux ne se desemplit pas d'une foule obséquieuse, pour laquelle Casimir devint un demi Dieu, on ne cessa de l'encenser auprès de sa femme, de le lui présenter sous la forme du meilleur, du plus aimable des hommes ; le bruit de ses vertus, le bien qu'il ne cessait de faire, les services rendus aux malheureux, les encouragements procurés par lui aux militaires, aux arts, aux sciences, achevèrent de le porter aux nues ; les statues, les bustes, les portraits multipliés, les hommages en tous genres qui lui furent rendus ; les ouvrages célèbres qu'on lui dédia, les pièces de vers qui lui furent adressées, cette unanimité de suffrages, enfin le talent avec lequel il parvint à nouer une étroite alliance entre l'Angleterre et la Prusse, et qui lui mérita les applaudissements du Nord entier, tout, dis-je, acheva de troubler

singulièrement le cœur d'Eudoxie, dans lequel, par une fatalité sans exemple, rien ne s'élevait sinon pour protéger, du moins pour défendre la cause de Ladislas Opalinski.

III

Deux conduites opposées.

> Les enfants nés des mêmes parents n'ont entre eux aucun trait de ressemblance, la vertu chez les uns est innée, les vices chez les autres ne sont contenus dans leur développement que par le frein de l'éducation.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Bientôt la guerre, comme je l'ai dit, se ralluma vers la fin de 1806, le prince Casimir la fit en qualité d'aide-de-camp de l'empereur Alexandre, chargé même du commandement temporaire d'un corps d'armée, il sut le faire avec tant de bonheur à la bataille d'Eylau que l'on lui dut une portion considérable des succès

de cette journée si meurtrière aux deux partis; ici encore, il obtint des titres nouveaux à la gloire de son nom et à l'estime de son souverain, aussi lorsque la fortune de l'empereur Napoléon eut enlevé le grand duché de Varsovie à ses ennemis pour en faire le partage du roi de Saxe; Casimir ne voulut plus habiter une ville qui changeait ainsi de maître. Profitant de ce que la majeure partie de ses terres et domaines, et de ceux de sa femme se trouvaient dans la portion de Pologne demeurée à l'empereur Alexandre, il transporta ses pénates à Saint-Pétersbourg, s'éloignant ainsi plus que jamais de son frère.

Eudoxie ne fit aucune résistance à la volonté de son époux, madame de Mersback qui ne put se décider à les abandonner les suivit dans la Russie. Rapproché du czar, Casimir lui devint de jour en jour plus nécessaire et particulièrement le suivit dans un voyage que fit l'empereur vers diverses extrémités de son vaste empire et qui dura trois ou quatre mois.

Ce fut pour Eudoxie quelque chose d'étrange que cet ennui inattendu auquel la livra l'éloi-

gnement de son mari ; cette fois que se passait-il donc en elle, osa-t-elle se demander, pourquoi souffrait-elle avec tant de patience et si peu d'inquiétude et de chagrin, sa séparation d'avec Ladislas qu'elle avait tant aimé? Quoi! par le fait de sa volonté elle se trouvait sans nouvelle aucune de cet amant de toute sa vie? Et loin d'en pleurer, d'en gémir, elle restait tranquille et sereine? et voilà que depuis le départ si prochain de Casimir, elle ressentait des peines et des émotions pénibles dont elle ne se rendait aucun compte satisfaisant? Était-ce parce qu'elle était certaine de son cœur?... A cette question, elle sentait une vive et ardente rougeur lui monter au visage, et ses yeux tout à coup se remplir de pleurs.

Un message, venu par la correspondance de l'impératrice, lui annonça l'arrivée prochaine de Casimir; celui-ci, en la quittant, avait désiré que son appartement particulier fût remanié et reconstruit d'après un dessin rempli de goût, de richesse, d'élégance, qu'un architecte français, domicilié en Russie, lui avait fait adopter. Casimir s'était reposé sur

les soins de la belle Eudoxie, et celle-ci, instruite que le prince serait dans peu à Saint-Pétersbourg, donna tous ses soins à ce que le travail de l'artiste fût accompli au moment fixé par le prince même.

Les ouvriers, les peintres, une foule d'artistes en divers genres envahissaient du soir au matin le palais Opalinski. Persuadée combien l'œil était propre à presser les travaux comme à déterminer leur perfection et leur achèvement, Eudoxie ne cessait donc de les encourager de sa présence, de ses prières, de ses gratifications. Un cabinet particulièrement affectionné par Casimir restait enfin seul à terminer, et pour repeindre, vernir et dorer certaines parties, il fallut soulever un énorme coffre de laque de Chine; il se trouva brisé par dessous; on le posait sur le côté pour l'arranger plus facilement, lorsqu'une petite planche, soulevée afin de la reclouer, laissa échapper de l'intérieur une foule de papiers qui tombèrent sur le plancher.

Eudoxie savait que son mari renfermait dans ce meuble des titres, des actes impor-

tants. A la vue de ce pêle-mêle qui continuait à choir, elle arrêta les ouvriers prêts à y porter les mains, se chargea de tout remettre en place, et peu à peu réintégra dans le coffre ce qui en était sorti si singulièrement. Ce travail accompli, elle rappela un ébéniste et fit refermer solidement la brèche; celle-ci n'existait plus, le cabinet lui-même avait repris sa face accoutumée, lorsqu'un paquet se détachait d'un plis de la robe de la princesse, c'était une lettre; elle examina l'adresse, elle y lut :

A son altesse la princesse Eudoxie Opalinki, née princesse Sobieska.

Jamais surprise ne fut égale à la sienne; d'où lui venait cette lettre? un des ouvriers la lui avait-il remis mystérieusement? Tandis qu'à cette conjecture, le coloris de la surprise couvrait son front, un autre regard jeté sur la suscription lui rappela l'écriture de son mari, et un troisième lui fit voir que le cachet est le sien.

Oh! pour le coup, l'étonnement d'Eudoxie n'eut pas de borne; cette missive était bien

de Casimir, et bien pour elle, pour elle également, à quelle époque l'avait-il écrite? Pourquoi, ceci fait, ne la lui avait-il pas envoyée? Ces questions, et nombre d'autres, se pressèrent dans sa tête; puis cédant à un sentiment irrésistible d'une curiosité qui n'avait rien de coupable, puisque certainement cet écrit était pour elle, voilà que tout à coup ses doigts brisèrent le cachet; une deuxième enveloppe, chargée encore de son nom, la confirma dans la croyance que son droit à prendre connaissance de cette lettre était inattaquable; elle rompit ce dernier obstacle, comme elle avait fait du précédent, et se trouva enfin vis-à-vis de la pensée intime de son époux qu'elle avait ignorée jusqu'à ce moment-là, bien toutefois qu'elle commençât à la deviner.

Quelle émotion son cœur ressentît, quels mouvements variés de joie, de surprise, de trouble, et mieux encore n'éprouva-t-elle point à cette histoire simple, franche, détaillée et complète des sentiments du cœur le plus noble, le plus désintéressé et le plus généreux. Ainsi donc ce n'était pas de la haine que le

prince Opalinski ressentait pour elle, ni cet éloignement si voisin de l'indifférence. C'était au contraire une passion pleine, entière, complète dans toutes ses parties, irrésistible, constante, et pourtant close, cachée sous les dehors de l'aversion et presque du dédain. C'était l'acte sublime d'un heros digne d'admiration, d'un frère immolant sa tendresse à l'amour qui né sous ses yeux se développait en opposition du sien. plus elle allait, mieux elle se sentait attendrie, émue et vivement touchée.

Assise et la tète cachee dans ses deux mains croisées sur ses yeux, elle se demandait avec une curiosité étrange et que peut-être une autre fois elle aurait regardée comme coupable, lequel des deux aimait davantage, ou de celui qui acceptait tous les sacrifices sans en rendre aucun, ou de celui auquel les immolations les plus cruelles étaient un jeu, et cela parce qu'il préférait uniquement la satisfaction avouée de sa maîtresse à la sienne propre.

— Assurément, se disait-elle, on prétend que l'amour est égoïste, et c'est vrai dans le cœur de Ladislas et dans le mien, mais dans ce-

lui de Casimir, par exemple, n'est-il pas entièrement pur et dégagé de tout lien terrestre ; que peut-on lui reprocher, que n'a-t-il pas fait contre lui-même : d'abord il ne veut pas que son frère lui sache gré de son abandon ; il le lui tait, il le lui cache, il va plus loin, il se calomnie ; c'est à l'entendre un insensible trs fort contre mes charmes, car il a pleinement la ressource du dédain, il ose me tenir le même langage, il ne craint pas d'éveiller mon orgueil, d'irriter mon amour-propre, il me laisse voir en lui sinon mon ennemi du moins un homme insensible à mes charmes, indifférent à mon esprit et sur lequel je serai sans pouvoir... O Casimir! que dans ton abaissement volontaire tu nous est supérieur, que nous sommes auprès de toi peu de chose.... En effet, Ladislas et moi devons nous unir ensemble, nous sommes égaux en faiblesse, en égoïsme, en lâche amour de soi... Est-il possible que ni l'un ni l'autre n'ait aperçu, surpris ou deviné la vérité, ou plutôt ne nous sommes-nous pas efforcé de la repousser, n'avons-nous pas fermé les yeux à l'évidence, afin de ne rien sacrifier de

notre passion et de ne rien perdre de notre bonheur.. Je le répète, que nous sommes peu de chose devant toi.

Ici, Eudoxie tourna la tête, et sentit avec autant de mécontentement que de dépit, ses yeux se mouiller de larmes... Loin de vouloir scruter ce qui se passait de nouveau en elle, se leva précipitamment, essuya ses yeux et ramassant la lettre fatale qu'elle venait de laisser tomber par terre, elle se hâta de sortir du cabinet de son mari, mais rentree chez elle, loin de se distraire de ce qu'elle venait de voir et d'entendre, elle se mit au contraire à s'en occuper de nouveau ; c'était une chose étrange que d'apprendre aussi inopinément et par une voie si merveilleuse, le secret réel d'un homme parfait, auquel jusqu'alors elle n'avait reconnu d'autre tort que son injustice envers elle.

La modeste Eudoxie ressentit une joie vive d'une telle révélation, qui croissait à ses regards sa propre importance. Toutefois, ce premier instant passé, elle revint sur l'examen de ses sensations, et s'en épouvanta autant

qu'elle s'en était réjouie auparavant. Que devait lui importer l'amour de Casimir, son aversion n'était-elle pas préférable? Avec celle-ci elle demeurait tranquille, elle n'avait pas à se contenir, à craindre pour sa propre vertu, divers sentiments la retenaient en présence de son époux, et certes le plus grand provenait de la connaissance de sa haine.

Maintenant tout changeait de face, cette haine anéantie se trouvait changée en un amour sincère, passionné, discret, silencieux; mais lui serait-il permis de prendre dorénavant le change. Ne découvrirait-elle pas continuellement sous une indifférence, une répugnance prétendue, une affection chaste, sans doute, mais véhémente, mais étendue. Autrefois elle se confiait à tous, à présent elle aurait à redouter jusqu'à elle-même! Par quel moyen qui lui était encore inconnu, échapperait-elle à la comparaison perpétuelle et méticuleuse qu'elle ferait de la conduite des deux frères?

Celle de Casimir si noble, si héroïque, si pure et envers elle si aimante, ne la frapperait-elle pas? Comment ferait-elle pour ne pas en-

tendre l'éloge perpétuel du prince Opalinski, sorti sans effort et par entraînement de chaque bouche. La calomnie n'osait la ternir, l'envie haineuse se taisait à son nom, la jalousie même s'effaçait à son approche, car en Pologne, en Russie, dans tout le Nord de l'Europe, être son ami devenait un titre à l'estime de tous, tandis que tous se reculaient involontairement des hommes assez malheureux pour lui déplaire.

Que fesait de son côté Ladislas? Qu'était-il devenu depuis sa sortie de Varsovie et de la Pologne, trop exact à remplir les conditions d'un traité qu'on se flattait peut-être tout bas de lui voir violer. Il avait textuellement rompu avec sa famille; à peine si dans les premiers mois une rare correspondance avec son frère était venue protester de son souvenir, bientôt même elle avait été interrompue et ne se renoua qu'à d'énormes intervalles.

Qui l'empêchait de communiquer plus fréquemment avec ceux auxquels il paraissait vouer une affection si tendre, qui... nous le dirons?... ses remords, sa conscience. Tout!!!

Enchaîné au char de madame de Maurant et des autres coquettes parisiennes, il souffrait horriblement dès que se préparant à écrire en Pologne, il se voyait dans la dure nécessité de mentir. Comment, en effet, oser raconter à son frère la réalité de ses actions ? Comment se faire voir à lui, si décent, si pudique, sous un dehors de légèreté, d'irréflexion, de débauche même? Parlerait-il de ses conquêtes, de ses bonnes fortunes françaises, dans des lettres qu'Eudoxie lirait assurément, cela se conçoit, d venait impossible.

Mais il y avait plus et pis, entraîné par la faiblesse de son caractère, défaut fatal qui le rendait l'esclave de tous ceux en volonté de le dominer, Ladislas, comme ailleurs nous l'avons révélé, s'était abandonné à une société peu honorable ; il en voyait les turpitudes, et satisfait de ne pas les partager, il ne savait point s'en délivrer ; au contraire, s'y enfonçant sans cesse davantage, il en recevait l'impulsion, en portait le joug, et croyait tout faire que de cacher sa faute sous un silence absolu.

Bientôt un tort bien autrement grave pesa

sur lui, le fit rougir, l'humilia véritablement; mais incapable de s'en affranchir, à tel point madame de Maurant gouvernait sa tête, il jugea convenable, pour ne pas se déceler lui-même, de rompre dorénavant, et presque en entier, sa correspondance intime avec son frère; ce fut lorsqu'à la fin de 1805, de 1806, et dans les premiers mois de 1807, la Russie, tour à tour alliée de l'Autriche et de la Prusse, et de l'Angleterre en plus, se mit par deux fois en guerre ouverte avec la France et l'empereur Napoléon.

Assurément tout autre Polonais ou sujet russe, à la première nouvelle non d'une rupture effectuée, mais seulement probable, aurait abandonné sur-le-champ le pays en lutte avec le sien; c'est un devoir que les droits sacrés de la patrie imposent au moindre de ses enfants, et dont aucun de ceux-ci ne peut se défendre sans perte de son honneur et même de sa vertu.

Ladislas néanmoins ne suivit pas cette règle sévère: amolli par les délices d'un amour criminel, on le vit tour à tour capituler avec sa

conscience et sa réputation, écouter, suivre même des conseils lâches et empoisonnés. Nous avons déjà signalé les ruses méprisables et non moins misérables dont il se servit pour excuser son séjour prolongé dans Paris, quand même le canon grondait à Diernestein, à Austerlitz, à Eylau et à Friedland.

Vainement il se figura que ses compatriotes seraient dupes de ses sorties prétendues hors de France, de son séjour momentané sur un terrain neutre; enfin de son état précaire de prisonnier de guerre sur parole. Sans doute on put le justifier légalement par là auprès des cours de Berlin et de Moscou, qui ne voyaient que l'apparence, et qui d'ailleurs, lors de la dernière paix conclue, avaient intérêt à ménager l'empereur Napoléon. Mais pût-il de même, ce malheureux Ladislas, blanchir son peu de patriotisme envers ses simples concitoyens. Non, sans doute, ici on appréciait sévèrement sa conduite, on s'indignait d'une absence qui le laissait oisif, tandis que toute la noblesse d'Europe courait aux armes, tandis que même des princes de

sang róyal trouvaient la mort sur des champs de bataille.

Bien que l'on aimât, que l'on vénérât plus encore le prince Casimir, on ne put s'empêcher complètement de lui parler de Ladislas et de lui révéler sa peu digne conduite devant Eudoxie, dont on ignorait l'amour. On se gêna moins encore ici, on ne tut rien, on ne se fit faute de lui conter ce que l'on qualifiait de désertion, de frayeur; on lui peignit son beau-frère comme un insensé, joueur, libertin, dissipateur, mauvais patriote, poltron peut-être, et qui se cachait dans les villes de l'ennemi, tandis qu'il y avait tant de gloire à acquérir en combattant généreusement pour assurer l'indépendance de la terre natale.

Toute femme, mieux assurément que les hommes, comprendra au premier mot ce qu'avait de pénible, d'humiliant, de déchirant surtout, de pareilles accusations aux yeux d'une personne animée des plus nobles sentiments; elle aurait voulu que l'Europe entière portât aux nues l'objet caché de sa tendresse sincère; et quelle douleur honteuse et pénible

lui causait l'impossibilité de le défendre, et particulièrement de le justifier.

Les gens du commun, des domestiques même, répétaient ces propos dont le moindre frappait de toute son amertume l'âme aimante, fière et généreuse d'Eudoxie ; long-temps d'abord elle lutta contre, se plaignit avec hauteur de calomnie et de mensonge. A l'entendre, une méchanceté cruelle, fallace et active, avait tenté de déshonorer un noble cœur incapable de jamais se souiller par des bassesses qu'il ne concevait point.

— Sans doute, poursuivait-elle, le jour n'est pas loin où nous le verrons paraître lui-même dans les rangs de nos braves, et les remplir du bruit de ses exploits ; son silence actuel est le résultat de sa modestie ou l'effet de son dédain de la gloire. Lui ! manquer à sa patrie lorsqu'elle a besoin de son bras, c'est impossible ; on est malheureux de croire à de pareils contes ; on est coupable lorsqu'on s'avise de les répéter à autrui.

Ainsi parlait une amante dont l'âme exaltée investissait son amant des qualités chevale-

resques dont son propre cœur était orné. Mais les jours s'écoulaient, et Ladislas, par sa présence, ne confondait pas ses ennemis; il laissait à ceux-ci leur audace. Alors la princesse Sobieska s'accrocha pour ressource dernière à cette prison dans laquelle son beau-frère languissait en France; il était renfermé cruellement à Vincennes, au Mont-Saint-Michel, au château de Lourde ou ailleurs.

Cette illusion eut son terme comme une autre; on finit par savoir, irrécusablement, que loin d'être frappé des rigueurs d'une détention pénible, retenu simplement à Paris sur sa seule parole, le prince chevalier Opalinski fréquentait les promenades à la mode, les grands théâtres, dansait, jouait, chassait, aimait aussi, et se livrait à toutes les dissipations possibles, tandis que ses concitoyens mouraient ou étaient blessés pour la défense de la cause nationale, et que lui, loin de porter avec douleur le deuil des revers et des calamités de la Prusse et de la Russie, étalait une gaîté folle, prenant sa part des fêtes triomphales, si offensantes pour

ces deux puissances, que les vainqueurs se donnaient à tout moment.

Une certitude pareille et tel contraste de honte avec la blessure et la vie toute héroïque de Casimir, ne pouvait augmenter l'amour dans une âme où ne devaient prendre place que des sentiments généreux et nationaux. Oh! combien de fois Eudoxie s'éloigna-t-elle du monde pour gémir en liberté sur les extravagances coupables de l'homme qu'elle aimait le mieux! Combien de fois essaya-t-elle d'empêcher qu'on ne prononçât avec l'inflexion du mépris le nom de Ladislas, et combien enfin son chagrin s'accrut-il lorsque la comtesse de Mersback, trop bien instruite à son tour des déportements de son second neveu, se plaçant à la tête de ses détracteurs, et l'abandonnant sans pitié, se mit à crier après lui et à le poursuivre sans relâche!

IV

Développements d'une Passion.

> A voir ce qui se passe dans notre cœur, on dirait qu'un démon malin travaille à y combattre nos meilleures résolutions, et à nous faire sortir des bornes tracées par la raison et la vertu.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Eudoxie était à peu près dans ces dispositions pénibles pour elle et peu avantageuses à Ladislas que néanmoins elle croyait aimer encore ; lorsque le hasard ou la Providence peut-être amena la découverte par elle de la lettre dont il a été question dans le chapitre précédent. Elle la conduisit vers une terre non-

velle, fit luire à ses yeux un autre jour; aussi ce ne fut pas avec sa tranquillité ordinaire que dorénavant elle attendit le retour de son époux. Ceux admis en son intimité reconnurent, sans en deviner la cause, cette agitation, ce combat intérieur qui se livrait en elle, sa froideur silencieuse, sa mélancolie accoutumée, disons-nous, disparues presqu'instantanément, venaient de faire place à on ne savait quel trouble: quelle inquiétude actifiait alors sans néanmoins présenter ou laisser un tourment intérieur dominé par une âme forte et ferme.

Vainement, et la grande prieure en tête des curieux, essayait-on de lever le voile jeté sur ces sentiments d'une autre nature; la princesse éludait une réponse précise et claire, riait de ce qui occupait tant les autres, et rejetait sur la fantaisie d'autrui ce qu'on voulait reconnaître en elle d'extraordinaire et de nouveau. Cet état se maintint jusqu'à l'heure où une lettre brève de Casimir eut fixé celle de son retour Eudoxie qui avait lu avec un ton moqueur cette missive en raison de la froideur dédaigneuse de sa contexture, parut tout-à-coup surprise,

embarrassée, émue profondément; sa gaîté qui naguère s'était manifestée venait de disparaître, et une terreur positive, un mouvement involontaire de chagrin profond apparurent à leur tour et servirent à grossir le nombre des conjectures.

Ce fut bien pis lorsque Casimir arriva; les fois précédentes ou après une absence plus ou moins prolongée il était revenu auprès de sa femme. Celle-ci dès que le courrier précédant le prince était entré dans la cour de l'hôtel, on l'avait vu, elle, réunir paisiblement ses femmes, se mettre à leur tête, et aller recevoir Casimir avec une étiquette réglée, solennelle, et toute cérémonieuse il est vrai.

Ici dès qu'on lui eut annoncé que le postillon était descendu de cheval on la vit se lever, appeler ses caméristes, faire quelques pas, s'arrêter, prendre conseil avec elle-même, rentrer à la suite de ce colloque interne, et prétextant une indisposition soudaine se retirer dans son appartement, puis en ressortir avec la même promptitude, balancer et donner pendant ce manége bizarre le loisir au prince de pénétrer

dans l'hôtel, d'en franchir l'escalier et de parvenir même à la surprendre jusque dans sa chambre, lorsqu'elle s'y croyait en pleine solitude.

A la vue de Casimir elle quitta précipitamment le fauteuil qu'elle occupait, fit mine de vouloir se porter en avant... Puis s'arrêtant, montra ses yeux remplis de larmes, tandis que son sein était vivement ému et que sa bouche laissait échapper un sourire involontaire.

Tout cela parut si neuf, si étrange, que selon la coutume qui veut qu'en amour tout s'interprète au contraire de la réalité, le prince Opalinski prévenu d'ailleurs par le passé, ne vit dans ce qui certes aurait dû le remplir de joie, qu'une continuité de la haine que son habileté avait allumée dans le cœur d'Eudoxie. Lui tout en reconnaissant ou croyant reconnaître le fruit de son travail héroïque n'en ressentit pas moins un violent chagrin aussi piqué au vif.

— Madame, dit-il, à quoi bon continuer à nous rendre des devoirs dont nous ne retirons que de la peine d'une part et des déboires de

l'autre; croyez-moi, cessons ces vaines simagrées, dorénavant si bon vous semble nous nous tiendrons dans cette indifférence complète qui convient si bien d'ailleurs à nos sentiments divers.

Vivement blessée de cette attaque injuste, et pour le punir demandant conseil à l'ennemi le plus acharné que nous ayons en nous, à cette susceptibilité folle, dure, vindicative et haineuse, Eudoxie perdit en un instant sa joie passée et involontaire et s'exhalant dans son dépit, répliqua hâtivement.

— Vous avez raison, prince, à quoi bon dorénavant couvrir de ce vernis mensonger de la politesse l'inimitié réciproque dont notre âme est remplie, qu'elle éclate à son aise, nous en respirerons plus librement.

— Que dites-vous, ma cousine? repartit soudainement Casimir, où avez-vous été prendre ce que vous me prêtez si gratuitement? Moi de l'inimitié contre vous... Hélas! c'est bien assez, c'est trop même que d'être en butte à la vôtre.

Oh! pour cette fois, Eudoxie émue violem-

ment par le ton mélancolique de son mari, et ne pouvant douter au fond de son cœur de la sincérité de sa réponse, eut aussi du regret de s'être laissée emporter à un mouvement de dépit injuste; puis le souvenir de toutes les souffrances de Casimir se représentant à ses yeux, elle eut pitié de lui, et se blâmant avec une sévérité dont elle aurait eu trop de honte si elle en eût bien compris la cause; elle tendit la main au prince, et avec une voix douce et vibrante lui dit :

— Mon cousin, nous sommes de vrais enfants qui nous querellons sans cause; est-il possible même que nous ayons l'un pour l'autre de l'inimitié et de la haine, quel mal nous sommes-nous faits qui ait amené dans notre âme ces pénibles sentiments? ne dois-je pas au contraire avoir pour vous de la reconnaissance en raison du service que vous me rendez; serais-je la seule à refuser mon estime à vos qualités brillantes. Allons, vivons en paix, ne nous tourmentons plus dorénavant, et laissant à l'écart des exagérations cruelles, contentons-nous de l'indifférence... Croyez que c'est bien assez.

A mesure qu'Eudoxie parlait, le prince Opalinski transporté par ces douces paroles dans un monde nouveau, ne comprenait pas bien ce qu'elles voulaient dire. Néanmoins, instruit par un instinct secret, il nageait dans les torrents d'une joie chaude et complète ; je ne sais quel espoir tout-à-coup pointait à ses yeux d'une nuit sombre ; craignant de le voir disparaître ou de le détruire s'il se questionnait trop : il se taisait, demeurait immobile, et son regard uniquement passionné commentait bien éloquemment à sa parente ce qu'elle avait surpris si positivement dans la lettre du cabinet.

Depuis cette explication, la vie ne fut plus la même pour le noble couple ; Eudoxie, trop assurée que son mari avait de l'amour en son cœur, au lieu de la haine contre elle, ce qu'elle avait cru trop long-temps ne pût prendre sur sa volonté de le traiter avec cette rigueur dédaigneuse qu'elle lui avait manifesté jusques-là ; lui de son côté, ou croyant que les années avaient affaibli la colère d'Eudoxie, ou que chrétiennement et par reconnaissance elle s'était résolue à l'amoindrir, se livrait sans cher-

cher à l'approfondir davantage, au charme de ce nouvel état si peu conforme à l'ancien.

Mais à mesure que rapprochés l'un de l'autre leur intimité augmentait, ils se trouvaient mieux en mesure de s'apprécier réciproquement. Oh! combien Eudoxie était aux regards de Casimir supérieure à toutes les autres femmes! Quelle de ses rivales, pensait-il, la surpasse ou même l'égale en beauté, simple et éclatante en grâce, séduisante et néanmoins modeste; quelle avait plus d'esprit, de sens, de raison, de sage réserve, de retenue prudente? Amenée par son rang à la tête de la société, devenue le point de mire de l'hommage des plus grands, des projets des séducteurs, et de la jalousie de tant d'envieuses supérieures, aucune voix éclatante ou sourde ne blâmait sa conduite, ne l'attaquait dans ses actions; qui ne l'aimait pas la respectait, et de toutes manières, on proclamait sa sur-excellence et sa perfection.

Il était impossible à Casimir de ne pas être satisfait, heureux, en plus charmé d'un pareil triomphe, de ne pas s'en énorgueillir, et même

s'il eût été indifférent aux qualités de sa cousine, au moment de leur mariage, il ne lui était plus possible de les méconnaître depuis, et de ne les pas apprécier; il ne les chérissait et ne les appréciait que trop : c'était son bonheur lorsque l'on venait lui en raconter l'histoire, et son regard s'attachait constamment sur cet ensemble complet de toutes les perfections humaines.

Hélas! tant de joie si bien motivée était cruellement empoisonnée, lorsque sa pensée lui rappelait tout-à-coup combien peu de temps encore il avait à jouir d'une telle félicité. Les jours, les semaines, les mois, même les années, s'écoulaient avec une rapidité désespérante, pour aboutir définitivement à une heure fatale, où par le fait de sa propre volonté elle lui serait enlevée sans retour; c'était dans son âme une torture horrible que cette connaissance anticipée du malheur à venir et inévitable qui le frapperait enfin.

Souvent dans sa douleur folle, il se demandait comment il lui serait possible de se séparer d'un trésor si précieux, comment de lui-

même et sans aucune contrainte, il consentirait à se frapper d'un pareil malheur : mais bientôt la voix impérieuse de l'honneur, le souvenir de la confiance de son frère le faisait rougir de ses emportements et de ses projets de résistance, que la vertu vaincue formait de temps en temps.

« Elle l'aime! s'écriait-il, elle l'aime dès son enfance! elle aussi compte tous les moments qu'elle perd avec moi; il lui tarde de se réunir à Ladislas, de réparer avec lui le emps perdu avec moi! Oui, tandis que je demande au ciel de la délivrer d'un mariage pénible, et de l'arracher à un mari qui ne peut rien pour son bonheur!... oui, rien absolument, il faut que ce supplice cesse, pourquoi en prolonger le terme : à quoi me serviront ces trois années, si ce n'est à me plonger dans un désespoir qui ne finira qu'avec moi.

Certainement la tendresse fraternelle de Casimir Opalinski avait pour base la vertu, et certainement elle serait inébranlable; mais d'un autre côté, il était amant égoïste, par suite et malgré lui, plus porté à se servir soi-même

qu'à aider à se perdre à jamais. Pour remplir honorablement la promesse faite à Ladislas, il aurait dû fuir Eudoxie le plus possible, chercher des prétextes pour s'éloigner, trouver des motifs propres à maintenir la prolongation de cette absence : eh bien ! tout au contraire, on reconnaissait dans ses ruses, dans ses manières, un homme habile à chercher la présence d'Eudoxie, et sans relâche occupé du soin de lui plaire et de la charmer.

Non pas que dans son cœur il vît là de la perfidie dans ce manége, il lui semblait simple, convenable, naturel même de bien traiter sa proche parente, l'amante de son frère, sa femme à cette heure, sa belle-sœur. De son côté Eudoxie ne prenait ni colère ni alarme de cet empressement ; d'autant plus passionnée qu'elle était innocente, elle trouvait un bonheur caché dans ces rapprochements de chaque jour, une félicité pure dont elle goûtait les charmes, sans trop en examiner la cause, surtout sans en redouter les conséquences et sans s'étonner des effets.

On les voyait constamment ensemble, et cela

paraissait simple et convenable : la comtesse de Mersbach surtout, heureuse et triomphante d'une telle union, son œuvre chérie; manœuvrait de manière à la nouer plus fortement, si bien elle savait redoubler leur intimité par une foule d'incidents et de petites intrigues dont tous les fils venaient aboutir dans ses mains.

Un hiver commençait doux, et cependant la neige à demi glacée couvrait déjà la terre, lorsque l'empereur Alexandre proposa à sa cour le divertissement héroïque d'une chasse aux ours: ces animaux, nombreux en Russie, ne sont pas encore détruits entièrement dans les environs de Saint-Pétersbourg, et une grande quantité vit et erre dans les forêts immenses, qui de tous côtés, hors celui de la Baltique, enceignent cette capitale du plus vaste empire connu.

Il est rare que les courtisans n'acceptent pas avec enthousiasme ce qu'offre un potentat; d'ailleurs, en cette occurence, le bon et l'habile monarque avait frappé droit au goût dominant des Russes. Les ours, les loups affamés sont leurs ennemis directs; on les excite dès

leur enfance contre ces monstres, ou les leur fait rechercher et combattre, les leurs présentant comme des destructeurs du gibier, et des adversaires personnels dont il faut délivrer la patrie; aussi dès son adolescence, tout Russe, knias, seigneur, bourgeois, moujick, ou pire encore, se rend partout où l'on annonce cette sorte de chasse, et en brave les périls afin d'en obtenir la gloire.

Ce soir là, Eudoxie n'avait pas suivi son mari au Palais Impérial, elle était restée à l'hôtel afin d'y tenir compagnie à la grande Prieure, retenue sur son canapé pour une légère entorse qu'elle s'était donnée en descendant à la fois la double marche d'un escalier dérobé de son appartement. Ces deux dames se recréaient ensemble en lisant un roman nouveau encore, pour la Russie au moins, et qui a laissé une impression profonde dans l'imagination de tous les lecteurs : *les Mystères du château d'Udolphe.*

Le prince Opalinski rentra le visage animé, la démarche vive, la parole prompte; en un mot, tel qu'il était aux jours heureux et par-

sibles où l'amour ne l'avait pas encore rendu malheureux. Un feu brillant éteincelait dans ses beaux yeux ; il baisa respectueusement la main de sa femme, embrassa avec respect la grande Prieure, et répondant à celle-ci, qui le félicitait sur cette joie extérieure si rare en lui depuis un temps.

—Ma bonne et chère tante, dit-il, l'empereur nous emmène jeudi prochain à la chasse aux ours ; la partie sera complète, on partira mercredi dans l'après-midi, la cour se réunira sous un palais champêtre improvisé; les dames (plusieurs veulent suivre leurs maris) coucheront seules dans un château voisin ; les hommes camperont sous les tentes, et le lendemain au point du jour nous entrerons dans la forêt et commencerons l'attaque.

A ces mots jetés sans arrière-pensée peut-être, *plusieurs dames veulent suivre* leurs maris. Madame de Mersbach avait regardé machinalement peut-être encore Eudoxie... celle-ci se mit à rougir d'abord, puis se tournant vers Casimir, et avec tout le charme de sa voix pure et attrayante.

— Ne me permettez-vous pas, mon cousin, de faire comme ces dames et de m'acheminer vers la chasse également ?

— Vous, Eudoxie... vous, s'écria le prince en rayonnant de joie, vous viendriez avec moi et sans vous le faire demander ?

— Voilà, mon neveu, repartit la comtesse, parce qu'étant à mille lieues de la réalité, elle ne pouvait comprendre ce qu'avait de naturel l'allégresse de Casimir, une question presque mal séante. Et pourquoi, s'il vous plaît, trouvez-vous tant extraordinaire qu'il vous en faille ébahir, qu'une femme vertueuse et aimant son mari autant que possible souhaite de le suivre à une chasse qui, si elle présente du plaisir, renferme également du danger ?

— Oh ! ma tante ! répondit Casimir, vous avez raison de me quereller... mais, voyez-vous, je ne suis point gâté...

Un coup-d'œil rapide qu'Eudoxie lança à son cousin, et qui déjà prouvait en eux une intelligence instinctive, coupa la parole dans la bouche de celui-ci ; il devina la faute prête à être commise, et les conséquences qui ressor-

taient de la fin d'une phrase si maladroitement commencée, aussi se reprenant :

— Je suis, dit-il, si heureux lorsqu'Eudoxie me prévient en quelque chose...

— Que vous vous montrez maussade envers elle en manière de récompense de sa bonté, reprit la grande Prieure, moitié riante et moitié grondante ; mais que devint Casimir, lorsque la princesse prenant ici la parole :

— Allons, allons, ma tante, ne me secourez pas plus que je ne le mérite. Voyez le pauvre Casimir, le voilà tout embarrassé ; pensez-vous que je ne connaisse pas sa... ten... amitié... Je crois même qu'il m'en cache une partie, et que je n'ai qu'à le remercier de ce qu'il ne me dit pas.

— Vous le gâtez, madame, mais le moyen d'empêcher l'amour de paraître..... Casimir, continua la comtesse, pour achever d'accabler son neveu, demandez pardon à ma nièce votre femme, et embrassez-là si elle y consent, ce sera du reste la première fois que je vous aurai vu jouir d'un tel bonheur.

Oh ! grande Prieure ! oh ! parfaite vieille

femme ! vous ne vous doutez pas de l'incendie que votre fantaisie vient d'élever dans ces deux nobles cours. Il y a des moments de faiblesse et d'entraînement irrésistibles dans la vie, dont le vice ou le crime profitent souvent et auxquels s'abandonnent entraînés par une force irrésistible les âmes les plus pures. Un pareil saisit ici et fit céder à sa puissance, et le calcul fraternel de Casimir, et l'amour existant encore d'Eudoxie. L'un ou l'autre, tous les deux mêmes sans doute, auraient dû chercher et mettre en avant un prétexte après l'avoir trouvé propre à éluder le désir impérieux de la comtesse; mais le prince était trop amoureux pour repousser une telle félicité, et la princesse avait trop de pitié des souffrances héroïques de son mari pour le priver d'une faveur si délirante et si rapide.

Qu'il fut doux et brûlant le premier baiser pris et rendu dans une telle circonstance, son charme enivrant agita trop Casimir, qui ne put demeurer debout, à tel point ses genoux flageolèrent sous lui, il s'assit en tremblant, les yeux noyés de pleurs enfants d'une volupté pure, tandis que les joues de la princesse tar-

dèrent peu à s'allumer d'un pourpre éteincelant. Eudoxie néanmoins, quoique violemment agitée, revenant à elle la première, et comprenant ce que pouvait penser la comtesse si on lui laissait le temps de la réflexion, saisit la balle à propos et, ramenant la conversation à son titre premier, dit à son mari :

— Je présume que vous m'accordez ma requête, et que mercredi prochain je serai autorisée à vous suivre au rendez-vous impérial.

— Pouvez-vous douter de mon assentiment à ce qui m'est si agréable. Oui sans doute vous viendrez faire votre cour à Sa Majesté l'Impératrice... ce sera néanmoins à une condition très énoncée, bien débattue, bien décidée à l'avance, que pendant toute la durée de la chasse vous ne me quitterez jamais, et que quatre de nos meilleurs piqueurs et huit de nos domestiques choisis parmi les plus adroits, les plus forts et les plus braves, vous environneront constamment sans qu'il vous soit permis de les éloigner ou de vous courroucer contre leur surveillance.

— Un véritable emprisonnement, dit la princesse en riant ?

— Non, ma nièce, dit la comtesse à son tour, mais une mesure sage et convenable, dont vous trouverez bon, s'il vous plaît que je remercie mon neveu. Vous êtes encore, poursuivit-elle en donnant à son propos une expression vive de malice, une trop petite fille pour qu'on vous laisse aller librement ; encore si vous nous aviez donné de quoi tenir votre place en cas de malheur... mais non, les années s'écoulent et votre belle union n'est pas bénie.

Eudoxie aurait voulu, au prix de toute sa fortune éviter le regard flamboyant, et fascinateur sous lequel Casimir l'anéantit lorsque tous les deux entendirent ces paroles significatives de leur vieille parente ; émue, troublée, comprenant que le cours de la conversation la conduirait trop loin continuée sur ce ton particulièrement, aussi, se gardant bien de répondre à cette attaque personnelle, elle se leva et dit à son mari :

— Comme il faut songer dès demain à mon habit de chasse de mercredi prochain, et que

lundi va finir dans trois minutes, ma tante me permettra d'aller me coucher, puisqu'il faut me lever de bonne heure pour aller à la direction de ce grand travail.

Elle dit, salua et sortit. Casimir à son tour tarda peu à prendre congé de la Grande prieure, et rentré dans sa chambre, s'écria :

— Voici depuis bien long-temps le jour le plus heureux de ma vie.

V

Une partie de Chasse.

> L'amour se sert de toutes nos actions, et emploie la moindre circonstance comme la plus importante, au desir qu'il a de tout vaincre et de tout surmonter.

Eudoxie, le lendemain, se leva sans avoir presque goûté quelques instants de sommeil. La nuit entière s'était écoulée à se quereller, à se reprocher ce qu'elle appelait sa criminelle inconstance. Pouvait-elle se dire maintenant être ce qu'elle etait au jour où Ladislas avait quitté Varsovie? Alors remplie d'un amour vrai,

d'une tendresse passionnée; elle aurait cru pouvoir défier le temps et tout ce qu'on lui disait de ce pouvoir irrésistible de l'absence. Les jours s'étaient déroulés, les caractères dessinés mieux et des circonstances fatales semblèrent, par l'effet d'une volonté magique, s'être présentées de manière à l'égarer, à la séduire et à l'entraîner de la voie dans laquelle son cœur aurait cru demeurer à tout jamais.

Hélas! était-ce bien sa faute, dépendait-il d'elle que ce Ladislas, si tendrement aimé, se montrât si peu digne de l'être, que loin de se maintenir à la hauteur où il devait rester, il s'était comme attaché à en descendre lorsque, par un effet opposé, tout fait, toute circonstance avaient concourus ensemble à augmenter le mérite transcendant de Casimir. Cependant, elle n'était pas encore infidèle; était-ce l'être que de rendre justice aux vertus transcendantes, aux qualités extraordinaires de celui que l'on croyait son mari? fallait-il, parce qu'elle devait appartenir un jour au puîné, demeurer insensible au mérite d'un aîné irréprochable, qui d'ailleurs était et serait plus en-

core son plus proche parent? sa gloire ne rejaillirait-elle pas sur la famille. Peut-être, pensait Eudoxie en soupirant, serait-ce la seule dont nous aurons a nous honorer!

Ce fut par cette réflexion si contraire à Ladislas, que la princesse acheva son long et pénible monologue. La fatigue aux approches du jour lui ferma les yeux. Elle dormit peu, avons-nous dit: à son lever, pour se distraire, pour repousser par des occupations variees qu'elle sut rendre fatigantes et opiniâtres la pensée irrésistible de son mari. Elle appela des marchands, des faiseuses de robes, des marchandes de mode, des fourreurs, des ouvrieres, et au milieu de ce monde, elle s'en fit une armée, propre à combattre et à vaincre les agitations de son âme.

Nous ne reviendrons pas complettement sur tout ce que ressentit aussi Casimir, de doux et d'énivrant de cette soiree. Lui aussi se livra à d'étranges pensées, lui aussi se crut un instant proche du bonheur. Il ne cessa de songer a ce baiser si rempli de charme, à ce baiser, le premier qu'il avait obtenu, et dont le souvenir

le tourmentait sans relache. Ce ne fut pas un prompt sommeil, que lui non plus trouva dans son lit, mais une veille délicieuse qui fut longtemps parée de tous les charmes de l'espérance.

Le lendemain, lorsqu'il reparut à la cour, ce n'était plus le même homme que celui de la veille, les courtisans, l'empereur, la famille impériale même furent surpris du changement incroyable que si peu de temps avait amené dans sa personne. La veille encore, il se montrait calme, froid, silencieux, et comme perdu dans des réflexions pénibles et graves; maintenant, on le voyait rieur, galant, satisfait; il se mêlait aux conversations les plus légères, répondait à tout sans distraction, ne fuyait plus les dames, et même se laissait voir empressé auprès d'elles.

Le contentement a cela de particulier qu'il a besoin de se répandre, il ne sait pas se contenir, il ne sait pas se renfermer, il faut qu'il éclate, qu'il rejaillisse en manière de fontaine jaillissante; la joie lui est pénible s'il ne peut la faire partager à autrui.

Les deux époux, malgré le penchant victo-

rieux qui déjà les portait l'un vers l'autre, dominés néanmoins par leur haute vertu et semblant agir d'un accord commun, s'évitèrent pendant le temps qui s'écoula jusqu'à celui du départ, au lieu de se rapprocher comme il leur eût été si aisé de le faire. Ils semblaient rougir de s'être manifestés trop d'abandon ou de confiance et, instruits par une voix secrète que la fuite, l'absence et l'éloignement sont les meilleurs remèdes contre une flamme à laquelle on ne veut pas, ou à laquelle on craint de céder, ils se tenaient sur la défensive.

Il est certain que malgré ce sentiment nouveau qui se glissait insensiblement dans le cœur d'Eudoxie, elle n'eût jamais cessé d'aimer Ladislas si celui-ci eût été présent pour soutenir ses droits et pour combattre l'ascendant que son frère heureux prenait de plus en plus. Par malheur pour lui, et, le dirons-nous, par bonheur pour la princesse, il n'était pas auprès d'elle, et même par l'effet d'une volonté imprudente et leur soumission exagérée, en s'ôtant, lui, le droit de correspondre avec sa cousine, il s'était pour ainsi dire enlevé vo-

lontairement le seul appui qui dans la circonstance présente eût pu le soutenir librement.

Le pouvoir d'une lettre a son influence toute immense, surtout dans un cœur rempli de nobles sentiments. Chaque fois qu'une d'elles arrive, elle fournit à l'amour un excitant nouveau; elle lutte avec avantage contre la bouche emmiellée qui cherche à s'insinuer dans une forteresse que la missive ravitaille régulièrement de plus, et ceci pour continuer notre comparaison militaire, c'est un corps allié qui à des époques fixes, vient augmenter une garnison lassée par des attaques incessantes; ce sont des soldats frais et courageux que le temps et la fatigue n'ont pas vaincus encore, et qui sont loin de rendre les armes. A chaque nouvelle lettre, l'âme s'exalte, s'enflamme et multiplie les promesses d'une constance à toute épreuve. Il est presqu'impossible que la trahison apparaisse là où l'on écrit fréquemment; les réponses enfin sont des chaînes fortes dont on se lie soi-même. Comment démentir le lendemain ce que l'on a écrit la veille? Tant que l'on communique ainsi avec l'objet aimé, l'on

peut croire à sa tendresse; mais que l'on ne s'y fie pas, dès qu'on cesse de planter sur les terres en friches de l'amour, les jalons nécessaires à qui ne veut pas s'y égarer volontairement.

Le mercredi annoncé se leva, et à ses premiers rayons, Casimir et Eudoxie sentirent en eux quelque chose de particulier; ils attendirent avec impatience le jour et l'heure qui les rapprocherait. La princesse, lorsque son mari la vint prendre, conjecturant combien de dangers pouvaient ressortir, funestes à ce qu'elle appelait son devoir, d'un tête-à-tête avec Casimir, se détermina soudainement à prendre avec elle une de ses femmes qui avait dû d'abord, avec le valet de chambre du prince, occuper une place dans un des traîneaux de suite.

Cette précaution déplût à Casimir, sans qu'au fond il osât même s'en rendre compte; aussi, et malgré lui, sa joie qui dorait encore disparut instantanément; assis à côté d'Eudoxie, il reprit son air mélancolique, sa gravité, se tût en outre, et conserva un silence opiniâtre que le dépit de sa femme ne rompit qu'imparfaitement, et pour ne pas le faire pre-

juger par le témoin de leur indifférence mutuelle.

L'arrivée au lieu du rendez-vous rompit ce paisible tête-à-tête, et le remplaça par le tumulte inséparable d'une pareille fète, l'élite de la cour était là ; on y voyait un choix d'étrangers arrêté parmi les plus recommandables. La pureté de l'air, la vivacité du froid inspiraient une gaîté générale et maintenue : Eudoxie tarda peu à être environnée d'hommages ; l'empereur appela Casimir, et pendant le reste de la journée, du soir et de la nuit, le couple ne se retrouva plus seul.

Nous avons dit que les dames devaient uniquement loger dans le château, leur grand nombre ayant obligé d'en mettre plusieurs dans la même chambre, et deux souvent dans un lit ; l'étiquette avait arrêté que les maris, les pères et les frères camperaient sous des tentes dressées exprès, et chauffées de manière à ce que l'on ne ressentît pas dessous la rigueur piquante de l'atmosphère.

Des plaisirs variés, un concert, une représentation dramatique, un bal, une foule d'au-

tres divertissements, furent prolongés bien avant dans la nuit ; Eudoxie de son côté, Casimir de l'autre, se retirèrent des premiers, n'ayant rien qui les engageât à prolonger cette allégresse apparente et factice disparue rapidement avec sa cause éphémère. Chacun de son côté alla rêver moins que dormir et attendre sans impatience, cette chasse du lendemain si vivement désirée par ceux qu'une passion véhémente ne tourmentait pas.

Au point du jour très attardé, comme il l'est dans ces pays si rapprochés du pôle austral, des fanfares et des coups de canon annoncèrent l'ouverture des exercices belliqueux ; chacun se leva avec empressement, les dames affectant une frayeur simulée des petits périls improbables que l'on allait courir ; les hommes impatients, au contraire, d'affronter les dangers et de faire montre d'adresse, de vigueur et de courage.

Par les ordres de l'empereur, exécutés avec ce respect et cette fidélité dont encore on ne se départ pas dans les pays où l'on croit avec tant de raison et d'avantage au droit divin : par

les ordres, disons-nous, d'Alexandre, une portion immense de la forêt, proche du château, avait été cernée depuis deux jours par une multitude de paysans et de soldats. Des retranchements, des remparts peu élevés en bois et branchages, construits aux lieux trop ouverts ou isolés, s'opposaient à la sortie de toute grosse bête, et même pour rendre la chasse plus animée et plus brillante, on avait à l'avance amené vers ce lieu quelques douzaines d'ours détournés de leurs bauges accoutumées, les loups y foisonnaient de telle sorte, que le gros gibier ne manquerait pas à la quête hardie des nobles chasseurs.

Au signal donné, les hommes qui formaient l'enceinte allumèrent de nouveaux feux, ils firent un tapage épouvantable en heurtant l'un contre l'autre des meubles de cuivre et de fer; des planches frappées à coups pressés, des sonnettes furent agitées, des cloches suspendues à des arbres tintèrent; on fit feu d'une foule de fusils, de mousquets, de vieilles arquebuses, de pistolets de tout calibre, de boites, de pièces de campagne et des cris perçants,

et des fusées, des serpentaux lancés à raz de terre et penétrant dans les profondeurs de la forêt, en troublèrent le silence solennel et ordinaire.

Ce bruit, ces clameurs avaient pour but de réveiller les animaux farouches assoupis, et de les pousser des extrémités et des fourrés éloignés, vers l'endroit désigné plus particulièrement où se trouverait l'empereur et les seigneurs principaux de sa cour : ceux-ci et tous les chasseurs invités portaient un costume uniforme et de rigueur pour ces sortes de divertissements. C'était un vêtement commun de fourrure, les bottes doublées, les pantalons aussi, un habit court, étroit, non pas jusques à gêner les mouvements, un masque, des gants pareils, une paire de pistolets souvent à double coup, attachés à une ceinture; une carabine presque toujours portée, momentanément, par un page, un écuyer, un valet, selon la qualité du maître, puis un sabre et un poignard long d'un pied, pointu et tranchant des deux côtés, ceci pour combattre l'ours ennemi corps à corps, si on en avait l'envie et si on

se sentait assez d'adresse pour espérer sortir sans péril de ce duel dangereux. Chaque chasseur en outre, tenait de la main gauche ou portait suspendu par des crochets à sa ceinture aussi des plaques légères et sonores de ferblanc, dont l'emploi dans ce divertissement dangereux était de servir à irriter l'ours, et d'être le premier aliment propre à contenter sa rage.

Chacun ainsi armé, habillé, disposé, prit sa place et fit montre de plus ou moins d'empressement. La meilleure partie des dames s'établirent sur diverses estrades construites à l'ouverture des clairières et d'où elles pouvaient voir sans terreur personnelle les combats des seigneurs contre les habitants naturels de la forêt. Quelques-unes néanmoins ou plus hardies, ou plus attachées à certains des chasseurs, parurent montées sur des chevaux tartares, dressés au bruit des armes à feu, et que l'odeur des bêtes carnassières n'épouvantaient pas.

Ce fut parmi ces dernières dames que la princesse Opalinska prit sa place, maniant avec une grâce infinie un superbe cheval arabe, en-

vironnée de ses domestiques, selon le commandement exprès de son mari, elle s'avança à la tête du charmant escadron. Si le masque uniforme que l'inclémence de la saison la contraignait à porter, à l'instar de toutes ses compagnes, ne laissait pas éclater sa rare beauté, du moins on pouvait admirer la magnificence de son vêtement d'amazone, l'élégance de sa taille et le port généreux de sa tête.

Feignant de se laisser emporter par la vivacité fougueuse de son beau cheval, on la voyait toujours précédant les autres, se mêler presque parmi les plus intrépides chasseurs, afin de s'écarter de son mari le moins possible, bien qu'en même temps elle eût le soin de se tenir assez en arrière de celui-ci pour n'en pas être aperçue, et pour qu'il ne vînt pas lui intimer le commandement amical de se moins exposer.

Ce n'était point sans raison qu'à son tour elle craignait pour Casimir. La bravoure de ce dernier, communément calme et réfléchie, lorsqu'elle ne devait qu'appuyer de savants calculs stratégiques, en présence d'adversaires humains, devenait soudainement téméraire,

impétueuse, aussitôt qu'en présence d'un ours elle n'avait qu'à se déployer contre la fureur aveugle d'un souple et féroce ennemi.

Déjà Casimir ayant plusieurs fois renouvelé sa provision de ronds de tôle, s'était défait de quatre ours, deux tués en combat véritablement singulier, car pour les éventrer avec son poignard, il avait attendu résolument que ces bêtes féroces, se dressant sur leurs pattes de derriere eussent tenté l'étreindre et de l'étouffer avec celles de devant, en le serrant sur leur poitrine velue tandis que leur gueule armée de dents aiguës essayait de le mordre et de le dévorer.

Deux autres fois il avait secouru à propos des chasseurs mêmes prêts à succomber dans cette lutte redoutable L'empereur lui-même lui avait dû une diversion faite à propos, et dont intérieurement il reconnaissait tout le prix, bien qu'à haute voix il se fût plaint que Casimir lui était venu arracher une victoire que sans lui il aurait accomplie. La vérité était en ce cas là que sans la prompte intervention du noble Polonais; L'empereur de Rus-

sie aurait terminé là cette vie que le crime devait peut être lui arracher plus tard.

Entraîné par l'enivrement du succès qui a bien son danger, comme celui provenant du jus de la vigne, le prince Opalinski se croyant invincible, ne recula devant aucun combat. S'étant momentanément écarté du gros des chasseurs, et l'excellence du cheval qu'il montait dans l'intervalle des attaques, l'ayant emporté à l'écart vers un fourré épais il y entendit un bruit sourd annonçant à son oreille exercée, la présence d'un ennemi. Il se hâta de mettre pied à terre de laisser sa monture libre afin qu'elle put fuir si à son tour des loups l'attaquaient, et le poignard à la main droite, et une plaque de ferblanc à la gauche, et se dirigea vers l'endroit suspect et y jeta ce qui devait en faire sortir la bête. En effet, peu après apparurent venant à lui non un ours seul, mais deux de ces animaux, le mâle et la femelle, ce qu'il reconnut au jeune ourson qui les accompagnait.

Chacun des grands parents de ce dernier

eût été séparément un adversaire redoutable à tel point ils étaient gros fort et furieux. Casimir, ne se dissimula pas le péril, il aurait pu le fuir, sa vaillance ne le lui permit pas, néanmoins, en homme aussi prudent que courageux, il s'adossa contre le tronc d'un sapin gigantesque et en même temps tira du petit cor de chasse pendu sur sa poitrine par un cordon tressé d'or et de soie, un son d'alarme aigu et prolongé bien connu dans son but des autres chasseurs.

Cependant le couple formidable approchait en grondant, l'ourson formant la cavalerie légère courait par côté comme pour tourner Opalinski, celui ci devinant sa manœuvre l'ajusta, et d'un coup de pistolet lui cassant deux pattes le fit trébucher en le mettant hors de combat, mais à la vue du malheur qui les frappait dans leur progéniture, le père et la mère ayant poussé des hurlements terribles, accoururent pleins de rage, et tous les deux attaquèrent Casimir avec un tel ensemble, que malgré son énergie il ne se flatta plus de pouvoir se tirer de ce mauvais

pas, un second pistolet ayant fait long feu, il tira son sabre d'une main et empoigna de l'autre son couteau à deux tranchants qui avait déjà remplacé son poignard rompu de la pointe dans le dernier combat.

Mais il opposait une résistance vaine; bien que le mâle fût blessé presqu'à mort, la femelle enragée s'était dressée contre son côté gauche, et par la violence de son élan, l'avait à demi renversé en le contenant contre l'arbre ce qui était le signal de sa perte, lorsqu'un cri perçant horrible et si absolu fut poussé presqu'à son oreille, que l'ourse elle même s'en montrant épouvantée se retourna à moitié.... Au même instant l'explosion d'une arme à feu se fit entendre et la bête tombant de toute sa hauteur laissa le prince libre de se défendre, de l'ours qui le pressait encore mais qui ayant déjà perdu beaucoup de sang, cessa de continuer sa vaine résistance.

L'éminence du péril, l'emportement qu'élève dans nous la nécessité impérieuse de notre défense, le besoin de se débarasser d'un ennemi redoutable, tout avait jusques là

tellement occupé le cœur de Casimir, et attaché ses yeux sur son dernier ennemi qu'il n'avait pu ni voir ni reconnaître ni remercier le libérateur venu si à propos à son secours.

Lorsque enfin revenu de son émotion première il pût prendre sur lui de se retourner, dans le but d'adresser de justes remercîments à son libérateur réel, car bien certainement il lui devait la vie ; de quel sentiment nouveau et irrésistible ne fut-il pas saisi, que se passa-t-il dans son âme d'extrême et d'entraînant, lorsqu'il eût vu celle à laquelle es plus doux nœuds le lieraient dorénavant? Eudoxie ellemême! Eudoxie tour-à-tour pâle, colorée, tremblante, énergique, se surmonta avec peine pour ne pas s'évanouir, et néanmoins ne parvenant à cacher que très imparfaitement la joie qui la débordait malgré elle, resplendissait dans toute sa personne.

Casimir, à cet aspect, ressentit mille émotions diverses s'emparer de lui, un autre eût couru dans les bras de sa femme, lui ne sut que tomber à genoux, que lui tendre les bras

et dans cette posture d'adoration complette, il s'écria :

— Non, ma cousine!... non ma... sœur, vous ne m'en voudrez pas, si désormais je vous consacre tous les instants de mon existence, si mon cœur, si ma personne vous appartiennent irrévocablement et sans partage!... que dis-je, il ne m'est plus permis de me taire. Je vous dois un aveu sincère complet qui, me faisant mieux connaître, vous apprendra...

Les paroles ici expirèrent dans sa bouche à l'approche d'une foule d'importuns. Seule parmi tous les chasseurs, même parmi les personnes attachées à Casimir, la princesse avait distingué au milieu du tumulte effroyable dont la forêt retentissait, l'appel d'alarme du cor de son mari, persuadée qu'il devait être en danger véritable, elle était partie précipitamment du lieu plus tranquille où elle se trouvait avec ses serviteurs, tous attentifs aux scènes multipliées et sanglantes qui les environnaient.

Eudoxie en approchant de son époux avait frémi de ce qu'elle voyait, ne balançant pas

à se perdre elle-même, si elle ne parvenait à le sauver, elle s'était précipitée en bas de son cheval plutôt qu'elle n'en était descendue, et sa main armée d'un excellent pistolet à deux coups, sorti des manufactures françaises, avait donné courageusement et vite la mort à cette ourse furieuse.

A peine était-elle partie, que sa suite remarquant son absence ou plutôt la voyant s'éloigner avec rapidité, s'était élancée après elle, et venait de la rejoindre, au moment où Casimir, cessant de se vaincre lui-même, allait apprendre à sa cousine qu'à la place de cette aversion ou du moins de cette indifférence si bien simulée envers elle, il n'avait jamais cessè, non de la chérir comme parent, mais de l'adorer en raison de l'amour le plus tendre.

Eudoxie, était trop bien informée maintenant des sentiments réels de Casimir, pour ne l'avoir pas deviné à l'avance, et redoutant les conséquences, néanmoins, de ce qu'il pouvait dire et ne se sentant forte envers lui que parce qu'il la croyait prévenue de sa haine factice; elle fut satisfaite que ses va-

lets accourant à grande hâte ne lui laissasent pas le moyen de sortir de cette illusion, déjà évanouie pour elle. Aussi dès qu'elle vit les paroles expirer dans la bouche de Casimir, et une impatience colérique remplacer toute autre sensation sur ses nobles traits! Elle n'hésita pas à courir à lui, à lui tendre les mains pour l'aider à se relever, tandis que s'adressant aux survenus encore tous ignorant ce qui s'était passé.

— Saluez, dit-elle, un vainqueur glorieux que la fatigue accable après un combat si rude.

Et sa main en même temps montrait les trois ours, non encore expirés, en proie à une douloureuse agonie.

— Pourquoi, ma cousine, dissimuler la part que vous avez prise à cette pénible affaire? comment aurait-elle fini sans vous? n'est-ce pas votre diversion puissante et décisive qui a déterminé la victoire, et sans laquelle il n'y aurait eu pour moi qu'une défaite mortelle et peut-être honorable.

Après ces premiers mots, il dit comment la chose s'était passée, il dut le répéter à de

nouveaux curieux arrivant; enfin la nouvelle ayant couru et selon l'usage étant grossie et dénaturée. On vit l'empereur, l'impératrice, les grands ducs survenir en hâte pour célébrer, dirent-ils, la victoire miraculeuse remportée par les deux époux sur six ours enragés et deux douzaines à peu près de loups affamés et menaçants.

Déjà avant ce moment Casimir s'était empressé à faire respirer des sels et des eaux fortifiantes à la princesse, qui selon la règle avait vu succéder un accablement étranger à cette énergie surnaturelle, anéantie soudainement avec la prompte disparution du danger, il était difficile que de ce fait ne résultât pas un degré de confiance et d'attachement réciproque, bien autrement éminent que les précédents. Casimir se sentait heureux d'une vie due uniquement selon lui à l'intervention d'Eudoxie; et Eudoxie bénissait le ciel de ce que la puissance des choses contraindrait dorénavant son mari à ne plus oser lui cacher la réalité de ce qui se passait dans son âme.

Les deux époux, bien que leur modestie et

leur amour de la réalité eussent diminué singulièrement et réduit à des proportions humaines l'ensemble d'un combat peu commun, en réalité avaient néanmoins par le fait de la chose, acquis trop de droits à une gloire légitime, pour qu'en un temps où on ne cherchait que des prétextes à multiplier les fêtes, il leur fut possible de se dérober au triomphe dont Alexandre lui-même dirigea les apprêts.

Le prince et la princesse montèrent dans une calèche impériale, ornée de draperies, de branches d'arbres verts, de trophées, d'instruments et d'armes de chasse, de pattes d'ours, même de têtes de loup et de menu gibier, suspendu en guise de guirlandes; ils étaient précédés d'une vaste civière, sur laquelle gisaient en tas géant l'ourson et son père et sa mère, monstres d'une grosseur démesurée. L'empereur, les grands ducs suivaient à cheval, accompagnés de musiciens en grand nombre, escortant les traîneaux somptueux remplis de dames; en arrière et sur d'autres traîneaux découverts on avait empilé pareillement les cinquante ours, les cent vingt

loups, les sangliers tués par les chasseurs; enfin les livrées de la famille impériale, des kniais, des seigneurs, des dames, des ambassadeurs et des étrangers de marque invités à cette partie de chasse, et les suivant, plusieurs compagnies à cheval de la garde impériale terminaient ce cortége bruyant et gai, qui après avoir parcouru divers quartiers de Pétersbourg, s'arrêta à la porte de l'hôtel Opalinski. La princesse fatiguée accepta de l'empereur la permission de rester chez elle; mais le prince, trop bon courtisan pour ne pas rendre à son souverain ce qu'il lui devait, insista pour monter à cheval, et enfin d'avoir l'honneur d'escorter LL. MM. jusqu'au palais d'Hyeros. Là une soirée brillante termina les divertissements variés et mémorables d'un pareil jour.

VI

Départ de Saint-Pétersbourg.

> C'est irrésistiblement et par l'impulsion d'une puissance souveraine que nous courons au devant de notre destinée.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Ce fut avec une satisfaction mêlée de quelque épouvante, que la grande Prieure, surprise de tant de bruit et de fanfares, apprit de la bouche d'Eudoxie qui, dans la crainte d'être taxée de fausse modestie, raconta le fait comme il s'était passé, apprit, disons-nous, les détails héroï-tragiques de cette partie de chasse,

elle en ressentit il est vrai plus d'orgueil que de peine, puisque le péril étant passé heureusement, il n'en était resté qu'un souvenir aussi brillant qu'honorable.

Ce fut en outre avec une vive impatience que la même dame et sa nièce attendirent jusqu'aux environs de minuit le retour de Casimir, que toutes les deux querellèrent orageusement sur le retard par trop prolongé qu'il avait mis à les rejoindre. Vainement essaya-t-il de se montrer blanc comme neige en alléguant les égards, la déférence respectueuse qu'il devait à Leurs Majestés Impériales et à leur auguste famille; n'était-il pas dans la nécessité de représenter auprès d'elles sa cousine? et lui pouvait-il faire moins, en retour de cet accompagnement si particulier et signe d'une faveur si haute, que de prouver à l'empereur son peu d'empressement à se séparer de lui, qu'aurait-on pensé de sa reconnaissance, s'il avait quitté la cour le premier?

Ces raisons très bonnes au fond, et nombre d'autres, toutes victorieuses aussi, glissèrent sans succès sur des cœurs prévenus, et qui

avaient passé près de quatre heures à le demander et à l'attendre. Enfin, s'agenouillant humblement aux pieds de ses deux juges inflexibles, il s'avoua coupable et sollicita une remise de peine que les plus tendres sentiments se hâtèrent de lui accorder.

Ce fut alors avec feu, avec ivresse, qu'il se mit à dire à sa tante tout ce qui s'était passé. Il sut, en répétant les mêmes choses, s'effacer à propos et donner à sa cousine la plus belle place. A l'entendre, elle seule avait tout fait ; elle au moins lui avait pleinement sauvé la vie. Combien il en ressentait de reconnaissance ; avec quelle joie Eudoxie l'écoutait : certes, si quelque reste de défiance se fût encore trouvé au fond de son cœur en contraire de la réalité des aveux surpris à la lettre mystérieuse, combien il aurait à cette heure-ci été pleinement et sans retour effacé.

Oui, Eeudoxie, dont le voile qui couvrait les yeux de son âme était tombé pleinement, reconnaissait à cette heure, sans aucune incertitude, combien était pur, délicat et violent l'amour que lui portait son cousin ; si déjà elle

ne le partageait pas, du moins elle en devenait fière. Avec quelle promptitude notre vanité satisfaite aide à l'accroissement de notre passion ; celle-ci monta avec tant de promptitude à son comble, qu'Eudoxie en fut épouvantée.

Le lendemain de ce jour mémorable, la grande Prieure tint chapitre avec les dignitaires de la maison de chanoinesses d'une part ; et de l'autre le prince Opalinski, ayant été mandé par Sa Majesté Impériale pour venir assister à un conseil secret qui se tenait souvent, Eudoxie demeurée seule se renferma dans la chambre la plus sourde, la plus écartée de son appartement, et dans cette occurrence voulut, elle aussi, agiter solennellement une question qui depuis peu la tourmentait d'une étrange sorte,

Lorsque dans un besoin pressant et particulier nous assemblons le conseil de notre intelligence ; ce sont nos vertus, nos passions et nos vices qui tiennent lieu de conseil d'état, de sénat et de corps législatif. Là, de part et d'autre, nos sentiments divers font des efforts incroyables pour s'arracher victorieusement

une détermination bien souvent coupable et blâmable. Ici la lutte devait être et fut en effet longue et variée.

— Que se passe-t-il en nous, dit la bouche d'Eudoxie, faisant fonctions tour à tour de rapporteur, de plaideur et de président qui résume l'affaire ; que sommes-nous devenus, par quelle pente insensiblement suivie nous voyons-nous arrivés à un point si éloigné du départ ? Mon cœur, dès qu'il avait appris à se connaître, aimait le frère puîné de mon mari ; c'était une tendresse sans borne, délicate, absolue ; pour m'y conserver, j'ai refusé les partis les plus beaux de l'Europe, j'ai lutté contre les convenances, les vœux éclairés de mes proches, contre enfin la raison, la justice et tous les avantages possibles. Je remporte la victoire ; les concurrents sont tous écartés ; un voile propice est jeté sur moi par le dévoûment éclatant de notre meilleur abri, et désormais, grâce à son aide, je suis dans un port où aucunes tempêtes ne peuvent m'assaillir. Eh bien! c'est depuis ce moment que cherchant à me perdre moi-même, je me suis trouvée exposée

à un orage d'autant plus redoutable qu'il émane du refuge que je me suis choisi. Je ne peux dorénavant espérer aucun secours, car c'est ma volonté qui trébuche ; et c'est celui qui me defend contre lequel je dois me révolter. Le puis-je ? le ferais-je ? je le dois, je... ah ! que que je crains là de me consulter et de me parler à moi-même avec pleine franchise. De quel courage me faudra-t-il armer pour me décider à la demande de ce divorce honteux, et en faveur duquel rien ne milite. Alléguerai-je du sein du bonheur domestique, au milieu de cette situation glorieuse que me procure l'héroïsme de mon mari, et enfin lorsque je suis environnée d'une considération si brillante qu'aucune autre l'égale, alléguérai-je, dis-je, de vains défauts de forme, des oublis de notaire, des violences menteuses, car rien n'a été conclu aussi volontairement que mon mariage ; ainsi, sans motif réel, après trois ans passés dans une union dont aucun nuage n'a troublé la douceur et quand il me serait impossible d'obtenir du moindre de mes gens une déposition favorable à un système de rupture ; lorsqu'en-

fin l'on m'a vu m'exposer à la mort pour lui arracher mon époux ? viendrai-je, démentant toutes ces choses, et oubliant la pudeur, le traîner devant les tribunaux et être la première à obscurcir par des plaintes chimériques et dès-lors coupables ; cette auréole d'honneur et de gloire qu'il mérite dignement : que dirai-je contre lui, par où oserai-je le prendre !... ses débauches... c'est le plus chaste des hommes... ses vices... il n'en a pas, il n'est ni joueur, ni adonné au vin, ni à aucune de ces passions viles et furieuses qui dégradent tant. Bon frère, excellent mari, parent accompli, ami parfait, sujet fidèle, diplomate irréprochable, guerrier intrépide, que lui reprocherai-je! quelle portion de sa vie oserai-je flétrir !... il ne me sera possible de mettre en avant que des fantaisies capricieuses, qu'une folie désordonnée, qu'un courroux sans fondement... et le divorce consommé, par qui le remplacerai-je !... oui, je prendrai pour époux l'insensé chargé malheureusement de tout ce que je ne peux pas trouver en son frère, je sais bien que ses erreurs n'ont leur source que dans le découragement

d'un esprit abattu par la solitude et l'absence. Il possède au fond des qualités solides... oui, mais en apparence, il s'en est dépouillé complètement... c'est ma faute; devais-je l'éloigner autant! pourquoi ne pas lui commander de se tourner vers la cour où nous sommes maintenant; plus rapprochés, il eût été moins en proie à son accablement, il eût plus craint que je ne fusse instruite de sa faiblesse; devais-je surtout lui interdire de correspondre avec moi,... fallait-il élever entre nous deux une barrière infranchissable... je ne l'ai pas fait, je l'ai abandonné, exaspéré, et maintenant je le blâme et l'accuse!... Non, non, Ladislas! je ne serai envers toi ni fausse, ni injuste, je te reverrai, je te fournirai les moyens de reconquérir tes avantages, et certes il ne dépendra pas de moi, dussé-je en souffrir, que tu ne rentres dans tes droits et que je ne t'indemnise de tout ce que l'éloignement t'a fait souffrir et a enlevé à ta réputation, certes, sans tache, au moment de notre séparation.

Eudoxie en était à cette conclusion de son plaidoyer intérieur, si contraire à ce qu'elle

avait voulu amener à son commencement, lorsqu'elle entendit un bruit de pas dans la salle précédente, surprise, fâchée de ce qu'on s'avisait de la troubler dans sa méditation; elle allait s'en plaindre vivement, mais on heurta à la porte et la voix bien connue de Casimir lui demanda s'il ne pourrait lui parler tout de suite..... Persuadée que le prince n'avait pu prendre sur lui de venir la relancer dans un lieu qu'il savait sacré que pour une cause bien majeure, elle se détermina à l'admettre et elle-même alla ouvrir;... elle jeta un regard inquisiteur sur la physionomie du survenant, et elle devina en effet, à son trouble et au jeu muet de ses traits, que quelque cause réelle de véritable inquiétude l'amenait momentanément auprès d'elle, si bien qu'elle prenant la parole, s'enquit avec anxiété de ce qui le tourmentait aussi péniblement.

— Deux affaires, répondit-il, sont tout-à-l'heure venues m'assaillir et me placer dans une situation éminemment pénible; l'une cependant, fâcheuse sous un certain aspect, a cela de bon sous un autre qu'elle nous peut aider à

guérir et à réparer la douleur et le mal que nous causera l'autre.

— Mais qu'est-ce, répéta Eudoxie, loin de la réalité et néanmoins excessivement émue.

— Pardonnez-moi, ma cousine, reprit Casimir, l'excès du chagrin que je vais vous occasioner, gardez-vous surtout de me le reprocher et ne flétrissez pas mon âme par aucun soupçon, je puis à l'avance attester de mon intégrité, je puis avec énergie répéter en la compagnie de l'Hippolyte moderne et français, le plus admirable sans doute :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur !

— Qui en doute, prince, répondit Eudoxie avec vivacité ! vous êtes de ceux-là qui comme Philoctète de la tragédie d'*Œdipe*, peuvent dire :

Un prince comme vous, un homme comme moi ;
Quand ils ont dit un mot en sont crû sur leur foi.

— Eh bien ! puisque je trouve en vous autant de bonté que de confiance, apprenez que je sors de chez l'empereur.

— Je le sais, il vous avait mandé pour tenir un conseil privé.

— Oui, mais la séance finie, cet adorable monarque m'a pris à part, et là avec une indulgence parfaite m'a longuement entretenu de quelqu'un qui nous est bien cher..... de Ladislas!...

Ici, Casimir s'arrêta et un surcroît de chagrin assombrit son noble et franc visage... Eudoxie, de son côté, ressentit un trait aigü la blesser et d'une voix faible se mit à dire.

— Notre frère courrait-il du danger, sa santé serait elle détruite!...

— Sa santé est parfaite... mais...

— Achevez, prince, ces réticences sont pires qu'une révélation douloureuse, et puisqu'il n'est pas mort...

— Peut être vaudrait-il mieux qu'il le fût...

— Que dites-vous?

— Ma cousine, notre ambassadeur à la cour de France, trompé sans doute par des ennemis personnels de Ladislas!... j'aime toujours à croire que l'on se trompe et que l'on nous égare, lorsque l'on blâme celui-ci... mande à

Sa Majesté que Ladislas perdu de dettes, joueur honteux, fuyant la haute société, fréquente uniquement des maisons équivoques, a pour amis des hommes perdus de réputation, et par sa persistance à ne pas s'éloigner d'eux, se livre à l'application flétrissante d'un proverbe français : *dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es*, si bien rappelé par notre axiome russe : *on sait où la pierre a roulé en vérifiant ce qu'elle a emporté avec elle.* Enfin selon toujours notre ambassadeur, Ladislas doit quitter Paris, sous peine d'y laisser plus tard un nom souillé et une renommée perdue. Vous devez croire que loin d'abandonner mon frère, je l'ai vivement défendu ; mais si vous saviez avec quelle amertume Sa Majesté lui a reproché sa conduite pendant nos deux guerres dernières, son indifférence envers sa patrie, et jusques à ses visites qu'il a trouvé trop fréquentes chez le ministre de Saxe, j'étais consterné !...

« Prince Opalinski, a dit alors l'empereur,
« c'est parce que je vous aime et vous estime
« que je m'ouvre à vous de ces choses-là. J'ai
« préféré vous faire moi-même de la peine

« que charger des personnes moins persua-
« dées que moi de votre dévouement, d'un
« soin aussi rigoureux. J'ai besoin d'envoyer
« à Paris un homme investi de toute ma con-
« fiance, inaccessible à la séduction, n'impor-
« te la forme qu'elle revête. Il y a peu de gens
« auxquels je voulusse la donner en une telle
« étendue. Vous convient-il de vous charger
« de mes ordres et de la défense de vos inté-
« rêts? Tout autre que vous éveillerait l'atten-
« tion de la diplomatie et de la police fran-
« çaise : on soupçonnerait à quiconque j'en-
« verrais à Paris une mission cachée. On con-
« naît, au contraire, la tendre amitié qui vous
« lie à Ladislas; comme déjà le bruit de ses
« déportements s'est répandu dans ma cour,
« et que vous les ignoriez encore, il paraîtra
« naturel aux espions que mon frère Napoléon
« soudoie autour de moi, que vous me deman-
« diez la permission d'aller arracher Ladislas
« aux piéges qui le retiennent, et l'on mandera
« là-bas ce que l'on croira être la vérité.

« .... Casimir (a continué cet excellent prin-
« ce), me rendrez-vous ce service? Je vais me

« plaindre de votre frère. Si on le lui mande, « assurez-le que je lui ai tout pardonné pour- « vu qu'il quitte la France. Si la honte l'em- « pêche de s'en retourner avec vous, je l'au- « torise à voyager dans les autres parties du « monde, en Angleterre, en outre en Prusse, « en Autriche, et même en Suède et en Da- « nemarck, pourvu toutefois que si nous avons « encore la guerre, il revienne combattre à « vos côtés. A cette condition, je ne lui ferai « aucun reproche ni ne le frapperai d'aucune « punition. »

— Voilà, ma cousine, poursuivit Casimir, tout ce que j'avais à vous apprendre. Sans doute il nous est affreux d'entendre notre frère blâmé par une bouche auguste; mais enfin il me semble qu'en allant à Paris il nous sera facile d'arracher Ladislas à son égarement... L'époque, d'ailleurs fixée, approche, et il vaut mieux que nous accomplissions de loin... »

Ici la parole expira sur les lèvres du prince; vainement essaya-t-il de poursuivre et de consommer le sacrifice, l'excès de son amour si cruellement tourmenté l'emporta sur la sévé-

rité de sa vertu, et, cessant de parler, il s'avoua vaincu en gardant un profond et un morne silence. Eudoxie, de son côté, singulièrement émue, ne pensa nullement à compléter la phrase interrompue. Elle pensait bien à autre chose, s'émerveillant de la coïncidence miraculeuse mise par le hasard entre son projet de rejoindre Ladislas et cette facilité mise à ce voyage périlleux par la volonté expresse de son souverain.

Oh! que de fortes émotions la tourmentaient! Ainsi tout s'applanissait devant elle dans le but de la réunir à Ladislas; ainsi, dès qu'elle se rencontrerait avec celui-ci, l'amour qu'elle lui avait voué se rallumerait sans attendre; et cet amour, égoïste dans sa propre cause, ignorant peut-être d'ailleurs l'amour de son frère, cet amour si héroïque et si sacrifié, serait le premier, en se fondant sur une parole solennelle donnée et sur une époque arrêtée, à demander que l'on fixât le jour du divorce, qui séparerait de deux ans celui du nouvel hymen.

La princesse ne s'imaginait pas qu'il vien-

drait un obstacle bien autrement énergique de la part de Ladislas. Casimir, en lui révélant les griefs imputés à celui-là par l'ambassadeur russe, avait, avec une générosité admirable, digne de sa belle âme, dérobé à la connaissance d'Eudoxie ce que tout autre à sa place se serait fait un méchant plaisir de lui communiquer : sa passion follement extravagante pour madame de Maurant. Comme l'ambassadeur savait les rapports cachés de cette femme avec la police française, il avait insisté sur son fait, la regardant comme très dangereuse, pour l'influence désavantageuse à la Russie qu'elle exercerait sur son amant, si Ladislas était admis à l'intimité de l'ambassade. Loin de là, on avait défendu à tous ceux attachés à cette mission diplomatique de fréquenter le chevalier Opalinski et surtout de lui confier le moindre secret d'État, de peur que dans sa faiblesse il ne se le laissât ravir par une intrigante hardie et déliée.

Casimir avait vu dans cet attachement malheureux luire pour lui-même un rayon d'espoir qu'il refoulait et se reprochait avec une

amertume sans pareille. Vainement il la repoussait... à chaque moment il l'apercevait briller davantage. Jugeant son frère d'après lui, il ne pouvait admettre qu'un homme infidèle à une créature aussi céleste que leur cousine osât prétendre encore à sa main. Serait-il possible qu'après l'avoir quittée on osât la reprendre?.,. Non, certes, cela ne pouvait être, cela ne serait pas; Ladislas lui-même comprendrait combien devenu coupable il devait abandonner Eudoxie et lui rendre une promesse que l'honneur et la vertu ne lui permettaient plus de conserver.

Il serait mort mille fois avant que de rien dire de tout cela à la femme interessée à le connaître; mais il pensait qu'elle-même se refuserait à remplir son engagement aussi, et qu'elle aurait appris par autrui, ou sans doute par Ladislas lui-même, le véritable état des choses, et quelle rivale il lui avait donné.

Après avoir répété à sa cousine ce que l'empereur lui avait conté, il rouvrit la bouche voyant qu'elle poursuivait en silence le cours de ses idées, et tout tremblant lui demanda

ce qu'elle se résolvait à faire, et si elle préférerait attendre à Saint-Pétersbourg, où faisant plier ses idées, voudrait-elle en se rendant à Paris se rapprocher de Ladislas.

— Je pense, répondit la princesse vivement émue, que je vous dois aider à servir l'empereur; ce monarque fait tant pour nous que la reconnaissance nous commande d'immoler nos pensées ou nos résolutions à sa volonté personnelle.

— D'ailleurs, dit à son tour Casimir, avec cette colère qui emporte toujours les amants loin de la règle raisonnable, vous devez vous préparer à ce dédommagement....

— Mon cousin, je vous en prie, ne soyez ni cruel, ni méchant envers moi, ne voyez je vous conjure que ce que je vous laisse voir, et surtout croyez que je ne vous cache rien.

Étonnée de ce qu'elle venait de dire, ne pouvant même pas se rendre compte de ses pensées, et craignant d'avoir trop ouvert le secret de son cœur à un homme dont la jalousie venait de s'allumer en sens contraire; elle se tut, rougit et soupira.

— Cependant, repartit alors Casimir, soyez persuadée à votre tour que si vous fussiez demeurée ici, j'en aurais ressenti une douleur bien amère; il est des bonheurs qu'on voudrait voir durer toujours, des biens que l'on ne peut se résoudre à perdre, et lorsque l'on approche du jour qui doit nous les ravir, on cherche avec empressement à en jouir autant qu'il est possible et sans aucune interruption surtout.

C'était assurément en dire plus que la princesse n'aurait dû en ouïr, si le secret de son mari ne lui eût pas été révélé déjà; dans cette première situation, elle lui aurait sans doute réclamé la pleine explication de ces paroles, d'ailleurs peu ambigües, mais maintenant naturelles: elle ne demanda point qu'on lui fit connaître ce qu'elle savait si bien, et après quelques autres paroles à peu près indifférentes, bien que tournées sur le même sujet, le voyage à Paris fut arrêté. Ayant appris que le chapitre présidé par la grande Prieure, venait de prendre fin, le prince et la princesse Opalinski se

rendirent ensemble chez leur tante pour lui annoncer leur voyage en France, et lui en fixer la durée à deux ou trois mois au plus de plein séjour à Paris.

VII

Les ennemis en présence.

Dans la lutte que le vice entame contre la vertu, celle-ci triomphe lorsque le premier établit l'arène du combat dans un noble cœur.

On s'imaginera facilement quelles durent être les émotions communes et variées qui agitèrent les cœurs des deux frères et d'Eudoxie, lorsque tous les trois se virent dans la même ville, chacun ayant des reproches à se faire, les exagérant et ne voyant que ses torts, et non ceux des deux autres. Casimir se sentait

avec douleur déchu de ce haut rang où la vertu le plaçait encore; loin d'essayer de vaincre son amour, il s'y était abandonné irrésistiblement, il n'avait pas su lutter avec lui-même aussitôt qu'il s'était vu sous le même toît qu'Eudoxie, et maintenant il comprenait avec autant d'effroi que de désespoir que le jour qui lui enlèverait cette femme accomplie, deviendrait l'instant fatal de sa mort.

Eudoxie se rangeait follement parmi ces femmes criminelles aux yeux desquelles l'amour n'est qu'un jeu, et la sainteté du serment un vain obstacle, que le moindre souffle fait disparaître; aimait-elle encore Ladislas, non!... transportait-elle sa tendresse à Casimir... oh! pas encore, disait-elle, créature aveugle et insensée, qui ne reconnaissait pas en ce qui se passait en elle la fin venue d'un attachement irréfléchi, et fort un instant, parce qu'on l'avait contrarié, et la puissance d'une tendresse réelle et solide fondée sur l'étude approfondie des plus belles qualités.

Ladislas, en dernier, s'avouait indigne de

posséder sa cousine, qu'avait-il fait pour la mériter! quelle gloire avait il attaché à son nom! quelle estime venait-il de conquérir, avait-il servi son pays? non! et tout au contraire; il lui avait refusé le secours de son épée : le peuple Russe s'était-il rendu recommandable par lui? non encore puisqu'il était forcé de s'avouer qu'il menait à Paris une existence blâmable! Enfin, aurait-il conservé son cœur à la plus chaste des femmes! non encoré; car il l'avait prostitué à une perfide déjà déshonorée, et qui avait cherché à le rendre aussi infâme qu'elle; que ferait-il maintenant, à quel parti s'arrèterait-il, se confierait-il à son frère, avouerait-il à Eudoxie sa faiblesse en sollicitant son pardon; emploierait-il le secours de ses deux véritables amis, le prince napolitain Sanseverino, ou le duc espagnol Transtamare. Incertain, flottant entre ces deux partis, le lecteur a vu dans le premier volume comment il avait essayé de se sortir de cette route embarrassée, soit en écrivant à son frère, soit en le voyant, soit en rompant avec madame de Maurant; mais tout cela encore ne le satisfai-

sait qu'imparfaitement, et il voyait bien qu'il lui restait quelque chose de mieux à faire.

Les deux époux, de leur côté, si proche de s'entendre et si éloignés en apparence, avaient senti néanmoins à leur arrivée à Paris, que ce serait en ce lieu que se déciderait le plein avenir de leur vie. Eudoxie ne doutait pas qu'elle ne fut tendrement aimée de son mari, et si Casimir n'obtenait pas la même certitude, c'était que loin d'aider à la vérité comme tous les autres hommes, il se raidissait contre elle et s'efforçait de la prendre pour une fable.

Le lendemain de son arrivée, il vit venir chez lui le duc de Transtamare qui, avec une noble franchise, lui proposa d'être admis en tiers dans l'amitié qu'il vouait à Ladislas; Casimir accepta d'autant plus cette honorable demande, qu'isolé à Paris, et ne vouiant, pour se conformer aux instructions de son souverain que voir le moins possible les membres de l'ambassade de Russie, il se trouva heureux de rencontrer un tel seigneur, qui, par lui ou par sa femme, pût lui ouvrir la porte de grandes

familles du faubourg Saint-Germain, chez lesquelles on admettait les étrangers.

— Eh vraiment! prince, répondit le duc, il se présente pour demain au soir une occasion unique, le duc et la duchesse de Luynes, le duc et la duchesse de Chevreuse, leur fils et leur bru donnent un concert où se réunira l'élite de cette société ancienne, qui persiste à s'isoler des nouveaux grands, bien que, néanmoins, certains et certaines d'entre elle aient accepté des charges dans l'État où au palais impérial; je vais de ce pas vous nommer à ces nobles amphytrions, et votre seul titre de frère de la feue reine, vous feront admettre tous les deux à cette réunion qui sera brillante.

Casimir se récria sur le peu de délai, et le duc lui répondit, que maintenant a Paris on n'y regardait pas de si près, que d'ailleurs, comme le nouveau prince et la princesse étaient Européens, ce ne serait pas envers eux que l'on ferait l'objection de l'ignorance de leur famille; cela dit, il courut à l'hôtel de Luynes, à peine eût-il prononcé le nom de maison de Casimir, que les deux illustres époux se res-

souvinrent d'avoir eu en intimité à la cour de France, bien avant la révolution, les parents des Sobieski et des Opalinski, et à cette époque, d'avoir noué avec eux les nœuds d'une franche amitié ; il résulta de ceci, que le duc de Transtamare retourna chez Casimir une heure environ après en être sorti, accompagné de M. le duc et de madame la duchesse de Chevreuse, qui venaient tous les deux, au nom de leurs ascendants, inviter pour le lendemain le noble couple étranger, qui accepta avec autant de plaisir que de reconnaissance.

C'était la première fois qu'Eudoxie paraissait dans un cercle où elle se trouverait entièrement isolée, où aucune femme ne lui serait connue, et par conséquent où elle n'arriverait qu'avec cette inquiétude pénible qui nous fait voir des ennemis ou tout au moins des indifférents dans les rangs pressés d'une société nouvelle. Son mari, le duc de Transtamare, seraient ses seuls intimes. Elle ne pouvait mettre guère dans ce nombre le duc et la duchesse de Chevreuse, bien que leur urbanité exquise l'eût traitée à la première vue comme s'ils l'eus-

sent connue et aimée depuis très long-temps.

Une autre pensée au moment de partir vint épouvanter Eudoxie plus encore ; elle n'avait pas appris des enfants de la duchesse de Luynes si Ladislas était des leurs. La chose néanmoins lui paraissait probable, puisque ceux-ci étaient liés avec le Grand-d'Espagne ; si cela était vrai, il devenait certain à l'esprit de la princesse qu'elle se rencontrerait inopinément avec lui... Or, voir Ladislas sans être préparée à sa rencontre, ne serait-ce pas un choc trop au-dessus de sa force, ne devait-elle pas craindre sa faiblesse ? Comment parviendrait-elle à surmonter son émotion, s'il lui apparaissait tout-à-coup ?

Mais en supposant que la rencontre de son cousin dans ce lieu lui fut inévitable, comment devait-elle agir à son égard, sur quel ton lui parlerait-elle, et de quel air traiterait-elle avec lui ? C'étaient de ces choses si pénibles, si tourmentantes qu'elle s'en occupa et voulut s'en occuper uniquement, afin de s'y préparer, et pour parvenir à se vaincre, et pour triompher de la vive agitation qui la saisirait certainement

et à laquelle il lui était impossible de ne pas s'attendre.

Par les soins de la duchesse de Transtamare, dont la sincère affection donna à Eudoxie mille preuves de son zèle, celle-ci obtint dans vingt-quatre heures trois de ces miracles de la toilette française, que les autres villes capitales ne sauraient présenter. Madame de Germond, la faiseuse de corsets, alors dans l'apogée de sa gloire, porta exactement le résultat de son travail habile ; le célèbre Leroi, marchand de modes, tailleur des dames de la cour impériale, habilla la princesse avec le goût exquis dont fournissait la preuve éclatante tout ce qui sortait de son magasin. Les bijoux de fantaisie vinrent aussi des orfèvres à la mode ; Farjeon, de Montpellier, fournit les odeurs, les essences si nécessaires aux femmes du Nord et si anthipatiques à celles du Midi, moins aux Espagnoles.

Les diamants s'élevant par leur valeur à une somme énorme, et meubles héréditaires des grandes familles des Sobieski et des Opalinski ajoutèrent à la magnificence peu commune de

la parure d'Eudoxie. Ses robes, son manteau, la coiffure de sa belle tête, où l'illustre Hyppolite, bien jeune alors, avait épuisé les secrets merveilleux de son génie; tout enfin servit à rehausser la beauté véritablement admirable d'Eudoxie, et un peu de rouge posé avec art suppléa à la pâleur que plusieurs causes venaient d amener sur son charmant visage.

Elle étalait tant d'attraits que son mari, lorsqu'il entra dans le salon où elle était passée, recula de surprise, et en même temps son cœur, au lieu de se livrer à la joie, se serra péniblement à la vue de tant de charmes qu'il allait perdre sans retour. Aussi, lorsqu'il releva ses yeux, que dans son éblouissement il avait baissés, Eudoxie pût y voir des larmes, résultat involontaire de la vivacité de son désespoir; elle les aperçut et son cœur aussitôt se contrista, car elle âussi était loin de se croire heureuse, elle également appréciait la valeur du trésor qu'elle avait le bonheur de posséder.

Ni l'un ni l'autre néanmoins ne se parlèrent en cette circonstance. Qu'auraient-ils pu se dire? n'étaient-ils pas déterminés à ce sacrifice

pénible qu'ils étaient venus consommer à Paris. Peu après, et ceci ne leur déplut point, car cet incident les retira de leur pénible silence, la duchesse de Transtamare et le duc de Transtamare tardèrent peu à venir prendre les époux. Eux aussi rendirent un hommage franc et sincère à celle, dirent-ils, que dès son apparition dans la société française, on saluerait du titre mérité de belle Polonaise.

Une foule nombreuse remplissait les salons de l'hôtel de Luynes, le seul peut-être qui au milieu du dix-neuvième siècle appartienne à la même famille de ceux qui le construisaient vers le premier quart du dix-septième siècle. Monsieur le duc de Chevreuse, demeuré toujours à Paris pendant la révolution, ou qui dumoins ne s'en éloigna que pendant l'époque la plus orageuse de cette fatale époque, avait été compris par Napoléon au rang des membres du premier corps de l'Empire, le sénat conservateur : homme sage, prudent et tranquille, il jouissait d'une réputation honorable et bien méritée. La duchesse, non moins vénérable par mille qualités précieuses, en tempérait tou-

tefois le juste éclat par l'entraînement invincible qui la contraignait à s'asseoir pendant la plus forte portion de la journée et même de la nuit devant une table de jeu. Cette passion outrée ôtait quelque chose à l'agrément de sa société et la rendait moins utile au monde, dont elle s'isolait trop pour satisfaire ce besoin de chaque instant.

Mais en retour, et comme pour dédommager les nombreux habitués et amis de la maison de Luynes de l'inattention de la duchesse de ce nom, le duc de Chevreuse, homme également de sens, de raison et de vrai mérite, avait épousé mademoiselle de Narbonne Fritzlart, et donné en elle un vrai trésor à tout ceux à proximité de l'apprécier. Ce n'est pas ici que nous nous permettrons de tracer le portrait de madame la duchesse de Chevreuse, si célèbre par sa beauté, sa grâce, son esprit supérieur, sa noblesse et surtout l'énergie de son caractère. Calomniée perfidement, soit sous l'Empire par des envieux de plus d'un genre, soit depuis par ce système de dénigration adopté pour nuire à tous les esprits indépendants qui se re-

fusèrent à plier le genoux devant un grand homme, injuste souvent dans ses inimitiés. On ne l'a pas épargnée, madame d'Abrantès ellemême, elle si franche et souvent si vraie, s'est abandonnée envers cette dame illustre à des préventions dont la supériorité de son esprit aurait dû la garantir.

Madame de Chevreuse, dont je me réserve de parler ailleurs plus en détail, ne tarda pas à reconnaître ce que valait la princesse Opalinski et lui fit les honneurs de la maison de son beau-père avec ces prévenances particulières qui manifestent l'envie de plaire à la personne à qui on les adresse; mais elle ne pouvait pas, malgré sa bonne volonté, se donner uniquement à la belle étrangère. Ce fut avec peine que ce soir là des devoirs impérieux la détournèrent d'une conversation à laquelle une sympathie réciproque donnait déjà l'attrait piquant de l'intimité.

Malgré la haute position de la famille de Luynes et les soins particuliers que prenait madame la duchesse de Chevreuse, de n'appeler dans cette maison que l'élite de la société

de France et de l'Europe. La fantaisie de la duchesse, cette fureur réelle qui la poussait vers les tables de jeux, s'opposait souvent au vœu de tous ses proches et même malgré elle, car des heures venaient où elle avait perdu son sang-froid, on rencontrait dans les salons, aux jours il est vrai de raoût et non dans les cercles intimes, des hommes et parfois des femmes aussi étonnés d'y être, que les indifférents s'étonnaient de les y rencontrer; une grande fortune acquise, n'importe comment, mais accompagnée d'un violent amour du jeu, devenait un titre assuré à briser les barrières, que le duc son fils et sa belle-fille tentaient d'opposer à l'admission de ces personnages. L'habitude de ce mélange, aux solennités, disons-nous, avait fini par en détruire l'étrangeté, seulement la portion pure, véritablement noble et honnête du faubourg Saint-Germain avait soin de ne pas se mettre en contact avec ces tards et mal venus, qui, s'ils s'écartaient des tables de jeu, se montraient presque toujours dans une solitude humiliante pour leur vanité.

Ce préambule nous a paru nécessaire pour prévenir le lecteur et l'empêcher d'être surpris, lorsqu'il verra paraître en scène une personne exclue naturellement d'une maison où l'intrigue seule avait pu l'introduire et où elle ne se maintenait qu'aux dépens de sa vanité singulièrement blessée.

La princesse Eudoxie se refusant à prendre place à une des tables de jeu déjà dressées dans une salle privilégiée, se rapprocha de la duchesse de Transtamare et s'assit assez près d'elle, afin de mieux profiter d'un concert où devaient chanter Mesdames Barrilly, Grassini, par une faveur particulière le fameux Crescentini et l'incomparable Garat avec Martin, non moins digne d'éloge.

Un fauteuil demeurait vide encore auprès d'elle, une dame belle sans doute, mais trop minaudière pour appartenir aux castes supérieures, accourut se saisir de ce poste avancé. Deux hommes l'accompagnaient, la princesse tarda peu à savoir leurs noms, car l'inconnue eut soin de les répéter avec une affectation ridicule : c'étaient le marquis de Lucerone

et le jeune auditeur au conseil d'État, Eugène de Roserville, chevaliers inséparables de Madame de Maurant (car c'était elle), et bien que l'un d'eux (le premier), n'épargnât pas son idole aussitôt qu'il lui avait tourné le dos. Était-ce le hasard qui amenait à ce lieu précis la coquette française? était-ce sa résolution prise à l'avance, il faut le croire, puisque à peine se fut-elle assise qu'appelant d'un geste familier le duc de Chevreuse, portant en cette circonstance la peine de sa facile indulgence envers ceux admis par sa mère; lui demanda contre tout usage de la présenter à la princesse Opalinska.

Certes, le duc eût trouvé une défaite pour le retirer de ce mauvais pas, si au moment même ses yeux eussent examiné ceux du marquis de Lucerone, qui, demeurant attachés sur les siens, semblaient vouloir prévenir une chose dont les conséquences pourraient amener de fâcheux résultats. Le duc préoccupé sans doute et peut-être pressé de terminer une cérémonie à laquelle il attachait peu d'importance, se tournant vers Eudoxie, que le

prince Casimir rejoignait à l'instant même, lui nomma avec les formes d'usage Madame de Maurant.

Un coup de théâtre divisé en plusieurs scènes surgit de cette présentation au nom prononcé de Madame de Maurant, si la physionomie de la princesse demeura calme et impassible, il n'en fut pas de même de celle de son époux; déjà depuis long-temps des rameurs de salons, des rapports de nobles Polonais ou Russes venus à Paris dans les intervalles de paix, enfin les lettres de l'ambassadeur à l'empereur Alexandre, avaient pleinement fait connaître à Casimir comment s'appelait la femme qui était devenue si fatale à son frère. Que pensa-t-il, quels furent les mouvements de son âme lorsqu'il entendit M. de Chevreuse adresser à Eudoxie ces phrases banales employées dans le monde, lorsque l'on cherche à vanter la personne le moins digne de nos respects et de notre amour. Casimir examina celle-là avec une attention presque malhonnête, s'avouant que de cette créature ressortirait un jour son bonheur.

Le marquis de Lucerone, de son côté, était loin d'abord de présumer que la dame leur voisine, dont déjà il admirait la tournure imposante et à la fois gracieuse, les traits si nobles, si purs, si élégants et qui par la richesse de sa parure constatait la hauteur de son rang, fut précisément cette princesse Opalinski, dont lui avaient tant parlé tour-à-tour Ladislas, son beau-frère et puis encore Madame de Maurant; par celle-ci il connaissait déjà la meilleure partie de son attachement mystérieux; néanmoins il en savait assez pour s'étonner de l'audace de la belle Aminthe et de l'inconvenance de sa démarche.

Toutes ces sensations éclatèrent aussi sur son visage dès que Madame de Maurant la lui eut nommée, un peu avant qu'elle appelât l'un des maîtres de la maison : depuis ce moment il s'était efforcé, comme nous l'avons dit plus haut, d'empêcher M. le duc de Chevreuse de se rendre aux désirs de la femme hardie que rien n'arrêtait. Ce qui augmentait son trouble bienveillant en cette occurrence, était la certitude qu'il avait que l'étrangère

connaissait à fond la Française et les incidents de sa vie aventureuse.

Le calme de la princesse le rassura, celle-ci ignorante des faits propres à l'irriter; mais n'entendant pas désigner dans cette femme qui lui était présentée l'un de ces noms de l'ancienne cour de Marie Antoinette, qui lui étaient tous familiers, s'imagina qu'elle avait devant elle une des dames de la cour impériale de famille nouvelle, et par conséquent se tint au début de leur rapprochement, dans cette réserve polie qui laisse peu néanmoins de facilité pour changer en intimité une simple connaissance; ce n'était pas ce que voulait Madame de Maurant, aussi prenant la parole en se penchant presque contre l'oreille d'Eudoxie de manière à n'être entendue que d'elle, elle lui dit :

— Je comprends que je dois à Votre Altesse une explication de ma démarche et de mon empressement à me rapprocher d'elle; si je n'en suis pas connue, elle m'est devenue presque chère par le bonheur presque journalier que j'ai depuis trois ans d'entendre faire son

éloge par une bouche qui assurément lui doit être bien chère.

— A moi, Madame, repartit Eudoxie, je ne connais à Paris que le seul duc de Transtamare.

— Oh! celui-là non plus que j'ai aussi l'honneur de recevoir ne tarit pas en admiration sur le compte de l'incomparable Polonaise, ainsi qu'il désigne l'illustre fille de Sobieski; mais je m'étonne que le nom de celui que je vous signale ne soit pas encore venu à votre bouche, car il doit avoir une place dans votre cœur, doublement votre très proche parent, le prince chevalier Ladislas Opalinski.

Lors même que madame de Maurant aurait ignoré jusqu'à cette heure ce qui se passait dans le cœur d'Eudoxie, elle n'eût pu maintenant ne point la prendre pour sa rivale dès qu'elle eût vu l'agitation sans égale qu'un seul nom rappelé venait de faire éclater, il s'en fallut peu que la princesse ne poussât un cri, et en se levant impétueusement ne se retirât d'auprès d'une créature que l'instinct de son amour expirant lui laissa voir pourtant encore attachée à sa perte. Quoi que pût ramener de

tranquillité une sagesse invoquée à propos, néanmoins les lèvres d'Eudoxie pâlirent, tous ses nerfs se contractèrent, et un tremblement rapide comme l'éclair l'agita dans tout son corps. Cependant ce premier assaut soutenu, et se flattant en vain d'avoir dérobé sa surprise aux yeux exercés à saisir toutes les émotions de l'âme, elle se raffermit en faisant un appel à son énergie, et en s'indignant à la pensée de se laisser vaincre par une aussi méprisable ennemie; ayant donc reconquis des forces nouvelles dès l'instant où elle se fût repliée en elle-même, elle se hâta de reprendre la parole en ces termes :

— Il est vrai, madame, que depuis trois ans mon cousin, mon beau-frère, habite la France qu'il a tant affectionné, que pour ne pas s'en éloigner, sans doute, il a négligé volontairement de prendre sa part de la gloire et des lauriers dont mon époux s'est couvert. Ah! combien sa famille a regretté sa déférence aux conseils déshonorants qui l'ont retenu loin des périls qu'un homme de son rang aurait dû rechercher.

Certes la réplique demeurait supérieure à l'attaque, et si pour en augmenter l'amertume Eudoxie s'était vue contrainte à sacrifier quelque peu son frère, du moins avait-elle gagné de flageller rudement la coquette qui ne pouvait se dissimuler qu'elle seule avait rabaissé la réputation de Ladislas. Le reproche indirect était si vrai, il frappait si fort et si à propos que madame de Maurant, toute interdite, répondit :

— J'avoue que le prince Ladislas n'a point agi en paladin du moyen âge; mais il y a des personnes assez dégagées de préjugés pour savoir gré aux héros des sacrifices qu'ils consentent à leur faire, et à qui leur cœur attendri servent d'excuse à tout.

— Je m'estime, madame, dit cette fois la princesse en élevant la voix de façon à se faire entendre de son mari, du marquis français et de l'auditeur au conseil d'état, je m'estime heureuse de ne pas connaître ces personnes, bien convaincue de leur trouver, à part cette indifférence de la gloire, un dédain non moins marqué pour la vertu modeste et pour les qua-

lités estimables formant seules l'auréole d'une honnête femme. Si ce sont de telles créatures que Ladislas a fréquenté, je n'accuse plus son âme de ses torts; nous ne devons nous en prendre qu'à sa faiblesse et à ceux ou celles dont il a suivi les funestes conseils.

A ce dernier coup de massue qui tomba de toute sa pesanteur sur l'inconséquente Aminthe, le marquis se reculant en arrière se mordit les lèvres pour ne pas être surpris à rire, l'auditeur regarda niaisement madame de Maurant, comme pour lui demander l'explication de ce qui échappait à son intelligence, et le prince ne déguisa pas son contentement de la rude leçon donnée si à propos et méritée si bien.

VIII

Préliminaires d'une Scène.

> Les ressources de la coquetterie sont infinies, car elle ne s'arrête devant aucun moyen, cependant pour la battre il ne faut que de la fermeté et de la franchise.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Madame de Maurant, reconnaissant à sa pleine honte qu'une honnête femme du nord pouvait lutter d'épigrammes et de malice, et même avec avantage, contre une coquette de Paris, fut sur le point de succomber dans la faute que lui suggérait une colère imprudente en déchirant le voile et en jetant à la princesse

une de ces scènes communes au temps du Directoire, mais circonscrites dans un plus petit cercle depuis que Napoléon les avait interdites à sa cour, et que l'on ne se permettait plus que dans ces maisons en sous-ordre où les maîtres du logis ne vivaient que du produit du chandelier.

Un éclair de bon sens la ramena vers plus de sagesse, devait-elle se faire fermer l'hôtel de Luynes, où certes on ne balancerait pas à la sacrifier à Eudoxie? N'aurait-elle pas à craindre, malgré même le secours tacite que la police lui accordait, la mauvaise humeur du maître à tous, alors en coquetterie avec l'empereur Alexandre, et qui ne trouverait pas bon que l'on compromît dans une querelle sans prétexte raisonnable la femme de l'un des seigneurs qu'il chérissait le plus. Toutes ces causes réunies déterminèrent la fournisseuse à se calmer et à se contenir. Cependant, trop violemment irritée pour abandonner en entier sa vengeance, elle se mit à dire avec aigreur :

— Nous n'avons pu, mes amis et moi, suivre le prince Ladislas pendant tout son séjour dans

la capitale, et, par conséquent, il ne nous est pas possible d'apprécier, madame, l'exactitude de vos inculpations, de sorte que vous me permettrez de ne pas les admettre jusqu'au moment où lui-même avouera les mériter. Au reste, on peut traiter à fond ce point avec sa sincérité, le voilà qui traverse le salon. Monsieur de Roserville, ajouta-t-elle en s'adressant à l'humble auditeur au conseil d'état. Allez vers le prince Ladislas et de la part de sa belle-sœur, dites-lui de venir auprès d'elle.

— Madame, je ne vous ai pas chargé de ce soin, et je suppose que monsieur ne remplira pas un message dans lequel je trouve inutile de l'avouer, notre frère ne doit pas être, dès que nous nous voyons, mis publiquement sur la sellette, ce serait même, j'ose le dire, lui intenter un procès de peu de bon goût.

Le jeune Roserville, placé entre ces deux ennemies, ne savait à laquelle obéir, lorsque le marquis, désireux en secret de se rendre agréable à la belle Polonaise, se leva, et s'adressant à elle :

— Je vous supplie, madame, de permettre

à l'un des amis du chevalier Ladislas de courir lui apprendre que sa belle-sœur et son frère sont là. La foule est telle qu'il peut ne pas les voir. Cependant je ne m'acquitterai de ma mission qu'autant que madame (et ici il se tourna vers l'intrigante) me promettra de lui sauver les désagréments d'une dispute peu faite pour lui plaire, et que nous devons oublier entièrement.

—Soit, Monsieur le marquis, répliqua madame de Maurant, contente, pourvu que Ladislas appelé se vît contraint à lui rendre en public ces soins que lui-même, la veille encore, s'était engagé à lui conserver dans le monde et dans tous les lieux publics.

Un signe de tête de la princesse, un oui balbutié presque d'une voix éteinte suffirent de lettres de créance de ce côté, pour qu'il se crût ministre plénipotentiaire, choisi selon les règles. Il allait déjà s'éloigner, lorsque Casimir lui adressant la parole, lui dit :

— Mais à votre tour, Monsieur, prenez-vous l'engagement de ne prévenir Ladislas, ni pour ni contre ce qui vient d'être dit ; je

suis prêt à croire à votre impartialité, dès que votre bouche m'en aura donné l'assurance.

— Quoi! Monsieur, répliqua Lucerone, me fermeriez-vous la bouche?

— Oui, je crois qu'il vaut mieux laisser mon frère en paix.

Ici, un sourire malicieux de la femme du financier, et que le prince Opalinski surprit au passage, pendant qu'il en appréciait le sens, l'ayant tellement irrité qu'il désira le punir tout de suite, le porta brusquement à révoquer son *veto*, et poursuivant, et s'adressant toujours au même, il ajouta à ce qu'il venait de dire :

— Cependant, comme nous pourrions laisser ici la fâcheuse impression que nous parlons de mon frère, en arrière de lui autrement qu'en sa présence, je vous prie donc à mon tour de l'appeler et de l'amener ici le plus tôt possible.

Le marquis salua et partit. Aminthe, dès qu'il ne fut plus auprès d'elle, s'adressant à la princesse avec autant de sang-froid que s'il ne

s'était rien passé entre elles, lui fit l'éloge de Ladislas, et le vanta avec cette connaissance approfondie d'une personne qui laisse croire au tiers que celle-ci aurait bien plus à dire sur l'autre s'il voulait sortir de sa réserve commandée par les bienséances du monde; chacune de ses paroles devenant significatives, de mieux en mieux, peut suffire pour faire achever de faire tomber le voile, et pour apprendre complètement à Eudoxie que sa rivale victorieuse était devant elle!... Oh! comme son dépit eût dépassé les bornes, si son contentement ne l'eût pas arrêté; satisfaite et fâchée, piquée, heureuse, tout ensemble; elle n'osait s'interroger librement et attendait néanmoins avec impatience que Ladislas, ainsi ballotté, apparut.

C'était le prince Gaëtano de Sanseverino, qui l'avait amené de force à l'hôtel de Luynes; ils ne s'étaient pas séparés depuis le dîner, et lorsque Ladislas parla de remonter dans son appartement pour se déshabiller et se mettre à son aise, afin de travailler sans dissipation; il fut accueilli dans son projet de retraite avec une chaleur et une persistance, telles que

sa résistance pour s'y soustraire, fut vaine, il dût se soumettre et partir.

Assurément s'il avait eu le plus léger soupçon de la triple rencontre qu'il allait faire, il aurait bien autrement résisté; mais qui de nous connait à l'avance sa destinée, et sa fortune proche, à moins que d'être madame Lenormand, et encore souvent même elle l'ignore; car elle n'a jamais soupçonné les moments où l'on est venu l'arrêter juridiquement : or puisqu'elle n'a pu lire les secrets de la Providence, on ne s'étonnera point que Ladislas, persuadé que sa famille n'aurait jusques-là aucun point de contact avec les Luynes, et d'une autre part, ne sachant pas que de la veille on avait présenté là madame de Maurant, y vint avec ennui et non avec inquiétude.

Il causait avec le prince de Talleyrand et M. de Brissac, duc et pair sous Louis XVIII, et alors chambellan de Madame mère, en attendant que la noblesse nouvelle, créée le 8 mars 1808, le nommât comte de l'Empire... Ladislas, disons-nous, causait avec les deux seigneurs français, lorsque le marquis de Luce-

rone se plaçant en face de lui et en dehors des deux autres, lui fit signe qu'il avait à lui parler; Ladislas vint à lui, profitant de la liberté que donne l'aisance du grand monde et lui prenant la main.

—Qu'est ce, monsieur de Lucerone, qu'avez-vous à me dire?

— Peu et beaucoup, on vous attend à l'autre bout de la salle, derrière le rempart non encore enlevé, de pupitres, de contre-basses, de livres de musique et d'instruments de cuivre.

— Ne peut-on venir à moi?

— Non, superbe, il vous faut humilier, vous soumettre et vous rendre humble au plus haut point.

— Écoutez, marquis, si c'est madame de Maurant à qui prend la fantaisie de se pavaner de mon escorte, je vous prie de lui dire que je viens de sortir, et en effet je vais.....

— Vous allez me suivre, bel et volage chevalier, car si la femme du fournisseur n'est plus votre étoile polaire, il me semble étrange qu'un effet d'attraction ne vous ait pas encore

attiré vers le lieu où je vous mène; car, si vous êtes de fer, là se trouve pour vous une montagne d'aimant, à la vertu du moins aussi véhémente que celle signalée dans le récit de ses aventures, par le fameux voyageur Sinbad, le marin.

— Elle ici!... oh! non, cela n'est pas possible!

— Cela est pourtant, et c'est au nom d'*elle* que je vous ordonne de m'accompagner au but indiqué.

— Marquis, s'écria Ladislas, en s'arrêtant spontanément, comme si une autre tête de Méduse lui eût été présentée, je vous remercie de l'aveu que vous venez de me faire, j'avais besoin d'être prévenu... Oui, vous devez comprendre que, séparé depuis trois ans de ma famille, et n'ayant pu encore satisfaire à mon devoir et à mon vœu en allant rendre mes hommages à ma belle-sœur, je ne voudrais pas me présenter sans préparation à son mécontentement légitime;... mais je me le rappelle, ne m'avez-vous pas dit aussi que madame de Maurant est avec la princesse Opalinska?

— Elle est assise sur le fauteuil le plus rapproché du sien, et toutes deux causent ensemble,... non en bonne harmonie, je n'oserais vous le certifier; mais enfin elles sont comme on est dans le monde... vous m'entendez.

— Quel démon a dans si peu de temps provoqué cette liaison...

— La volonté d'une dame de votre connaissance très-intime; hier elle obtint une invitation de madame de Luynes, qu'elle paya par la remise d'un billet de dix mille francs que la marquise de M..... devait à son mari, et dont elle la libéra sous la condition de la faire admettre où nous sommes ce soir : on s'est parée en conséquence, on est contre la coutume particulière arrivée des premières ; on s'est cachée en un coin, là on a attendu une personne impatiemment désirée, et dès qu'elle a été installée, Roserville est parti poser un fauteuil précisément où il le fallait, et ces préliminaires stratégiques terminés, on s'est avancée résolument et on s'est fait présenter à l'étrangère par le duc de Chevreuse, très surpris, comme vous devez le penser, de ce renverse-

ment des règles de l'étiquette; jusques-là, poursuivit le marquis de Luccrone, tout s'était passé à merveille, mais le diable dont avec tant de perspicacité vous avez deviné le travail souterrain, a voulu faire ici des siennes, et au lieu de cette liaison espérée que l'on se flattait de faire suivre par une intimité perfide, on a débuté malgré soi, et cédant à un entraînement sur-humain, par des paroles piquantes, on s'est brisé soi-même le masque sur la figure, et en homme qui vous aime, je dois vous avouer que la princesse, votre belle-sœur, si elle ne savait rien de votre ci-devant train de vie, n'a maintenant aucune particularité à connaître; elle sait tout, c'est à vous dorénavant à parer au coup malicieux et cruel que l'on vous a porté avec une résolution perfide.

— Allons, continuez, marquis... oui, de plus en plus, vous ne sauriez mieux faire. Savez-vous que chacune de vos paroles me perce l'âme... et pourtant c'est de l'obligation que je vous dois, et non pas de la haine... ma cousine sait tout.

— Oui tout.

— Et son... et mon frère

— N'a pas perdu un mot de tant d'obligeants propos... néanmoins, si mon investigation a été lucide et profonde, j'ai cru deviner que celui-là était instruit à l'avance; car sa physionomie n'a exprimé qu'une douleur profonde à votre égard et un dépit mêlé d'indignation envers votre récente ennemie. C'est lui qui particulièrement m'a fait promettre de ne vous dire rien des propos tenus : j'ai feint de m'engager selon ses desirs; mais, vu la circonstance, j'ai préféré me parjurer et vous faciliter les moyens de ne pas être surpris... Pour qu'on ne soupçonne pas ma longue absence, laissez-moi vous quitter et aller prévenir ces dames que, vous voyant avec Brissac et le prince de Talleyrand, je n'ai pas osé vous enlever à leur conversation, mais vous ai fait dire de venir nous rejoindre : suivez-moi de près et je vous précède.

A ces mots, les amis se séparèrent; un désappointement commun parut sur la physionomie de l'étrangère et de la Française :

le prince Opalinski, au contraire, manifesta sans contrainte une vive satisfaction à la vue du marquis revenant seul; il en expliqua la cause selon ce qu'il était convenu avec Ladislas, ce qui rétablit l'esprit des divers assistants dans son assiette précédente.

Eudoxie avait fait certainement un véhément appel à toutes ses facultés énergiques, pour n'avoir pas à rougir devant sa rivale, au moment où son cousin surviendrait. Forte de son travail et de son courage, craignant aussi de causer à Casimir une peine trop vive, elle s'imaginait avoir vaincu : néanmoins, lorsqu'elle vit de loin s'approcher celui avec lequel elle aurait tant à lutter encore, une pâleur significative descendit de son front à ses joues, et son embarras eût certainement augmenté si, dans le moment décisif, la rivalité, triomphant de tout autre sentiment, n'eût d'abord tourné les regards de chaque spectateur vers celui qui s'avançait lentement, et qui lui-même manifestait, par la fréquence de ses frémissements involontaires, la violence des

passions qui grondaient dans son âme. Eudoxie rendit grâces au ciel de cette diversion, dont elle profita pour redonner à sa physionomie un calme, une sérénité menteuse; car ce n'était certes pas le miroir de son âme alors étrangement affectée, comme on peut le croire.

Madame de Maurant, de son côté, commençant à comprendre quelle route folle elle venait de s'ouvrir, regrettait sa fougueuse entrée en scène : elle aurait payé bien cher encore en ce moment la possibilité de pouvoir effacer du cœur de la Polonaise le souvenir de son attaque antécédente, si blâmable; elle s'avouait qu'elle avait mal choisi le moyen de reconquérir le cœur de Ladislas, et se querellait de sa pétulance qui lui faisait perdre la partie.

Ladislas, de son côté, s'exagérait sa situation : ne s'attendait il pas à une double attaque et à une double demande d'explication; il souffrait autant que possible : et ce qui l'humiliait plus encore, c'était de montrer à sa cousine la bassesse de son choix,

et le peu de consistance du rocher contre lequel il avait été se briser. Bien qu'il cheminât lentement, il atteignit enfin le petit groupe, tout isolé au centre d'une multitude préoccupée de ses plaisirs, et, après un salut silencieux, combiné de façon à ce que la Française ne pût en partager sa part, il se tourna vers Eudoxie, et, feignant d'avoir appris presqu'au moment même son arrivée à Paris, il lui adressa un long compliment où, malgré les rigueurs de l'étiquette, il sût faire percer les sentiments réels de son cœur.

Égoïste dans le moment, et toujours à la manière des amoureux, il avait fini par presqu'oublier la présence de son frère, de son ex-maitresse, du marquis et de l'auditeur au conseil d'etat; aussi parut-il surpris de la réponse froide et mesurée d'Eudoxie : celle-ci, à force de le torturer, avait fini par obtenir une apparence de tranquillité; elle en profita pour ne laisser aucun plaisir à sa rivale.

— N'est-ce pas, mon cousin, dit-elle après les premiers propos, et en affectant une

gaîté bien inconnue à son âme, que si nous n'étions pas venus, votre frère et moi vous réclamer à la France, vous y eussiez oublié la Pologne, la Russie et tous leurs habitants?

— Dites plutôt que, tombé comme tant de malheureux dans le désespoir des devoirs méconnus, je me voyais saisi par l'impénitence finale, qui ne me laissait pas de voie au repentir.

— Si bien, dit ici madame de Maurant à Ladislas, que vous regardez Paris comme l'Enfer.

— Ce n'est pas, madame, ce que j'ai voulu dire; c'était plutôt un lieu de délices, une autre Capoue.

— Où je présume que les Armides et les Alcines ne manquaient pas, s'efforça de dire Eudoxie en riant.

— C'est au prince Ladislas à l'avouer, princesse, repartit avec hauteur Madame de Maurant, et, comme Parisienne, je me crois en droit de faire un appel à sa franchise.

Le marquis de Lucerone, comprenant l'embarras où serait son ami pour répondre con-

venablement à cette question, si maligne prit la parole et, s'adressant à la fournisseuse, lui dit :

— Je vois avec surprise que votre perspicacité accoutumée confond à cette heure le chevalier Opalinski avec nos compatriotes : ceux-ci peut-être, et afin de ne vous laisser rien à désirer par la franchise de leur réplique, nommeraient par leur vrai nom chaque enchanteresse; mais un palatin du nord est bien un autre amant : celui-ci discret et modeste aime et se garde bien de se déshonorer lui-même en proclamant ce que la délicatesse lui ordonne de cacher si impérieusement.

— Et mon frère est du nombre de ceux-là, madame, vint dire à son tour Casimir, afin de détourner la conversation; mieux encore, plus que tout autre, on l'éleva à ces tendresses cachées, réfléchies, prudentes, et ce ne sera pas ici, et devant des dames surtout, qu'il tomberait en pleine forfaiture de galanterie et qu'il se rendrait justiciable d'un jugement des cours d'amour, si elles existaient encore.

Par le tour que la chose prenait, et ne doutant plus dorénavant que le prince Opalinski aîné ne commandât même d'autorité le silence à son puîné, si cela devenait nécessaire. Madame de Maurant vit qu'elle était définitivement battue par ses propres armes : Dumoins, se dit-elle au fond de sa pensée, que les faits me soient plus favorables, et sur-le-champ pour frapper un grand coup, à ce qu'elle espérait.

— Prince Ladislas, lui dit-elle, j'ai à vous parler en secret tout-à-l'heure, et je compte sur vous pour me ramener.

A ces mots, le marquis de Lucerone et l'auditeur Eugène de Roserville allaient se récrier et soutenir d'abord leurs droits. Ladislas ne leur en laissa pas le temps, car s'inclinant, il répondit avec un heureux à-propos :

— Je suis au désespoir, madame, du tour dépitant que ma mauvaise fortune me joue ; mais madame de La Grange et ses deux filles, les belles et aimables Hortense et Alexandrine ont déjà retenu mon carrosse et ma main.

Un geste de colère inspectueuse annonça silencieusement la colère de l'intrigante : ainsi

trompée dans son espoir elle allait peut-être continuer la querelle de parole ; lorsque le concert commença, il fallut bien se taire et l'écouter. Un autre désappointement attendait ensuite la même femme, la duchesse de Luynes, qui n'avait consenti à la recevoir que parce qu'elle jouerait, vint la chercher elle-même et la conduisit à une table de wisth où, malgré ses efforts pour perdre, elle dut demeurer trop long-temps, et pendant qu'elle était livrée à ce supplice ses victimes se retirèrent successivement.

IX

L'attente d'un moment décisif.

> Si les hommes voulaient consulter leur propre conscience, jamais on ne les verrait gauchir ; mais loin de là, on la fuit, on la voile, on l'étouffe, on ne la laisse libre que pour appeler les remords.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Ladislas, pâle comme un criminel, se tenait debout dans sa chambre, le lendemain de cette soirée mémorable : il froissait avec un mouvement de désespoir non joué, car il était seul, un billet qu'il venait de recevoir et où il avait lu les phrases suivantes :

« Trois ans se sont écoulés, vous avez reli-

« gieusement tenu votre parole, il en faut « convenir; vous n'avez ni écrit, ni rompu l'en- « gagement pris par vous de ne jamais vous « rapprocher des lieux où je pourrais être. De « mon côté, je m'étais promis non moins so- « lennellement de ne pas vous permettre de « me voir tant que je serais la femme de votre « frère. Les circonstances que je ne pouvais « alors prévoir et que les événements ont ame- « nés rendent à cette heure-ci impossible la « prolongation de ce parti extrême, mais con- « venable; une explication est devenue néces- « saire entre nous. *Vous sentez-vous la force « de la rendre complette de votre part? dans « cette dernière hypothèse, je ne vous dirai « pas tout ce que je pourrais vous dire*, tandis « que si je m'aperçois que vous usez de réti- « cences, alors préparez-vous à me voir lever « le voile entièrement...

« Sous prétexte de santé, quoique je me « porte à merveille, je ne suivrai pas le prince « Casimir aujourd'hui à une partie de chasse « à laquelle nous a invitée la gouvernante de « Paris à sa terre de Rainci. Je resterai chez

« moi toute la journée, seule avec mes fem-
« mes; vous pourrez venir à votre commo-
« dité... vous viendrez, car je veux que vous
« veniez... Adieu, Ladislas. »

Cette lettre, que ce dernier avait reçue vers les dix heures du matin, et dont la lecture première avait réveillé en lui tous les souvenirs du passé et les remords si cruels du présent, était la cause du trouble déchirant qui l'oppressait. Trompé d'ailleurs par le sens d'une phrase à laquelle il attribuait une intention autre que la réelle, il s'indignait plus encore et se demandait comment il avait pu tomber si bas aux yeux d'Eudoxie, que celle-ci se crut forcée à lui faire des menaces employées par elle dans le but de l'amener à dire la vérité dans son entier développement.

Il allait donc voir celle qu'au fond de son âme il n'avait jamais cessé d'aimer, celle dont l'image profondément gravée en lui s'était toujours présentée pour son supplice à ses yeux au moment précis où il lui devenait infidèle. Il allait la revoir, et l'aurait-il pu croire trois ans auparavant, il se rapprocherait d'elle sans au-

cune joie complette, il ne l'aborderait même qu'avec frayeur et frémissement, il aurait à soutenir la limpidité de son regard et la pureté d'un amour assurément sans tache. Oh ! oui ! sans tache, car il ne pouvait être possible qu'Eudoxie eut cessé de brûler de ses premiers feux !

Déjà depuis la scène de la veille Ladislas n'était plus à lui, le prince Sanseverino auquel il avait fait part de ce qui s'était passé ne savait que lui dire ni quel conseil lui donner. Il comprenait parfaitement l'amertume de la situation de son ami et ce que l'honneur avait exigé peut-être, mais il reculait à la pensée de lui mettre cette vérité terrible devant les yeux, et se disait que tout ce que sa loyauté pourrait tenter de plus rude et de plus sévère ce serait d'en faire naître la pensée indirectement dans l'esprit de Ladislas.

QUATRIÈME PARTIE.

Suite du précédent.

Le prince Sanseverino n'avait pas quitté son ami, même pendant les heures qu'on est convenu de donner au sommeil. Déjà dès la veille Ladislas, qui sentait la nécessité d'avoir constamment auprès de lui un bon auxiliaire pour combattre les horribles insinuations de son désespoir, l'avait prié de lui permettre de venir coucher dans sa chambre. Les apparte-

ments des hôtels du Marais à Paris permettent encore les rapprochements par leur grandeur: une double alcôve, dans la chambre du prince Napolitain, avait encore facilité celui-là.

Ladislas instruit qu'un message lui venait de chez son frère, n'avait pu dompter son impatience, et il était allé jusques dans le premier salon où il avait lu la lettre d'Eudoxie, et où il était demeuré afin de la méditer mieux; son ami s'étonnant de son silence, vint à lui, le bruit que fit la porte en s'ouvrant, détourna l'attention du rêveur qui, se retournant, tendit à Gaëtano la lettre de sa belle-sœur, sans lui rien dire avec, et ce n'était pas nécessaire; car il lui avait à son retour du bal conté tout ce que celui-ci n'avait pu deviner par lui-même.

Le noble Italien lut avec autant de rapidité que de soin, et lorsqu'il eut achevé, il rendit le papier en se maintenant dans un silence égal. Ladislas surpris, frappa le parquet de son pied, branla la tête et croisant les bras sur sa poitrine, se mit à dire enfin :

— Ma cause te semble bien désespérée,

puisque tu ne crois pas possible de me donner un avis?

— On ne doit jamais croire tout perdu, mais dans cette occurrence ce ne sont pas les autres que je crains, c'est toi!

— Je ne te comprends pas.

— Ladislas, l'homme qui n'a point la force de parler sincèrement à son ami, n'est pas digne de conserver ce titre, aussi quel que puisse être le résultat de ce que je vais dérouler devant toi, je l'entreprendrai, me confiant en ta générosité et dans l'estime que tu me portes, tu as des torts immenses, des torts qu'une femme vulgaire ne te pardonnerait pas : lorsque tu prétendais aimer, tu as sacrifié ton patriotisme, ta réputation militaire, ton honneur de citoyen et de noble à ta fantaisie, pour une créature que tu n'épouserais jamais, que maintenant tu méprises, que bientôt même tu cesseras de désirer; eh bien! que vas-tu faire aujourd'hui dans le rendez-vous que la vertu accorde à ta sincérité, si par malheur tu ploies sous le poids de tes remords et de ta honte. si tu essaies de dissimuler, de taire quelque

chose à ta cousine, ton amante, tu t'ouvriras soudain la seule porte fatale par laquelle tu ne sois point encore passé, celle du mépris de toi-même et d'autrui!

— Gaëtano, tes paroles sont sévères!

— Songe que d'un côté elles ne te retracent que ce que tu ne peux nier, et de l'autre elles ne sont qu'un avertissement.

Ladislas embrassa le prince avec vivacité, et lui dit :

— Je ne m'étonne pas de notre amitié, puisque nos âmes ont simultanément les mêmes pensées; je vais me rendre chez Eudoxie, lui peindre les divers incidents de ces trois années de mon existence, lui avouer mes fautes, me reconnaître indigne d'elle, lui rendre sa parole, obtenir le retour de la mienne, et libre alors, disparaître d'un monde qui ne me reverra plus.

La manière avec laquelle le chevalier insista sur les derniers mots de sa réplique, le regard attractif qui attacha ses yeux sur ceux du Napolitain, manifestèrent visiblement à celui-ci, que celui-là sollicitait de sa bouche,

ou des consolations, ou un combat sur le fond de la proposition avancée, ou de nouveaux avis. Le prince Gaëtano avait trop d'esprit pour n'avoir pas vu le manége, et néanmoins il se contint dans un silence qui blessa l'âme de Ladislas.

Tels nous sommes, ou plutôt telle est notre faiblesse que pour la rendre forte, il faut qu'on la combatte, qu'on l'oblige à lutter, c'est par la résistance d'une idée mollement émise, peut-être dans le secret du cœur, que par degré on la fait devenir énergique et saturée d'héroïsme. Qui sait si Régulus fût de lui-même revenu à Carthage, où l'attendait la mort dans des supplices horribles, s'il ne lui avait pas fallu se raidir opiniâtrément contre l'insistance du peuple Romain et les supplications de sa famille.

Ladislas confondu de l'immobilité du Napolitain, reprit la parole avec véhémence. On le vit s'aider en se déclarant déterminé à ne pas revenir en arrière, surtout à ne point sortir de cet autre cercle de Pompilius où il s'était volontairement enfermé. Ici celui qui l'écou-

tait avec une attention néanmoins soutenue, se mit à dire gravement.

— Mon ami, l'heure de te blâmer, de te conseiller ou de te combattre n'est pas encore arrivée; mais dès ce moment, j'aurais même dû t'y faire consentir, plutôt je t'adjure par le saint nœud qui nous lie, qu'il faut que tu t'engages avec moi en me donnant pour garantie de la sainteté de ta promesse, la plénitude de ton honneur, que de quelque sorte qu'il te plaise de disposer de ta personne, tu ne le feras qu'après m'en avoir prévenu, non que je veuille contrarier pleinement ta fantaisie, mon intention unique est de te proposer, à ce moment terrible, un moyen de te satisfaire et de te ravir au monde sans que ta mémoire demeure entachée, sans que tes proches et ceux qui t'aiment aient à rougir et à s'humilier de ton emportement... N'est-ce pas, Ladislas, que tu me le jures, et que tu prends à témoin le Dieu auquel tu crois de ne jamais forfaire à l'engagement que je te fais prendre.

Par mon respect pour le Seigneur, par notre affection vive et pure, sans subterfuges ni faux-

foyant, je ferai ce que tu me demandes, et que je devienne le dernier des hommes si j'y manque.

Un nouvel embrassement scella cet accord qui rassura Sanseverino sur les résultats à redouter de la violence du palatin et staroste Polonais; puis il le questionna sur ses projets envers madame de Maurant, bien qu'il les connut déjà, mais parce qu'il s'imaginait que les particularités de la scène de la veille auraient pu y apporter des changements.

— En me séparant l'autre jour avec elle, je la prévins que toute intimité cessait entre nous, que pourtant en public nous ne romprions que par degré. Sa folle, son imprudente attaque envers ma cousine, qui a eu lieu hier au soir, cette méchanceté téméraire et audacieuse avec laquelle elle a voulu, à l'hôtel de Luynes en nous compromettant tous trois avec elle, Eudoxie, Casimir et moi, a failli presque à faire descendre à son niveau flétrissant mon angélique parente, me fait une loi irrésistible de ne plus la voir et de ne plus lui rendre, au dehors même, ces simples devoirs dont un homme ne

se dispense, ni envers les indifférents, ni à l'égard des personnes sans mérite ou sans vertu, que néanmoins des causes particulières maintiennent dans le pêle-mêle de la société.

— La détermination est dure, mais elle est méritée; laisse-moi le soin d'en prévenir la coquette, tu lui montreras plus de dédain en te servant d'un tiers pour la lui faire connaître.

C'était un tort que se donnait Ladislas, se prêtant à la fantaisie de l'Italien et l'urbanité, le bon goût de celui-ci eussent dû le détourner de se charger de cette mission peu généreuse; mais lui à son tour, blessé par les mille roueries de la conquête subalterne s'abandonnait à un transport dont plus tard il serait le premier à rougir.

Les deux amis se séparèrent, Ladislas avait besoin d'être long-temps livré à ses réflexions solitaires avant que de se retrouver avec celle que maintenant il redoutait et dont la présence lui devenait pesante, lorsque trois ans auparavant il n'eut aperçu dans le rapprochement qu'énivrement. Décidé à tout, il se fit conduire sur son carrosse jusqu'au Pont-des-

Arts; le ciel était pur, la terre lavée par une pluie incessante de la veille devenait sèche par les rafales froides et âpres d'un vent venu avec la naissanre du jour.

De ce point, il se dirigea d'abord au Musée en traversant le Louvre, et s'arrêta dans les salles du rez-de-chaussée où l'on établissait alors tous les chefs-d'œuvre qu'un traité solennel et conservateur avait obtenu du gouvernement romain en place des contributions pécuniaires ou d'étendue de territoire demandé; mais il tarda peu à reconnaître que pour jouir parfaitement des produits des beaux-arts, il faut, sinon une âme paisible, du moins une tête tranquille; la sienne, trop vivement troublée, ne voyait que du marbre, là où l'artiste inspiré apercevait le mouvement et la vie.

Irrité de son insensibilité honteuse, il se rendit dans le jardin des Tuileries, imposant par l'ensemble de ses belles proportions et que l'architecte Fontaine n'avait pas alors mutilé. Ici encore il ne vit ni les merveilles résultant du dessin de Le Nôtre, ni le mouvement des promeneurs, ni la gaîté des enfants, ses babi-

tants ordinaires; que dis-je? leurs jeux, leurs cris le fatiguèrent, il s'indigna des manèges que des beautés vulgaires essayent pour s'attirer des adorateurs; fatigué, courroucé, dégoûté, il se précipita dans le cahos animé du Palais-Royal à cette époque.

Certes, ce lieu n'était pas le magnifique édifice de notre temps; déshonoré par d'abominables corridors en bois mal couverts et où l'on marchait sur une fange ramollie, servant uniquement de plancher, on y rencontrait des couloirs obscurs, mystérieux, favorables au vice comme aux voleurs; mais il était le centre des besoins, des fantaisies de la France et de l'Europe, le point de réunion où l'on se rendait à jour fixe de Naples, de Saint-Pétersbourg, de Madrid, de Constantinople, de l'Amérique même, et où affluaient nos militaires victorieux et les riches vaincus. La foule nombreuse était incessante, on n'y avançait qu'en poussant celui qui précédait, et qu'en étant atteint des pieds de qui venait après vous, on ne remarquait pas dans les magasins cette solitude actuelle, si attristante, ils

étaient au contraire remplis par une multitude d'acheteurs; le jardin sans culture, sans ornements et sans éclairage, la nuit venue, était le lieu le plus animé de tout Paris, et un théâtre où dès le soir venu on assistait à des scènes piquantes par leur audace et leur variété.

Ladislas, poussé, pressé, froissé, volé peut-être, respira dès que le soin de sa conservation et la nécessité de se défendre contre la marche brusque du provincial, la badauderie heurtante du voyageur et l'attaque presque perpétuelle du filou indigène, l'eût enfin arraché par violence à la contention fatale de son esprit; moins malheureux aussitôt que le matériel de la vie l'eut enlevé à l'intellectuel, il attendit sans trop d'impatience que deux heures sonnassent à toutes les horloges des environs.

A cette minute fixée et se montrant à lui avec l'exactitude d'un militaire et la spontanéité d'un fantôme, Demetrius Petrowitz, valet de chambre de Ladislas, s'approcha de son maître et le prévint que son carrosse l'attendait dans la grande cour du palais, tout à

côté de la galerie, à laquelle le fameux ventriloque Fitzjames avait imposé son nom : le chevalier s'y rendit avec la détermination du désespoir, monta dans la voiture, et d'une voix étouffée ayant nommé la rue et le numéro de l'hôtel où logeait son frère, se vit emporté vers ce lieu avec une promptitude que ses pensées eussent voulu retenir.

Combien il tressaillit lorsque les chevaux s'arrêtèrent, lorsque la portière fut ouverte, lorsque le chapeau à la main, l'impassible Démétrius vint abattre le marche-pied. Reculer maintenant ne se pouvait plus, c'était une scène déchirante qu'il fallait aller commencer volontairement; un abîme dans lequel un amant infortuné venait se précipiter sans doute; il descendit donc de sa voiture, traversa lentement la cour et parvenu sous le péristyle, s'arrêta sans pouvoir aller plus avant.

— Son Altesse n'est pas dans les appartements d'honneur, lui dit un suisse français, qui ne connaissait pas quel lien de consanguinité unissait le nouveau venu à ses maîtres... Je ne sais même si elle est visible, on a déjà

refusé la marquise de Montalan et M. le chevalier d'Armensenne, qui venait présenter à son Altesse le comte Orowske de Consen de Courchamp.

— Son Altesse le chevalier prince Opalinski n'est jamais arrêté par une défense pareille à la porte de son frère et de sa sœur, repartit Démétrius avec cet aplomb de premier domestique de grande maison. Le nom qu'il venait de prononcer frappa de stupéfaction le Suisse, qui se redressa, posa sa main gauche sur la garde de son épée et de la droite fit retomber par cinq fois sur les dalles de marbre bleu et noir du vestibule sa lourde et riche hallebarde, dont le son aigu manifesta le dessein qu'avait le porteur d'honorer un personnage aussi imposant.

X

Le bonheur offert.

> Que de fois dans la vie avons-nous volontairement éludé, écarté, repoussé même ce bonheur objet de nos désirs constants, et dont un vain caprice nous éloigne lorsqu'il dépend de nous de le fixer sur nos pas.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Ladislas n'avait rien entendu de ce colloque rapide; perdu dans ses idées, s'épouvantant de ce qui allait suivre, s'indignant contre lui-même, il n'osait néanmoins poursuivre son chemin. Le suisse s'étonnait de son immobilité, et Démétrius qu'elle blessait dans sa vanité, car il alla s'imaginer que les hésitations

de son maître éleveraient des soupçons sur sa propre véracité dans l'esprit du Cerbère de l'hôtel, et à prendre sur lui de demander à Ladislas si son excellence se sentait indisposée.

— Moi, non... Je me porte bien... je suis très gai même, répondit le chevalier sans trop savoir ce qu'il disait; et vous, dit-il au suisse, indiquez à ce garçon l'appartement de ma belle-sœur, afin qu'il m'y précède et m'y annonce... Je suis attendu.

Il prononça ces derniers mots comme si la chose en elle-même eût été peu probable, puis il monta l'escalier, suivant de loin son valet favori. Il trouva sur son passage la livrée rangée sur deux files, elle curieuse de revoir le prince, car presque tous les serviteurs étaient Polonais et serfs des Opalinski ou de la dernière Sobieska. Il les reconnut, et sa bonté naturelle fit que, malgré ses soucis profonds, il les traita avec bienveillance et les nomma presque tous par leur nom. Ceci était pour lui comme un soulagement; les âmes agitées sont

si bizarres dans leurs pensées et dans leurs distractions.

Enfin malgré tout ce qu'il pût faire, il se vit contraint à terminer ses hésitations, et parvenu au dernier salon, il lui sembla être frappé d'un coup de foudre quand un huissier, élevant la voix, jeta son nom dans la chambre où se tenait Eudoxie. Cette pièce était immense dans ses dimensions : trois larges arcades décorées de colonnes et de pilastres en arrière la coupaient en deux, elle était ainsi disposée pour que d'un côté on put danser ou faire de la musique, et de l'autre jouer ou se livrer au délassement de la conversation.

Olège, la sœur de nourrice d'Eudoxie, deux premières femmes de service et une jeune orpheline russe, Fédora Arlow, assises devant un métier à tapisserie où elles brodaient, occupaient la portion la plus vaste de cette salle. La princesse Opalinski était seule dans l'autre, placée dans un grand fauteuil rapproché des fenêtres et d'où l'on ne voyait ni n'était aperçu des groupes actifs que nous venons de décrire. Le premier coup-d'œil de Ladislas reconnut

dans cette disposition la délicatesse exquise, quoique exagérée, de sa pudique belle-sœur. Le jour, en éclairant le visage de qui survenait, ne pouvait frapper sur les traits d'Eudoxie, protégée par cette obscurité complète, car de doubles rideaux de soie et de velours ne laissaient pénétrer dans le sien que les rayons affaiblis d'une lumière imparfaite.

Au nom de son beau-frère, et quoique Eudoxie s'attendît à le voir arriver à chaque minute, elle n'en fut pas moins aussi émue de son côté, et tellement qu'après s'être levée pour le recevoir, et même avec l'intention de faire quelques pas vers lui, force lui fut de se laisser choir sur son fauteuil, un éblouissement spontané troubla sa vue, et ses genoux flageolèrent sous elle, au point de lui faire craindre de perdre la connaissance des choses et de s'évanouir tout à coup.

Ladislas vit cette agitation qui le raffermit dans la sienne, il s'approcha de sa belle-sœur en tremblant néanmoins, et il prit, autant par besoin que par déférence, le siége qu'une main frémissante et crispée fit le geste de lui dési-

gner. Assis proche l'un de l'autre, se ressouvenant de ce qui les occupait la dernière fois où ils s'étaient vus ensemble, ils s'affligeaient intérieurement et se reprochaient avec amertume la différence que le temps et leurs sensations nouvelles avaient apporté dans leurs sentiments et leur relation. Chacun se savait coupable, et pourtant un seul des deux, et le plus criminel encore, aurait de la franchise, cela devait être, il était homme, son sexe ne craint pas la vérité dont la divulgation n'est souvent qu'un moyen de plus de satisfaire sa vanité. La femme, au contraire, instruite à la dissimulation pendant son enfance, sait le tort que la sincérité lui peut faire et qu'elle ne peut jamais réparer; aussi la plus parfaite ne peut échapper aux réticences, et, en général, elle ne découvre ou n'avoue que ce que la force des choses la contraindrait d'ailleurs à découvrir.

Un silence si prolongé, quoique dans l'autre partie de la salle, avons-nous dit, on n'eût pu voir ce qui se débitait en celle-ci, aurait pu causer de l'étonnement et faire naître d'étran-

ges conjectures. Eudoxie, qui calculait plus juste que son beau-frère, apprécia le péril de cette situation, et d'une voix saccadée, car elle venait par violence de lui demander... quel temps il faisait.

— Quel temps il fait! s'écria Ladislas d'un ton profondément pénétré, comme si on lui eût demandé de résoudre à l'instant même le problème de géométrie le plus ardu; quel temps il fait!... Madame (et ici le son de voix devint sourd et consterné), je ne le sais pas...

— Ah! c'est bien... Je pense comme vous : l'après-midi sera superbe.

Un tiers eût ri de l'à-propos du colloque, mais eux avaient bien autre chose en tête, et après ce premier élan, ils retombèrent dans un mutisme complet. Ladislas cette fois s'en irrita, et regardant Eudoxie avec le courage que le désespoir donne :

— Madame, dit-il, hier vous avez achevé de me voir avec mépris, et, qui pis est, avec indifférence... Je ne m'en offenserai pas, je mérite cette disposition de votre âme, je ne suis plus digne de vous, et homme faible et sans

énergie, j'ai senti dès le jour où vous me contraignîtes à vous quitter, que je tenais de vous seule ma vertu et mon courage.

— Que ferait de plus contre vous un ennemi déclaré; je m'attendais à vous voir chercher les moyens de vous défendre; je me disposais à vous répondre comme je l'aurais dû, et par la forme de votre propos vous avez renversé les rôles. Mon cousin, pourquoi m'affliger en me parlant de la haine que je dois avoir pour vous? De la haine, est-ce possible; quel mal m'avez-vous fait? Il est vrai que j'ai vivement ressenti celui dont vous vous êtes blessé vous-même... Mon Dieu, mon Dieu, comment a-t-il pu arriver, Ladislas, que vous ayez pu si spontanément oublier à la fois votre patrie et...

Et moi, allait ajouter la princesse lorsqu'au moment de prononcer ce dernier mot, elle vint à se ressouvenir qu'elle, et presqu'à la même époque, avait agi comme lui en affaiblissant son amour et en le transportant sur Casimir. Alors ses lèvres se fermèrent, et elle ne put continuer. Ladislas ne comprenant pas la cause de cette interruption, ou peut-être

trop préoccupé de ce qu'il avait à dire, ne s'en aperçut pas et répondit en homme déterminé à laisser à son adversaire tout moyen de le battre.

— Vous avez raison, Eudoxie, de vous étonner de mes fautes et de me demander la cause de ma conduite d'alors; je suis, moi qui vous parle, à m'interroger encore sur ce cas, je ne le comprends point. Comment suis-je devenu insensible au bruit des armes, aux périls de mon prince? c'est par les conséquences d'une fatalité qui retombe sur vous, je le répète; vous m'avez exilé, je suis parti, vous voyant mariée à un autre, perdue peut-être pour toujours pour moi, car enfin qui pouvait me répondre de l'avenir? avais-je en ce moment la certitude que j'ai maintenant, que mon frère me tiendrait sa parole et vous la vôtre, que je rencontrerais dans un seul couple tant de vertu?... Vous pâlissez... vous frémissez... vos yeux se remplissent de larmes; je vous comprends, une JUSTE indignation s'élève en vous et vous irrite contre le coupable, contre l'insensé qui alors osait douter de votre bonne foi... Appaisez-

vous, je ne vois que mon crime et j'en ai horreur, car vous et mon frère êtes demeurés les mêmes envers moi... qui seul ai changé envers vous. Tombé donc dans le découragement sans borne, sentant chaque jour la folie s'emparer de ma tête, me voyant isolé, sans parents, sans amis, craignant de tomber dans les accès d'une hallucination trop assurée, je me cherchai de ces divertissements qui fatiguent, qui usent le corps; je ne m'aperçus pas qu'ils amenaient les mêmes conséquences dans l'âme, je ne vis pas que dans la fréquentation des vicieux, si on ne les imite pas, on n'y prend pas moins l'indifférence de la vertu ; peu à peu je tombai dans le marasme, dans une mélancolie bruyante, la pire de toutes; le bruit que des plaisirs frivoles faisaient autour de moi assourdit mon oreille; elle n'entendait pas la voix de la patrie, à tel point mon attention était distraite et occupée par le son des divertissements communs, et lorsque pendant un temps j'eus mené cette triste vie, j'eus honte de moi-même, et bientôt selon la coutume de l'inertie, je prononçai ce mot terrible, ce mot funeste,

ce mot qui signale l'arrêt de votre perte : IL EST TROP TARD. Non Eudoxie, jamais il n'est trop tard pour s'affranchir de la honte ; mais le faible, avec cette fatale croyance qu'*il est trop tard*, se maintient dans l'abîme où il est descendu et ne fait plus aucun effort pour en sortir.

— Ainsi, Ladislas, vous pensez encore qu'*il est trop tard?*

— Oui, je pense et je m'y arrête sans retour, puisque j'ai perdu votre confiance, puisque je me sens indigne de vous.

— Mon ami, je le répète, ne vous abandonnez pas à votre désespoir; revenez à vous, et afin de vous bien faire connaître qu'en effet il n'est pas trop tard, je vous offre de nouveau ma main ; fixez vous-même le jour où je me séparerai de Casimir.

— Ah ! vous voulez ma perte, vous voulez que je devienne insensé, Eudoxie, car il est impossible que vous pensiez sérieusement ce que vous me dites. Moi, devenir votre époux ? le puis-je ? qu'ai-j fai. pour vous méri.er?.... rien, vous savez mes torts envers l'honneur ;

ignorez-vous ceux envers vous ? J'ai aimé sans amour il est vrai une créature...

— Ladislas, taisez-vous, je vous en conjure, pas une parole de plus, votre égarement m'est connu... je vous le pardonne, car, comme vous venez de me le dire, vous n'avez pas aimé cette femme; je serai à vous lorsque vous le voudrez, Casimir et moi attendons votre détermination positive.

— Eudoxie, vous prétendez donc vous maintenir au-dessus de moi à une hauteur humiliante pour mon amour-propre? Quoi, vous me préférez à mon frère? lui si pur, lui si parfait; vous prendrez un homme sans renommée et vous en quitterez un dont le nom brille d'une auréole de gloire. Dans mon abaissement, une seule voie m'est ouverte pour remonter presque jusqu'à vous, celle qui, en m'immolant à votre avantage, me réhabilitera envers le monde et envers moi. Que dois-je faire pour cela... renoncer à vous... en aurai-je la force... je devrais l'avoir... l'aurai-je... Ecoutez, Eudoxie, écoutez-moi bien, permettez qu'un arrogant joigne à toutes ses extrava-

gances l'affront qu'il va vous faire de demeurer en suspens entre vous et la vertu ; accordez-moi jusqu'à demain, afin que je voie si je pourrai vivre sans vous posséder, si je le peux, je vous rendrai à vous-même, si je ne le peux pas... Ah ! vous aurez pitié de l'amour furieux, d'un homme bien misérable, d'un homme qui s'aime plus qu'il ne vous aime et dont l'amour égoïste préfère son bonheur au vôtre..... Je ne vous en dirai pas plus, je rougis de votre bonté et de mon crime... adieu, adieu... à demain.

Et Ladislas, se précipitant hors de la salle, quitta sa cousine et ne revint de son égarement que, les chevaux emportant son carrosse, il comprit qu'il n'était plus dans un lieu où il venait de renoncer au bonheur, pensait-il en ce moment.

La princesse, elle aussi, se levant avec vivacité aussitôt que son beau-frère fut sorti, se retira dans sa chambre et là, tombant sur une ottomane, se mit à verser des larmes brûlantes et à sanglotter avec désespoir.

— Je l'ai donc consommé, le sacrifice que

m'a demandé le meilleur des hommes ; je me suis immolée volontairement parce qu'il l'a voulu !... Immolée... de quel terme je me sers envers celui qui m'aime toujours malgré ses erreurs... il s'accuse, le malheureux, d'une inconstance qui n'est que l'erreur de ses sens, et moi ne suis-je pas plus criminelle ? l'amour nouveau dont je brûle n'est-il pas plus fortement enraciné dans mon cœur, lequel des deux alors mérite-t-il le plus les reproches de l'autre. Où est le vertueux et le coupable?... Et maintenant que je me suis livrée... me refusera-t-il?.. lui me refuser!... non sans doute, sa générosité lui a fait tenir tout-à-l'heure un langage héroïque, mais demain sa passion plus forte le démentira... position fatale où nous a mis notre triple imprudence... labyrinthe inextricable d'où il ne nous est pas donné de sortir... J'oublie qu'un autre est là qui attend son sort... et que ma cruauté maintient dans une trop affreuse incertitude... qu'il sache du moins où nous en sommes et qu'il cesse d'espérer avec moi.

La princesse sonna et elle dit au domestique

venu le premier qu'il eût à avertir le prince Casimir qu'elle le priait de passer chez elle.

Pendant le temps qui fut mis à accomplir le message commandé par Eudoxie, elle, appelant une de ses femmes, se fit servir un verre d'eau saturé de fleur d'orange; mais elle ne put d'abord avaler cette potion propre à calmer l'agitation des nerfs, à tel point ses mains tressaillaient et ses dents se serraient les unes contre les autres. Elle venait néanmoins d'achever cet ouvrage lorsqu'elle entendit le pas de Casimir; le nom de celui-ci fut presque aussitôt jeté à son oreille; un curieux l'eût vu dans ce moment chercher à se donner une apparence de tranquillité et même d'indifférence; sentiments, certes, bien loin de son cœur en ce moment solennel.

Casimir de son côté entra lentement, s'avança d'Eudoxie avec plus de lenteur encore, et avant de parler se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil qu'on oubliait de lui offrir, à tel point on partageait son trouble et sa poignante inquiétude. Ainsi assis, ne pouvant commander à son émotion, certes, bien

naturelle et moins encore à l'impatience dont les symptômes nombreux se développaient en lui, il se hâta de prendre la parole et paraissant tirer avec peine du fond de sa poitrine ce qui semblait l'oppresser, il dit :

— Eh bien, ma cousine... notre... frère... n'est-ce pas, il accepte...

— Oui, Casimir; et ce fut la première fois que la princesse nomma familièrement son mari, car lorsque auparavant elle employait ce nom, c'était en le faisant précéder du titre de Monsieur ou de celui de prince... Cette affirmation paraissait anéantir le malheureux, incapable d'en entendre davantage. Eudoxie, qui eût voulu pour le préparer aux chagrins à venir le laisser sous cette cruelle incertitude, en eut pitié, néanmoins elle venait de reconnaître à l'expression dangereuse de son désespoir le péril de lui ravir toute espérance; aussi elle ajouta :

« — Cependant Ladislas digne encore de... vous (Casimir crut ici entendre de nous)... hésite, balance et paraît craindre de ne plus être propre à faire mon bonheur.

A ces mots débités mélancoliquement et avec peu de croyance au faible rayon qu'eux-mêmes faisaient briller, le prince Opalinski, comme tous les infortunés, s'y attacha avec véhémence et comme si c'eût été là son ancre unique de salut; aussi reprit-il :

« — Quoi! Ladislas montre de l'incertitude, ne sentirait-il pas le prix du trésor...

— Prince !...

— Je ne comprends pas quel motif?... vous me l'expliquerez sans doute.

« — Le souvenir de ses erreurs de trois ans, la crainte d'être inférieur à vous et à moi, tels sont les motifs honorables, non de ses refus, mais de son indécision... Cependant si j'ai pu juger ce qui se passe au fond de son âme, il a cédé en ne m'acceptant pas tout de suite, plutôt à un sentiment de honte temporaire qu'à une résolution énergiquement arrêtée de renoncer à moi; il m'aime, mon cousin, il m'aime aussi ardemment qu'au jour où nous nous séparâmes de lui. Les fantaisies, les erreurs de ces trois ans où nous l'abandonnâmes

à lui-même, pouvons-nous les lui imputer à crime quand nous autres aussi?...

— Ah! Madame, s'écria Casimir impétueusement, de mon côté au moins je ne crois pas, je n'ai même pas le droit de quereller mon frère. Des erreurs, comme vous le dites ne sont pas des crimes, puisqu'il est demeuré toujours le même pour vous... Je vous en conjure, montrez-vous juste et magnanime, couronnez sa constance... peut-être je jouirai de son bonheur...

Casimir en avait trop dit, affaissé sous le poids de ses pensées, il se tut, épouvanté de ce que sa passion le poussait à dire, sa vertu selon toute apparence eût faibli dans cette conjoncture, lorsque par bonheur on vint annoncer au prince Opalinski la visite du prince Sanseverino, les deux nobles seigneurs s'étaient déjà vus et sans néanmoins s'être encore visités. Tout autre interrupteur d'une conversation aussi intéressante eut été renvoyé au moyen de l'une de ces défaites civiles, en usage parmi les gens du monde; mais un instinct secret commanda ici le contraire. Eu-

doxie, néanmoins, se trouvant trop émue pour soutenir le dialogue futile de la société, pria son mari de recevoir à part le survenant; le prince pour la satisfaire quitta sa chambre et se rendit dans le salon principal qui leur était commun et où déjà on avait conduit l'étranger.

L'homme a été formé, facile à recevoir des impressions contraires, et qui à la première vue le décident à aimer ou à s'éloigner avec répulsion d'un individu, ce n'est ordinairement ni la figure, ni l'extérieur du personnage qui détermine cette sensation; mais un coup électrique étonnant et dont nous ne saurions nous rendre compte tout en reconnaissant sa réalité. Le Polonais et le Napolitain avaient été soumis à cette impulsion de la nature. Sanseverino s'était senti porté vers Casimir autant presque qu'il l'était pour Ladislas, et le frère de celui-ci ne s'étonnait pas de l'attachement qu'il portait à un gentilhomme aussi digne de sa haute affection.

Casimir en se présentant n'avait pu encore rasséréner complétement sa physionomie, sur laquelle il demeurait des restes de la tempête

que l'incertitude venait de faire naître en lui. Gaëtan, lorsque Ladislas lui avait raconté son histoire, s'était retenu de lui faire apercevoir ce que lui avait deviné sans peine, l'amour que Casimir ressentait pour Eudoxie; cette connaissance lui expliqua à l'heure présente, et à la vue du sombre souci du Palatin, ce qui devait se passer dans son âme. Il le plaignit d'être ainsi livré à une passion malheureuse, n'ayant pas vu encore Eudoxie en particulier, il ne pouvait point penser autrement; touché donc de ce qui tourmentait ce noble cœur, il tenta de le secourir en lui enlevant toute espérance; se flattant par là, persuadé de la grandeur de son caractère, qu'il ramènerait au désespoir de sa vertu, celui dont la véhémence oblige les malheureux à se replier sur soi-même et à se vaincre en faisant un appel à son énergie.

Or, pour arriver à ce but qui lui paraissait un devoir de l'amitié, il comptait se servir d'un incident, dans lequel il avait joué un rôle majeur peu de minutes auparavant, et dont le récit fait au prince Opalinski lui ser-

virait d'entrée en matière; mais auparavant, et nous aussi, ayant le dessein de nous répéter le moins possible, nous jugeons convenable de présenter au lecteur le tableau de cette circonstance particulière, et pour qu'il ne soit pas besoin d'allonger le récit, nous lui rappellerons que le matin même, Ladislas justement irrité contre Madame de Maurant avait chargé son ami le prince Sanseverino de sa pleine et définitive rupture avec elle, commission que celui-ci avait acceptée à son tour avec une satisfaction maligne, fondée sur des particularités antérieures que nous avons indiquées au moins, si elles n'ont pas fait le texte d'un chapitre particulier.

XI

L'Imprudence punie.

> Le ciel qui semble en apparence indifférent au succès des méchants, fait presque toujours faire à ceux-ci des fautes dont les bons habiles profitent pour les punir.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Il était petit jour encore chez madame de Maurant, lorsque le prince Napolitain rencontra dans l'antichambre de l'appartement de cette coquette astucieuse sa première camériste, sa confidente dévouée ; de plus méchants diraient son âme damnée. *Mamzelle* Eulalie, quoique jeune, avait du service,

de l'expérience et de l'aplomb; elle était presque jolie, ce qui ne lui nuisait : et, sans l'être assez pour éclipser sa maîtresse, sa permanence dans le cabinet de celle-ci semblait préjuger en faveur de son indifférence modeste et de son absence de toute coquetterie.

Entrée par une porte non ouverte au public, Eulalie ne faisait que traverser la salle d'attente; peut-être même n'aurait-elle pas été fâchée d'éviter le survenant; mais ici-bas il est des convenances impérieuses auxquelles on ne peut se soustraire, malgré qu'on en ait... Aussi, et sur un signe gracieux, mais impératif, la gentille camériste survenue, cherchait, en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, à dorer son visage d'un sourire amical.

— Me reconnais-tu, ma reine, et la maîtresse est-elle assez oublieuse, ou as-tu son excellente mémoire pour te rappeler des anciens?... comment titrerai-je les habitués nombreux de madame de Maurant?

— Monseigneur, répondit la soubrette en faisant une grande révérence, n'est pas de

ceux dont on perde sitôt le visage de vue; d'ailleurs, sa générosité passée...

— Est un appel, n'est-ce pas, que tu fais à ma magnificence présente, reprit Gaëtano avec gaîté? tu as raison, j'aurais dû commencer par là; car j'ai besoin de parler à ta maîtressse, et je sais que l'on n'approche ni des saints, ni des gens en place, ni des dames, sans répandre des largesses autour d'eux: prends d'abord ce double napoléon, et puis va m'annoncer; j'ai hâte de devancer la foule.

— Que j'ai de regret à refuser votre altesse, repartit Eulalie en tendant la main comme pour faire mine de rendre la belle et neuve pièce d'or, mais madame repose et vient à peine d'être quittée par sa migraine...

— C'est vrai, le drôle de Zéphir, ton coiffeur secret et celui public de madame de Maurant sortait de l'hôtel par le petit degré du vestibule... Mon enfant, je suis au fait, tu le vois; il se peut que ta maîtresse ait peu d'envie de me voir maintenant en tête-à-tête: tu lui diras plus tard que c'est aussi à charge de revanche, mais aujourd'hui je remplis

uniquement un message pressé et précis auprès d'elle : je veux lui parler, entends-tu, de la part du chevalier Ladislas Opalinski ; et, comme je ne veux pas non plus être interrompu, lorsque tu m'auras introduit auprès d'elle, je te donnerai un pareil napoléon si, pendant notre colloque, tu écartes les importuns.

— Eulalie partit et reparut peu après, et conduisit le prince à travers plusieurs passages sinueux, qui jadis lui avaient été familiers, dans le boudoir délicieux dont l'ameublement coquet et nouveau le frappa : ses yeux ne trouvèrent rien qui lui rappelât l'époque de son règne. C'était maintenant un petit temple rond, soutenu par des colonnes ioniques, sveltes et en marbre blanc : la base et le chapiteau étaient en bronze doré : dans les compartiments on avait tendu un satin rose recouvert d'une mousseline des Indes à petits bouquets au plumeti des guirlandes de roses, mêlées à des églantines dont le double feuillage et les tyges étaient d'or, et attachées avec des rubans d'argent, formaient

les cadres : à la hauteur de la corniche retombait une draperie sous laquelle pendaient des rideaux de velours roses, relevés et attachés aux colonnes par d'autres guirlandes formant des nœuds d'amour : le tout garni d'une broderie large et de franges mêlées d'olives torsadées alternativement d'or ou d'argent. La voûte formait neuf caissons dans lesquels on avait peint les Muses, d'après des dessins de Gérard : une lunette ronde, fermée par une glace épaisse, laissait tomber un jour doux et mystérieux : des canapés, trop larges pour ne pas prêter à la malveillance, remplissaient les entrecolonnements; un espace laissé libre entr'eux et le mur, était rempli par des jardinières élégantes, garnies de fleurs et d'arbustes naturels. L'étoffe du meuble était pareille à celle des rideaux : une cheminée toute en porcelaine; une glace au-dessus, de la plus large et haute dimension; une pendule représentant un trophée militaire, servant de trône à un amour, ouvrage caractéristique du temps : de beaux vases de terre, des candelabres de Ra-

vrio, des feux, des instruments de foyers, sortis de sa fabrique : un tapis de la Savonnerie, à longs poils, complétaient l'ameublement et la décoration d'une pièce, où la mode n'appelait encore ni le gothique, ni la renaissance, ni les chinoiseries; tout appartenait au style grec le plus étudié.

Le sourire que retint mal Gaëtan, pendant qu'il faisait les salutations d'usage, et dont la maîtresse du lieu devina la cause, la piqua néanmoins ; et, s'abandonnant à son dépit

— Oui, dit-elle, tout est neuf ici, la décoration et les sentiments.

— Oui, madame, tout ce qui peut être changé volontairement; le temps se charge du reste... et il ne demeure pas oisif.

La malice de la replique acheva de corroucer la belle Aminthe.

— Je gage, dit-elle, que je devine la cause qui vous amène ici.

— Ne pas la prévoir en me voyant, serait, madame, un défaut de prévoyance dont ceux admis au bonheur de... vous étudier... ne vous soupçonneront pas.

— Oh! je sais que votre nation est vindicative.

— Prenez garde, madame, de ne pas errer, ce n'est pas de moi dont il s'agit à présent.

— Je le sais, je faisais seulement une réflexion générale, parce qu'il ne m'a pas été possible de vous conserver mon cœur, vous avez cru vous venger en vous chargeant du soin d'en reprendre un autre confié à mon amour.

— Le reprendre, franchement, ne serait-ce, pas trop dire? vous prévenir que vous ne l'avez eu que momentanément, qu'à titre de dépôt, serait plus juste, et vous en conviendrez; car vous savez à qui on le rapporte.

— Oh! ces hommes du nord, se mit à dire avec colère madame de Maurant, sont, selon l'expression de la fameuse Lanclos, que je leur applique en y ajoutant un peu, sont, dis-je, de la glace fricassée dans de la neige. Conçoit-on des créatures qui, au bout de trois années d'infidélité patente de la part de leur amant, consentent à tout pardonner, et cela sans faire au moins acheter la grâce par des

inquiétudes et de la coquetterie; au reste, si le rapatriage est complet, qu'elle en rende grâce à ma tête étourdie... Ladislas, sans doute, vous aura conté mes sottises d'hier au soir; j'ai été pleinement folle et ridicule.

—J'avoue que je ne vous ai pas reconnue; quoi! vous brouiller dès l'abord avec une femme dont à tout prix il vous fallait devenir l'amie, et lorsque vous aviez déjà fait de grands frais pour arriver à ce point.

— En vérité, Gaëtano... permettez-moi de vous traiter en ami, puisque vous avez été...

— Au nom de ma renommée, madame, donnez, je vous en conjure, une autre source aux bontés dont vous voulez me combler.

— Je ne vous comprends pas.

— Je voulais dire que vous faites un choix si... particulier de vos... admirateurs qu'il est impossible que tels ou tels à l'heure de la mise en retraite, puissent prendre place au rang de vos amis, et pour preuve de la chose, je ne citerai que celui qui sortait de chez vous au moment où je prenais la liberté de m'y introduire.

— Vous êtes un impertinent, prince, et pour me punir vous me flagellez...

— De la vérité... je le sais, il n'y a qu'elle seule qui pique.

— Encore! oh! vous faites comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort, il faudrait envers vos pareils ou les faire jeter par la fenêtre.....

— Voilà pourquoi le décorateur de ce boudoir, prévoyant la chose et la prévoyant impossible à effectuer, vu la foule de coupables, ne vous a laissé par la disposition du lieu que le moyen de les métamorphoser en astres, la voie seule du ciel leur étant demeurée ouverte.

— Prince, vous avez réplique à tout et vous vaincriez le marquis de Lucerone..... je vois qu'avec vous se fâcher ne se peut, puisque se venger est impossible. Il n'y a donc à faire qu'à se vouer à l'indulgence et à pardonner.

— Et ainsi on désarme jusqu'aux plus atrabilaires, et je ne suis aujourd'hui qu'indifférent.

— Ainsi donc, Ladislas me délaisse, et cela parce qu'il ne me craint plus; qu'il ne s'en-

dorme pas sur cette assurance... je suis piquée au vif...

— Et dès lors vous voulez que la belle Française se change en Italienne, vindicative..... croyez-moi, il y a mieux à entreprendre et un pardon généreux...

— Oui, ce serait le châtiment que voudrait employer une âme magnanime, celle de ma rivale; mais moi, beaucoup moins héroïne, je demeure terre à terre et mes sentiments y restent également.

— Que ferez-vous..... encore un mois au plus de grosse faim de Paris remplie, et les frères et la cousine, repartant pour la Pologne et la Russie, vous échapperont sans retour.

— N'importe, je peux les atteindre et les poursuivre sans sortir d'ici. Ne sera-ce pas assez de dévoiler le beau pacte convenu avec cette vestale incestueuse ?

— Madame! madame, s'écria Sanseverino épouvanté au premier aspect de cette menace dangereuse, et voulant à son tour, par la frayeur, la faire retirer par qui la mettait en avant; ne comprenez-vous pas le péril d'une pareille me-

nace et ce qui pourrait en retomber sur vous? l'Empereur aime ou veut ménager l'Empereur Alexandre. La prince Casimir est le favori de ce dernier, et croyez-vous qu'il ne se servira pas de sa haute position pour vous arrêter dans votre manie?

— Le mal sera fait alors et la suite m'est indifférente: si on calculait on souffrirait toujours et on ne se vengerait jamais. Je jure que si Ladislas, tout en se brouillant avec moi, cesse de garder ces dehors de bonne intelligence qu'il m'avait promis de garder entre nous, affiche publiquement sa retraite; moi qui ne veux pas être plainte par les femmes, je ne balancerai pas à publier la cause d'un abandon que je dirai politique, et non les conséquences ou de la lassitude ou d'un brusque désespoir.

Ici un bruit léger s'éleva de derrière un des panneaux. L'œil exercé du prince vit une draperie qu'on soulevait et qu'on laissait retomber: aussitôt croyant deviner qui allait rentrer par cette issue cachée, et qui, s'étant arrêté par rapport à lui, s'imagina pouvoir tirer parti de cet incident dans l'intérêt de la cause qu'il

défendait, et aussitôt répliquant en élevant la voix :

— Je reconnais l'inutilité de mes conseils, et qu'une âme violemment irritée n'est retenue par rien et brave tout lorsqu'elle le croit utile à sa haine. Mais du moins, je sais aussi que souvent elle recule, s'arrête et mesure sa vengeance lorsqu'elle craint à son tour pour la vie la sûreté et la fortune de ceux qu'elle aime.

— Je ne suis pas Œdipe, repartit ici madame de Maurant, et comme vous vous avisez de me parler en manière de sphinx, je suis contrainte d'employer la locution commune et triviale, mais très à propos. Je renonce à vous comprendre, j'en laisse ma part aux chiens.

— Et bien ! ce sera moi qui vous expliquerai ma menace ; aussi bien le dois-je, tant dans votre intérêt que dans celui de mes amis. Pensez-vous que les alentours de ceux-ci, et pour vous parler proverbialement à mon tour, ne vous rendraient pas fève pour pois et martre pour renard. Les réglements de compte de M. de Maurant avec le ministère de l'administration de la guerre sont-ils si bien apurés,

et leur *quittus* est-il tellement définitif qu'on ne puisse le régler mieux? savez-vous que l'on a menacé la maison de Luynes de revenir sur le procès du maréchal d'Ancre, afin de lui retirer les grands biens provenant de la confiscation donnée à son favori par Louis XIII, si madame de Chevreuse persistait dans son refus d'accepter une charge de dame du palais de l'Impératrice. Si on ne balance pas à frapper un tel coup, êtes-vous bien certaine que pour plaire à l'empereur Alexandre, on ne livrera pas votre mari à l'honorable sévérité de l'intègre et inflexible Cour des comptes? Enfin un beau jeune homme, réformé certes sans motifs réels, échappera-t-il aussi à un examen sévère que l'on provoquera facilement, et lors même que cet autre amant de Flore (je vous livre son nom) parviendrait à force d'or à se libérer du service militaire, ne peut-il pas tomber sous des coups de bâtons?

— Ah!... une vengeance infâme, prince!

— Un prêté rendu, madame; qui de nous ignore où s'étendent les dégats causés par le Rhône, lorsqu'il a débordé, ainsi font dans

plus nobles cours les passions humaines; poussées par la colère, elles ne s'arrêtent pas... Je vous en ai assez dit assurément, vous réfléchirez avant que d'agir, et je me flatte qu'écoutant un intéressé, vous ne me refuserez pas...

De vous abandonner
Aux solides avis qu'on pourra vous donner.

Après cette parodie de deux vers de Racine (*Iphigénie en Aulide*, acte 1, scène 2), le prince Gaëtano de Sanseverino salua madame de Maurant qu'il laissa toute interdite, et ne sachant ce qu'elle ferait; il s'imagina de son côté que dans une circonstance pareille, et calculant sur sa connaissance profonde du caractère de cette femme, jusqués à quels excès la vengeance et l'amour-propre la pouvaient pousser, qu'il serait bon de prévenir de ses menaces, non Ladislas, mais Casimir. Ce fut donc le motif principal de sa visite à l'hôtel Opalinski.

— Que je m'en veux, excellence, dit Casimir, d'avoir été prévenu par vous, mais vous m'excuserez; en allant voir mon frère chez vous, je pensais d'abord que la visite serait com-

mune, et puis il y a dans la vie telles particularités;... avez-vous connu le malheur.

— Je dois avouer combien le ciel m'a favorisé : non, prince, jusques à ce moment je n'ai ressenti des rigueurs du sort que des contrariétés violentes; celles qui laissant le cœur en paix frappent uniquement nos richesses, nos caprices, nos fantaisies, notre position sociale, il y a là dedans sans doute des chagrins, mais je le répète, ce ne sont pas des douleurs poignantes, de ces ongles de fer qui déchirent le cœur; enfin je n'ai pas eu encore à verser des pleurs amers, et par conséquent, je n'ai pas encore été malheureux.

— Que le ciel vous maintienne dans cette situation prospère, vous pouvez dire, car tant que l'âme est calme, nos tourments ne sont rien. Hélas! il n'en a pas été ainsi dans notre maison; une amitié trop vive vous unit avec mon frère pour qu'il vous ait caché...

— Je sais tout, excellence!... je sais tout et vous le confierai-je, j'en sais au-delà des choses que Ladislas connaît, et ce que ces paroles m'ont appris sans que lui-même en ait rien

retiré pour sa propre instruction, de ce qui vous afflige si particulièrement.

— Ah!... monsieur... ah! prince, s'écria Casimir regardant le Napolitain avec effroi et stupéfaction, quoi! vous êtes descendu dans ce profond abîme, votre perspicacité vous a-t-elle fait deviner..., non non, vous ne savez rien, vous vous êtes trompé dans votre conjecture, je le jure par le ciel!... Ah! prince Sanseverino, que les hommes sont faibles et que leur vertu est peu de chose, comment ose-t-on y croire et surtout s'y confier... Je vous demande à deux genoux le secret, s'il faut que jamais un mot, un mot fatal en s'échappant de votre bouche verse sur nous sa funeste lumière.

— Rassurez-vous, prince, revenez à vous, que serais-je si je traçais tout ce que vous ne vous êtes peut-être pas osé vous avouer à vous-même, je suis incapable de vous accabler ainsi... mais je souhaite que de votre côté, au moment le plus solennel de votre vie vous ne m'éloigniez pas de vous; ma tendresse pour Ladislas, celle que je me sens pour vous, seront les garants de ma réserve et de mon dé-

vouement : néanmoins de quel secours vous serais-je dans cette position favorable, si votre réserve intempestive me privait de vous être utile à tous également. Promettez-moi donc de ne pas me fuir, de souffrir que je parle, et surtout aidez-moi à vous rendre tous heureux.

— C'est impossible.

— Oui pour des cœurs ordinaires, pour ceux qui ne veulent être contents qu'en satisfaisant toutes leurs fantaisies, leurs violences; ceux-là sans doute se trouvant dans votre situation, ne sauraient pas atteindre au bonheur, mais il y a, et vous êtes tous les trois de ce nombre, des êtres supérieurs, capables de trouver dans l'accomplissement de leurs devoirs une douceur qui leur fait croire à la prospérité des esprits au-dessus du commun, capables de faire de grands sacrifices ; ceux-là, j'en suis certain, rencontrent leur bonheur dans celui d'autrui, Ladislas aime, il est sincèrement aimé... que devez-vous faire? vous sacrifier...

— Je l'ai fait, je le ferai toujours.

— Des occupations ardues vous distrairont,

Dans ce moment, par exemple, vous pouvez arrêter dans sa naissance une trame infernale, un projet qui ne tend à rien moins qu'à perdre d'honneur la princesse Eudoxie...

— Elle!... est-ce possible... une erreur, ou l'on vous a trompé.

— C'est un projet bien conçu un plan tracé avec science, fondé sur des preuves que vous trois fournissez et allez encore fournir.

— Alors expliquez-vous, car je ne peux comprendre...

Le Napolitain reprenant la parole, raconta mot à mot à Casimir tout ce que la fournisseuse venait de lui dire, le prince épouvanté de cette malice noire n'en voyait pas le remède; son nouvel ami le lui indiqua, et dès qu'il lui eût montré comment on pourrait faire taire une langue empoisonnée, Casimir s'écria :

— Pourquoi laisser à cette malheureuse le loisir de fondre sur nous et de nous entamer, c'est par des mesures promptes et rigoureuses que l'on pare de tels coups; vous allez vous convaincre, prince, que je ne balance pas à

croire à votre amitié, puisque dès le premier jour ou elle m'est offerte en devenant réciproque, je l'accepte et la mets à l'épreuve sans hésiter.

— Et c'est agir pour ma satisfaction tout comme j'agirais à votre place, me voici prêt à vous accorder tout ce que je peux par les miens et par moi.

— Montons dans votre carrosse puisqu'il est là, prêt à vous attendre, le mien viendra me prendre où je vous amène, chez le prince Kourakin, notre ambassadeur de Russie; là je lui communique ce que je fais pour vous, je vous prends à témoin et je lui demande d'en parler lui-même à l'empereur, non pour qu'on punisse une coquette frivole, mais pour qu'une femme imprudente et pernicieuse n'effleure pas une réputation si fort au-dessus de la sienne. Une telle accession à mon désir vous déplaît-elle?

Partons! *en cheminant* vous me direz le reste.

Repartit Gaëtano, qui s'amusait à parodier un

vers de Corneille, au quatrième acte d'*Othon*, scène 2, ou les curieux le trouveront dans sa contexture parfaite.

XII

Ambassadeur, Empereur et Ministre.

> L'observateur est souvent étonné, dans le monde, de la grandeur et des moyens que l'on fait jouer pour de biens minimes objets. On remue des empires à l'effet de déplacer le moindre objet.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Ce n'était pas à l'homme investi de la haute confiance de son monarque suprême, que le prince Kourakin aurait refusé son concours dans une circonstance d'ailleurs si peu importante à ses yeux ; voulant au contraire manifester son zèle et son bon vouloir, il proposa au prince Opalinski de le suivre aux Tuileries,

à ce moment même, l'empereur Napoléon lui ayant accordé une audience, à laquelle il lui demanderait de lui présenter un grand seigneur de Pologne, demeuré sujet du czar et tendrement affectionné de son souverain.

— Il me semble impossible, poursuivit l'ambassadeur, que Sa Majesté impériale ne nous accorde pas sa toute-puissante intervention, surtout, cher prince, lorsque je l'aurai longuement instruit de votre situation spéciale dans notre empire; que vous semble, prince Sanseverino, de mon moyen?

— C'est le meilleur sans doute, et Votre Altesse ne se trompe pas quand elle se flatte que Napoléon prendra avec chaleur les intérêts d'une illustre famille, doublement alliée aux maisons royales, et où son ami l'empereur Alexandre va chercher l'un de ses sujets auxquels il voue son affection particulière. Je me contenterai seulement de dire à l'un et à l'autre d'accommoder la requête de manière à ne pas allumer trop complétement la colère de cet aigle, qui, lorsqu'il lance la foudre la jette avec tant de raideur qu'elle écrase le faible oiseau contre

qui il la dirige; bien que j'estime peu Madame de Maurant, je serais au désespoir qu'elle fût maltraitée par ma propre faute, puisque je suis celui qui vous l'ai signalée.

L'ambassadeur très peu touché du sort d'une femme obscure, s'engagea froidement à la soutenir, le prince Opalinski au contraire, qui comptait pour beaucoup la vie de ses semblables, jura par ses grands dieux qu'il préserverait cette imprudente du courroux impérial.

La précaution de Gaëtano fut utile et heureuse; Napoléon haïssait particulièrement deux classes; les fournisseurs, entrepreneurs, agioteurs, les financiers d'entreprises d'un côté, et de l'autre les femmes de mauvaise vie. Ceci ajouté à son désir politique de plaire à son auguste allié avec si peu de frais, tout forma subitement dès que le prince Kourakin d'une part, et le prince Opalinski de l'autre parlèrent; une tempête effroyable qui aurait perdu et abîmé sans retour une dame autrement placée dans le monde que celle-là. Dans le début de sa justice exagérée, il ne prétendait à rien moins qu'à faire fusiller le mari, facile à prendre en faute

à raison de ses intrigues et dilapidations précédentes, et qu'à faire enfermer dans une maison d'arrêt à perpétuité une malheureuse dont la conduite ne fournirait que trop des prétextes à une rigueur trop excusable. Cependant radouci par les instantes supplications de Casimir.

— Soit, dit-il, je n'agirai pas comme devrait le faire un souverain sage et intègre envers ces pestes publiques, je me contenterai de vous donner plein pouvoir sur elle, prince Opalinski; le ministre de la police la préviendra qu'au premier éveil d'un secret qu'elle seule peut violer méchamment, il la fera jeter dans une basse fosse à votre première demande, et que la chose faite j'aurai soin qu'elle ne reste pas là et je la menerai plus avant. Y a-t-il à balancer dans cette lutte de la vertu contre le vice? d'ailleurs si je tiens à être agréable à l'empereur mon frère, votre souverain, je ne dois pas oublier que lorsque la Prusse et la Russie s'alliaient contre moi avec toute la Pologne, votre frère se rappelant, je le présume, quelques services que je lui

rendis à Malthe n'a pu se résoudre à tirer son épée contre moi et a demeuré à l'écart. J'aime la reconnaissance et suis charmé dans cette circonstance de faire quelque chose pour lui... Prince Kourakin, demandez à mon frère le Czar et pour les deux princes Opalinski la faveur de porter l'étoile de la Légion-d'Honneur qu'à dater de ce jour je leur accorde.

Casimir remercia Napoléon comme il le devait, quoique toutefois il se fut bien passé de la sorte d'approbation donnée à la conduite de son frère, condamnable au fond par tout esprit juste et patriotique; mais que l'empereur des Français ne pouvait pas blâmer dans son système. Casimir sorti de l'audience impériale, témoigna à l'ambassadeur sa gratitude de son appui, et déjà ils rejoignaient leurs voitures, lorsqu'ils furent retenus par un officier d'ordonnance de Sa Majesté qui courait après eux, il leur dit quand il les eût rejoint que l'empereur et roi l'envoyait au sénateur Fouché comme porteur de message, et lui avait recommandé d'inviter le noble Polonais à le suivre,

afin qu'il entendît positivement l'expression de la volonté souveraine.

En conséquence, le trio (car Gaëtano avait accompagné les précédents aux Tuileries, les attendant dans sa voiture). Le trio, dis-je, se sépara, l'ambassadeur alla où il lui plut et les deux amis accompagnèrent l'officier d'ordonnance... Malgré la rigueur de mille injonctions sévères qui rendaient à ce moment-là inabordable le cabinet du ministre de la police, toute consigne fut levée, toute barrière s'ouvrit devant le nom magique de Sa Majesté l'empereur et roi. Conduits par l'envoyé de Napoléon, Casimir et Sanseverino parvinrent à leur étonnement dans le cabinet secret de son Excellence.

Un nom sacré retentissant à son oreille, le ministre vint avec hâte jusqu'à la pièce précédente, il y complimenta le jeune militaire, lui céda le pas, ne rentra dans son cabinet qu'après lui, où d'une voix forte et fière l'officier d'ordonnance intima les ordres de son souverain; le sénateur Fouché, enverrait chercher sur-le-champ, toute affaire cessante et

sans aucune remise, la *nommée* Aminthe Maurant et Marthe de Rougère, en son nom et prénom de fille. Alors en présence du prince Casimir Opalinski, et si celui-ci le jugeait nécessaire du prince napolitain Gaëtano Sanseverino, si ce dernier y consentait, il instruirait ladite femme qu'une réclusion perpétuelle précédée de toutes les humiliations qui écrasent les coupables, deviendrait son partage si un mot, n'importe lequel sorti de sa bouche, atteignait, quoique très vainement sans doute, la réputation acquise de la princesse Eudoxie Sobieska, femme légitime du prince Casimir Opalinski, que le châtiment s'étendant plus loin, frapperait le nommé Maurant, son mari, et que nulle excuse ne serait admise, présentée dans le but de laver de calomnies et de méchancetés qui, en résultat, ne pouvaient venir que d'elle.

Le messager se retira après avoir parachevé ces foudroyantes paroles, laissant s'entre-regarder en homme stupéfaits de leur violence, le ministre de la police et les deux amis; cependant, dès que celui-ci fut revenu de la rue,

où le cérémonial bien convenable l'avait obligé de reconduire l'officier d'ordonnance, il ne pût s'empêcher, malgré sa réserve et sa dissimulation bien connue de s'écrier :

— Au nom de Dieu, Messieurs, que signifie une pareille grêle, et comment une jolie femme... que je vois... souvent, a-t-elle pu mériter une admonestation aussi terrible.

— Excellence, répondit Gaëtano, tout ceci est la conséquence commune du malheureux penchant qu'ont les dames à se venger par des propos d'une inconstance condamnable ou d'une retraite, qu'elles ont justifié par des torts évidents. Madame de Maurant qui oublie ses erreurs, ne peut consentir à ce que l'on devienne raisonnable; elle veut garder tous ses esclaves, lors même que par l'amalgame le moins flatteur elle appelle sous ses drapeaux, ou pour mieux dire, passe-t-elle volontairement sous une bannière dont jusques ici on n'avait fait qu'une enseigne de boutique.

Fouché, qui ne fut duc d'Otrante que quelques mois après, connaissait trop bien la vie pire que scandaleuse de madame de Maurant,

pour ne pas deviner le sens épigramatique attaché malignement à la phrase à peu près pompeuse que le Napolitain venait de débiter, il se mit à rire et reprenant le propos.

— Ce ne sera pas moi, certes, que l'on surprendra à pousser à la révolte ou même à la simple désobéissance aux commandements de Sa Majesté; néanmoins ici, Messieurs, ne pensez-vous pas qu'il sera pénible autant pour vous deux que pour vous particulièrement, prince Sanseverino de vous faire trouver en présence de madame de Maurant, quand il faudra lui intimer l'ordre de Sa majesté.

— Vous avez raison, excellence, repartit Gaëtano, et il suffira de vous et du prince Opalinski.....

— Eh! pourquoi, de moi précisément, répondit Casimir.

— Parce que cette dame ne vous connaît point, à peine si elle vous a vu.

— N'importe, prince, je ne suis pas plus curieux que vous ne l'êtes et monsieur aussi (le ministre), de voir en ce moment le jeu de physionomie de la dame.

— Que faire, dit Fouché.

— Alors, repartit Gaëtano, votre excellence peut toute seule la faire appeler, lui conter ce que l'empereur vous a enjoint de lui dire, et lui faire valoir le dégoût qu'on lui évite en ne la faisant paraître en notre présence.

— Soit, répliqua le ministre, j'accepte le terme moyen; cependant j'ajouterai que si elle doute de mes paroles, elle peut les faire corroborer par vous deux, n'est-ce pas?

— Oui, très volontiers, je ne pense pas pourtant qu'elle nous interpelle sur ce point.

Ces choses convenues, Casimir et le Napolitain se retirèrent, laissant le ministre seul et satisfait; il employait madame de Maurant, et il aurait été fâché de lui faire de la peine et de la traiter sévèrement en présence de ces deux seigneurs; quoiqu'il sut très bien que l'un avait été son amant, et que l'autre était le frère de son dernier adorateur.

Pendant que cet orage se développait, madame de Maurant, bien loin de prévoir qu'il dût fondre sur elle avec tant de vivacité, n'en était pas moins dans son boudoir, soit à s'affliger

de l'imprudence qu'elle avait eue à se déchaîner ainsi dans la colère, et à laisser pressentir le genre de vengeance qu'elle tirerait peut-être de l'abandon du chevalier Ladislas; d'ailleurs elle était maintenue dans sa mauvaise humeur par la présence, les propos et presque la grâce d'un jeune drôle qui venait de s'introduire chez elle furtivement.

Sanseverino, au moment de quitter la fournisseuse, avait entendu un bruit léger contre la muraille et vu une main maigre et blanche et aux doigts grêles et effilés, qui ayant soulevé une draperie, s'était retirée précipitamment. Lui, en homme bien élevé, persuadé que ce n'était pas un voleur d'argent, mais peut-être un brise cœur secondaire, n'avait rien dit ni rien laissé paraître de sa découverte, et il s'était retiré paisiblement peu après.

Dès qu'il fut sorti, la porte cachée acheva de s'ouvrir et un Adonis de bas étage, ravissant, néanmoins, de cette beauté commune dans les classes inférieures, parce que tous les jeunes gens bien faits portaient les armes, et si pullulante à notre époque, à qui Dieu fasse

paix, et ceci par la raison contraire. C'était une merveille que cet adolescent aux yeux bleus, sans expression, néanmoins, à la bouche mignonne, admirablement coupée, mais sans mouvements spirituels; le visage blanc et fraîchement coloré, n'avait qu'un seul type, car il n'y avait dans ce front étroit, aplati et renfoncé; rien qui annonçât l'esprit ou la science : de beaux cheveux blonds bouclés si artistement qu'ils étaient déjà la marque de la profession du jeune homme, si son habit noir taché de pommade, n'eût laissé échapper d'une poche de derrière et retomber de celle de côté un fer à papillote, d'ici un peigne ébréché et d'écaille. Zéphir Canard, que la noblesse selon lui de son prénom, ne consolait de la vulgarité déplaisante du nom de famille, transmis par ses pères, était petit, mince, et néanmoins avait des pieds énormes.

Cet être incomplet n'ayant aucune vertu, et pas assez d'énergie pour développer ses vices, vivait depuis son enfance dans un énivrement déplorable; des créatures viles et de bas étage ayant remarqué sa beauté de très bonne heure

se l'étaient disputées et arrachées tour à tour. D'honnêtes boutiquières si fières de leur supériorité, étonnées qu'un *merlan* (j'en demande pardon à la bonne compagnie, si je cite le sobriquet dont le peuple frappe les ouvriers perruquiers), étonnées, dis-je, qu'un être si fort au-dessous d'elles fît tant de bruit, eurent la curiosité de vouloir approfondir la chose. Bientôt les pairesses de la bourgeoisie, des femmes de notaire, d'huissiers, voire même d'avocats, se laissèrent aller à pareille fantaisie. La réputation du délicieux Zéphir s'accrut, et avec elle sa suffisance ignorante, son orgueil et son imbécilité, moins il valait la peine que l'on s'occupât de lui, plus quelques insensées s'attachèrent à le mettre à la mode dans un cercle mesquin, il est vrai. Une femme auteur acheva de lui tourner la tête; elle le chanta et le fit ranger dans son petit monde, parmi les amants qui eussent été ignorés, si ces mêmes amans avaient dû faire leur renommée, et qui sont devenus à peu près illustres parce qu'une dixième muse (jamais une onzième) les a chantés.

Tel était le jeune homme qui, avant de s'introduire furtivement dans le boudoir de la dame, ou plutôt avant que d'y rentrer, puisque naguère Gaëtano l'avait rencontré en sortant, déjà s'était arrêté en dehors pour entendre et avait entendu tout ce qui venait d'être dit. Le courage moral et le courage physique n'étaient aucunement admis au nombre de ses perfections et qualités, trop amolli presque dès les premières années. Il n'avait pu se donner cette vigueur de l'âme, qui influe par fois sur celle du corps, timide, effrayé du moindre obstacle, redoutant la plus légère colère dans autrui; il faisait pleinement exception à cette règle si bien établie, qui porte généralement les femmes vers les hommes de cœur et d'exécution.

Fidèle à ce caractère que nous venons de tracer, on croira sans peine à son épouvante, des menaces que le prince Sanseverino avait lancées tout-à-l'heure contre lui. Il n'avait rien compris à la cause de la querelle et à la situation délicate des deux frères Polonais envers la princesse Sobieska, leur cousine, mais

il lui suffisait d'avoir ouï les menaces lancées contre lui par le Napolitain pour être bouleversé dans tout son corps; aussi, dès qu'il se présenta, et sans s'attacher à l'explication du motif qui provoquait son prompt retour, il se mit à supplier sa folle maîtresse d'avoir pitié de lui, chétif compère, et de ne pas le livrer à la vengeance d'une demi-douzaine de princes et de princesses, et à celle de deux puissants empereurs; c'était une tête perdue.

Vainement la dame essaya de lui faire envisager le cas sous un aspect moins sinistre, étrangère comme lui au manége des cours, elle ne supposait pas tant de crédit à des hommes qui lui semblaient perdus dans la foule avec elle, et par conséquent elle déclarait impossible, que l'on osât importuner Napoléon, occupé d'ailleurs d'intérêts si graves, d'une guerre si secondaire. Cette manière de voir était tellement enracinée en elle, que tout en promettant au brave Zéphyr de le suivre selon sa fantaisie; elle, en son intérieur, se promettait de n'en rien faire, et dès le lendemain, (au soir) de répandre chez la marquise de La-

ferté, qui tenait à cette époque la première maison de jeu de Paris, les détails piquants d'une pareille anecdote.

C'était si bien la pensée arrêtée, que lorsque quatre à cinq heures plus tard, un message caché sous le froc vulgaire vint l'arracher aux énivrements de l'amour véritable que lui inspirait l'Adonis, subalterne, pour l'appeler soudainement chez le ministre de la police. Elle ne songea pas à la menace que le Napolitain lui avait faite. Il est vrai qu'une telle rapidité d'action mise à parcourir un si grand cercle pouvait à juste titre paraître impossible; elle se figura vingt autres sujets, tels que voyages mystérieux à faire, conspirateurs nouveaux à dépister, et ce fut avec une tranquillité merveilleuse qu'elle aborda le sénateur Fouché, qui lui dit dès qu'elle l'aborda :

— Se peut-il que cette charmante tête n'écoute pas toujours les sages inspirations de votre capacité; et pouvez-vous oublier sans cesse, pour satisfaire les désirs faciles d'un amour-propre léger, ou d'une fantaisie appelée passion les conseils de Monsieur de Talley-

rand, dont vous êtes l'élève, et de moi indigne

Après un si grand nom, si j'ose me citer.

Madame de Maurant, dans cette circonstance, ne s'attacha pas à remarquer comment le ministre parodiait un beau vers de Racine (*Britannicus* acte 1 sc. 2). Elle était trop étonnée du fond du propos, et sa réplique attesta pleinement la prolongation de son ignorance. Fouché, alors reprenant, lui raconta tout ce qui venait de se passer, de quelle façon le prince Gaëtano, conduit par son affection pour les Opalinski, avait été prévenir de sa menace l'aîné de ces deux frères. Comment celui-là avec le noble délateur était parvenu tout de suite par le concours de l'ambassadeur russe auprès de Sa Majesté l'Empereur et Roi ? comment enfin ce dernier, dont toute la politique voulait qu'il complût dans ce moment à son frère Alexandre, avait saisi aux cheveux, comme on dit, cette occasion de plaire au Czar dans la personne de l'un de ses favoris ? Enfin comment Napoléon s'était expliqué en manière de Jupiter foudroyant ?

— Ne vous y fiez pas, ma toute belle, n'allez pas regarder ceci comme une tempête vaine, il vous en coûterait cher si vous désobéissiez. A un tel point, que l'amitié que je vous porte m'oblige à vous faire connaître que dès ce moment je vais vous environner de gens à moi, afin de pouvoir, au premier mot lâché, fondre sur vous et vous rudoyer de manière a vous empêcher ou à vous ôter l'envie de prononcer le second.

—Quoi, je ne peux employer une vengeance si facile ?

— Non, non et cent fois non... assurément, vous tenez peu à votre mari.

— Oh ! certes ! non, je vous jure !

— Cela va de soi, mais il n'en est pas de même de sa fortune. Eh bien ! elle vous sera enlevée jusqu'à la dernière somme, et vous jetée dans une prison déshonorante après des châtiments préliminaires infâmes...

— Assez ! assez, Excellence! (on ne monseigneurisa les ministres qu'un ou deux mois après, à la suite de la création, en mars 1808,

de la noblesse impériale) Je serai muette telle qu'un marbre... j'en mourrai.

— Oh ! non pas, on enrage, mais on vit... Ecoutez-moi bien, ne vous flattez pas de me tromper, songez que mes ennemis, puissants auprès de l'empereur, attendent de moi une faute pour me perdre; que ma négligence à mal exécuter un commandement dont je vois la haute portée à travers sa futilité apparente serait un prétexte parfait pour me renverser, et que je tiens à mon poste. Ainsi n'attendez donc ni indulgence ni conscience faible de ma part, dès que vous aurez parlé, aussitôt vous serez punie. Je vous aime néanmoins, ne forcez donc pas un père à châtier si rudement sa fille chérie... A propos, j'ai nommé il y a une heure votre protégé, le sieur Guillaume Canard, à la place lucrative, quoiqu'obscure, que vous m'avez demandée pour lui dans le matériel administratif de Paris ; de plus j'ai obtenu pour la dame Félicité-Amanda-Honorine Canard, femme séparée du sergent Mulin, de la garde impériale, le bureau de loterie en question. Vous voyez mon vif désir de vous com-

plaire : au nom de vos vrais intérêts : ne me changez pas en tyran féroce, en tigre de mélodrame, car le cas échéant, je frapperai mieux qu'eux.

Madame Maurant avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que cette fois le ministre s'exprimait sérieusement, elle fut donc forcée de lui jurer à son tour de ne s'abandonner à aucune imprudence, et la frayeur du double et terrible châtiment dont on la menaçait, l'empêcha réellement de se livrer aux conseils de sa vanité blessée.

XIII

L'amitié.

> Bien qu'on ait beaucoup dit sur l'amitié, c'est une mine inépuisable qui, à la manière des puits artésiens, fait jaillir des sources d'autant plus abondantes, que l'on va les chercher au plus profond du cœur.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Après avoir quitté Eudoxie, et tout entier préoccupé de ce qu'elle venait de lui dire et de l'engagement solennel et charmant qu'elle avait pris, Ladislas ne crut pas pouvoir rentrer dans le monde ; il se fit ramener chez soi craignant même d'y rencontrer son ami. On sait que celui-ci était alors attaché à conjurer les

résultats de la taquinerie de la financière. Ladislas, donc, se trouva seul, entièrement seul; il fit fermer la porte à tout importun, se mit lui-même sous clé dans son cabinet afin de n'être pas surpris par un cas fortuit, et là s'abandonna, non paisiblement, mais de tout point, à ses pensées diverses.

Maintenant son bonheur reposait uniquement dans sa propre volonté; le temps ayant marché avait détruit le seul obstacle à craindre. Eudoxie, céleste dans sa bonté, loin de le punir de ses fautes, les oubliait; et lorsque de lui-même, et tout chargé du poids de celles-ci, il n'eût jamais osé lui rappeler ses engagements passés et que le terme était venu de les remplir, elle ne balançait pas à faire ce que la modestie lui eût interdit peut-être, et ce que lui faisait faire sa tendresse et sa bonne foi.

— Elle me comble! s'écriait-il, elle outrepasse mes espérances. Quoi! je vais la posséder si je veux... oui, si je veux... mais le voudrais-je?... ou mieux encore, dois-je le vouloir?... Le vouloir!... pourquoi pas?... quelle exagération folle me porterait à me priver par

moi seul d'un bien si précieux?..... Assurément, je suis de toutes les façons au-dessous de mon frère par le rang (sinon par la naissance), par la fortune, par sa position si brillante dans le monde où je tiens une si petite place, par les vertus intérieures et par celles si brillantes du dehors; il s'est couvert de cette gloire à laquelle je suis demeuré complettement étranger; son pays, son souverain l'estiment, le vénèrent, et nul autre époux ne dédommagera notre cousine de ce qu'elle perdrait en quittant un tel époux... Tout cela est vrai, j'en conviens à mon désespoir, à ma honte... Néanmoins, peu de mots me serviront à rétablir l'équilibre, sauf, plus tard, à faire pencher la balance de mon côté. J'aime!... je suis aimé!... Casimir, au contraire, n'aime point et n'est pas aimé; loin de là, un aveuglement inconcevable, mais dont je dois remercier le Ciel, lui montre Eudoxie non seulement avec indifférence mais presque encore avec répulsion... Dès lors, la rendra-t-il heureuse? que perdra-t-elle à le quitter?... Rien du côté des sentiments, et c'est là le plus fort. Ses immen-

ses richesses lui rendront peu sensible la perte de celles de mon frère, et ma délicatesse sur ce point me détournant de les employer que bien peu à mon profit, la laisseront dans la même situation ; libre de suivre les impulsions de sa générosité... L'Europe ne peut rester long-temps tranquille ; les intérêts divers des princes souverains ne le permettent pas : des ferments de discorde politique se font remarquer partout. Eh bien ! que la guerre éclate, aussitôt je tire mon épée et assurément je saurai me procurer ce qui me manque du côté de la renommée : l'amour a toujours fait des héros... Là de combien d'excitations ma valeur sera-t-elle enflammée ! Oui, je conquerrai cette réputation belliqueuse, cette gloire éclatante que j'ai trop dédaignée aux jours de mon aveuglement. Digne alors d'Eudoxie, je la mériterai de toute manière, et loin de se repentir de m'avoir donné sa main, elle s'applaudira du relief que j'ajouterai à ce nom qu'elle portera toujours et que mon père et nos aïeux ont déjà rendu si illustre... Oui, tout vu, tout calculé, tout examiné avec une attention scrupu-

leuse, je crois pouvoir sans manquer à l'honneur, à la générosité, à la délicatesse, accepter un bien promis et offert par l'affection la plus parfaite, et surtout la plus sincère.

Ici Ladislas, qui debout débitait ce long monologue, dont la transcription peut seule faire comprendre au lecteur toute l'importance, se jeta dans un fauteuil en couvrant ses yeux de ses mains afin de se cacher en quelque sorte à soi-même les larmes de bonheur qu'il se sentait disposé à répandre; en effet, elles coulèrent délicieusement pendant plusieurs minutes. Enfin, quand elles cessèrent, il se leva et courut rapidement vers son sécretaire afin d'écrire à Eudoxie le résultat de sa détermination arrêtée sans retour... Néanmoins, à peine eût-il saisi la plume qu'un nouveau débat s'éleva dans son cœur : était-ce de vive voix ou à l'aide de sa main qu'il s'expliquerait? lequel serait le plus convenable? son esprit lui dicterait-il tout ce que son âme voudrait dire? Sa bouche deviendrait sans doute plus éloquente... mais le terrible souvenir du passé le retiendrait et peut-être, le moment définitif

venu, pourrait l'entraîner vers une exagération d'héroïsme qui serait capable de lui faire faire le contraire de ce que son cœur souhaitait si passionnément.

Dans ce conflit de résolutions opposées, chacune contrariant l'autre, il fut soudainement éclairé par une idée qu'il crut si heureuse, qu'aussitôt son illumination l'éblouit. Hélas! combien les hommes sont emportés dans toutes les actions de leur vie par une volonté providentielle s'attachant uniquement à leur dérober la connaissance exacte de l'avenir, et à les amener par les voies les plus étranges, les plus détournées et presque toujours les moins prévues, à ce but ignoré vers lequel nous gravissons irrésistiblement; à ce but qui presque jamais n'est celui que nous avons choisi, et auquel il nous semble faussement que tous nos efforts tendent et que tous nos pas doivent aboutir.

Ce n'est pas ici où nous expliquerons le sens caché encore de cette réflexion, nous nous bornerons à dire qu'une inspiration subite conseilla à Ladislas de confier à son ami le prince

Sanseverino ce qu'il avait à dire à Eudoxie Sobieska; par ce moyen parfait, pensait-il, il parait à tous les inconvénients d'une acceptation par écrit ou par vive voix. Sanseverino connaissait parfaitement son amour, ses fautes, ses remords, ses projets, son espérance, ses volontés fermes, c'était un autre lui-même dont la bouche répéterait mot à mot ce que lui-même aurait dit et auparavant imaginé. En se servant de son ministère, il évitait tous les embarras, les écueils, nouveaux enfants peut-être de son impétuosité.

Dans cette situation, après avoir ainsi réfléchi, envisagé le cas sous ses aspects multiples il tomba d'accord en soi-même que jamais moyen plus heureux n'aurait pu être mis en œuvre et ne produirait un meilleur résultat. Eudoxie, de son côté, en serait moins troublée. Ainsi, tout intérêt calculé, s'applaudissant davantage à chaque instant de sa découverte admirable, Ladislas s'y arrêta et ne creusa plus son cerveau pour y trouver mieux, ce qui lui paraissait impossible.

Remettant au lendemain la communication

à faire à Gaëtano, afin que la nuit entière lui restât pour achever de mûrir et d'accommoder ce qu'il lui dirait; Ladislas craignant que, selon l'usage, des valets fissent mal la commission, ou que le prince, pressé de sortir pour quelque affaire personnelle (il couchait dans une chambre seul) plus importante que la sienne; crut parer à tous ces inconvénients par le billet suivant qu'il donna à son valet de chambre de service, avec l'injonction d'aller attendre le prince Sanseverino dans son propre appartement, et là de le remettre lui-même, et non par tiers, à celui-là.

« Mon ami, tu veux mon bonheur, eh bien!
« je touche à son accomplissement; ton con-
« cours néanmoins m'est nécessaire pour faire
« entrer ma barque à pleines voiles dans le
« port. A cet effet, il faut que demain, et sur-
« tout avant ta première sortie, je te parle...
« Entends-tu bien, ni toi ni moi, sous peine,
« toi de félonie à l'amitié, et moi de devenir
« le plus coupable des hommes, ne devons
« nous mettre en course qu'après nous être
« vus... J'ai à te charger d'une mission déci-

« sive... Je gage que tu la devines déjà... Dans « ce cas, non plus que dans l'autre, ne viens « pas ce soir chez moi, je ne veux pas te voir « que demain, j'ai besoin maintenant d'être « seul afin de m'accoutumer à cette prospérité « que je te devrai en partie. Adieu, à demain « matin, j'irai te surprendre lorsque encore « tu seras dans ton lit. »

Son émissaire parti, Ladislas se barricada de nouveau, il soutint même un siége nocturne tenté contre lui par la curiosité impatiente de Gaëtano qui, malgré les précautions de Ladislas, prétendait ne pas se coucher sans être mis au fait d'une chose dont l'incertitude le poussant à des conjectures étranges et diverses, le troublerait dans la tranquillité de son sommeil. Ladislas, ainsi que tous ceux remplis de leur sujet, s'était figuré que Gaëtano y mettrait la main au premier mouvement, cela n'avait pas été ainsi; dès-lors le Napolitain aurait voulu savoir ce que son ami inflexible s'opiniâtra à ne lui confier que le lendemain.

Ce jour-ci levé à peine, le prince napolitain,

réveillé le premier, tandis que la plénitude du bonheur laissait son ami enseveli dans les délices d'un repos réparateur, entra subitement dans la chambre de Ladislas, et s'assit sur son lit avant que ce dernier eut ouvert des yeux éblouis par l'aspect de la lumière nouvelle, et étonné par la présence inattendue de celui qu'il se flattait, lui Ladislas, de surprendre bien et bel endormi.

— Tu vois, dit Gaëtano, que je suis comme l'ami du Monomotapa. Je te préviens, je t'apporte mes conseils, mon influence, mon épée et ma bourse, que me veux-tu? Est-ce comme banquier? ce n'est guère probable; comme second? tant pis; mais me voilà. Comme ambassadeur, ministre, membre du conseil privé? parle, je ne reculerai devant rien. Après avoir hier et pour toi affronté tes parents, l'ambassadeur de Russie, le grand Napoléon même, (plus bas) son ministre de la police; enfin, par dessus tout, une femme jolie, haineuse et puissante, devant quel péril pourrai-je reculer?

Bien que Ladislas fut pressé d'instruire Gaëtano de son projet, il fut lui-même emporté

par le désir allumé tour à tour en son sein de se faire expliquer ce qu'avait de mystérieux le propos ci-dessus. Celui qui l'avait débité ne se fit pas prier pour raconter de point en point ce que tour à tour il avait dit et fait chez madame de Maurant, auprès du prince Casimir et de la princesse Eudoxie, de son excellence Kourakin au château des Tuilleries, ici par autrui auprès du grand monarque, et à l'hôtel du ministre de la police, par son propre travail.

— Tout ce que je viens d'ouïr, dit Ladislas lorsque le Napolitain eut achevé la narration complète et triomphale, me charme d'abord complétement, et puis ensuite me fait mieux encore applaudir au dessein que j'ai conçu. Ainsi mon excellente cousine n'ignore rien de mes extravagances, ainsi elle est instruite des embarras où tant de folie la jette? Du péril que je fais courir à sa réputation compromise par moi qui suis le plus imprudent des hommes? Avec tant de motifs nouveaux de me punir et de me retirer si justement sa parole, elle n'en a rien fait, elle persiste dans sa bonne

volonté ; certes, Gaëtano, qui-puis-je mieux choisir que toi?... Ce toi devant qui elle n'a plus à rougir ni à être peinée. Sais-tu ami, quel service j'attends de ton affection? Eudoxie t'a conté que volontairement elle hier s'offrit à moi, et moi j'eus la force et non pas l'insolence de suspendre jusqu'aujourd'hui l'acceptation de mon bonheur. En le saisissant hier, il m'eût semblé peu honorable de profiter d'un premier mouvement de sa magnanimité; j'aurais cru la surprendre, aussi hésitais-je à répondre, afin de lui laisser le reste du jour et la nuit entière pour qu'elle se maintînt dans sa détermination, ou pour qu'elle put en revenir librement. Telle a été mon unique pensée dans cette conduite peu galante, peu empressée en apparence et au fond toute respectueuse et toute de dévouement. Je te donne donc pleine mission de le lui dire, de plus je te charge de lui avouer que, malgré l'infériorité ou je me trouve vis-à-vis de mon frère, je me flatte de m'en relever dès que je serai son époux... son époux entends-tu? je le veux être. Oui, je le serai, c'est son vœu... c'est le mien... notre

amour n'est pas d'hier, il date de notre enfance, elle m'a toujours préféré aux autres aspirants à sa main, même à mon frère; certes, pouvais-je espérer une plus digne victoire? Va lui dire ce que ton amitié t'inspirera, dis-lui qu'à la guerre prochaine je ferai ce que je n'ai pas encore fait, que ma vie entière lui sera consacrée et que si par excitation d'amour et de reconnaissance je ne la dépasse pas dans ses vertus, du moins j'en viendrai jusqu'à l'imiter... Telle est la commission majeure dont je te charge, tu es le seul qui puisse la remplir; employer à ceci le duc de Transtamare eût blessé mon orgueil, car lui l'a aimée et me la céda noblement; toi qui n'as eu de rapports avec elle que par moi, toi que librement j'ai fait lire au fond de mon âme; toi enfin l'ami de ma jeunesse, position que nul que toi ne remplace; toi dis-je, seras devant elle comme si je m'y présentais, et il me semble que notre amitié s'accroîtra si c'est possible de tout le bonheur que tu m'apporteras à ton retour.

— Ladislas, s'écria le Napolitain en se jetant avec véhémence dans les bras de son ami, c'est véritablement à ce moment de notre existence que tout me prouve combien la sympathie a de puissance sur les cœurs ; elle leur inspire les mêmes sentiments, les pareilles pensées ; de deux hommes elle n'en fait presque qu'un. Oui, tu en conviendras toi-même, lorsque tu sauras que dès hier, quand j'ai su ce qui venait de se passer, je me mis à m'imaginer que ce serait moi que tu devais choisir pour un pareil message, et j'allais te demander d'en prendre le soin à l'instant où tes lèvres et ton cœur m'en ont chargé.

Ladislas, charmé de ce que lui disait son ami, le remercia avec une affection nouvelle, et Gaëtano reprenant la parole :

— Assurément, ni toi ni moi ne doutons de notre tendresse réciproque, tant elle nous lie par des nœuds indissolubles ; sa force nous inspire l'un pour l'autre ce que l'un et l'autre n'imaginent peut-être pas. C'est à ces heures importantes de la vie, aux instants si majeurs dont les développements disposeront de tout

un avenir, qu'un ami complet devient un trésor unique. Il voit ce que notre passion aveugle ne saurait apercevoir, il devine ce qui échappe à la plénitude de notre égoïsme. Si bien que, de toutes manières, prenant notre place, mais avec calme, réserve, prudence, réflexion, il nous sauve des embûches que nous tend notre amour, il nous fait éviter ces écueils que l'amour recouvre de fleurs; et, nous préservant de tout regret à venir, éclaire de son flambeau inexorable ces ténèbres au milieu desquelles nous marchons, et que notre tendresse épaissit au lieu de nous les rendre plus claires. Oui, Ladislas, un véritable ami ne s'occupe pas uniquement de notre plaisir, ni de notre prospérité momentanée. Lui, il va plus loin, il creuse l'avenir, il a soin de notre honneur, de notre magnanime délicatesse, et il sait à propos, déchirant plus d'un voile, nous imposer ces sacrifices indispensables qu'une vertu sévère nous demande, que notre faiblesse élude ou refuse, et que l'amitié plus généreuse détermine et nous impose.

—Assurément, l'amitié produit de tels effets, répondit le Polonais, interdit d'une peinture faite avec tant de véhémence, et dont lui, de son côté, découvrait si peu l'à-propos. — Assurément (poursuivit-il), l'amitié austère, héroïque et chaste nous avertit de nos fautes, illumine nos erreurs, nous rend enfin tous les services que tu viens de rappeler si habilement ; mais ici permets-moi de te dire, à mon tour, qu'a-t-elle à faire lorsqu'Eudoxie m'aime, que je la chéris, et que depuis trois ans passés notre conduite respective nous est tracée? Penserais-tu que, me rappelant mes torts derniers, ils dussent suffire à m'empêcher d'épouser ma cousine? Ce serait un arrêt bien rigoureux. Si pourtant c'est ton idée !...

— Non, non ; Ladislas, tu te trompes au sens à donner à mes paroles. A Dieu ne plaise que je voulusse te rendre la victime d'une grandeur d'âme exagérée ! Non, en rien de ce qui me frappe aujourd'hui je ne trouverais de matière légitime à te combattre, à m'opposer à ton mariage. Tu aimes, tu es aimé. Le reste n'est rien ; et, comme tu le dis, c'est à

ta conduite prochaine à réparer le temps perdu. Ainsi, je n'ai jusqu'ici entendu faire que des généralités, propres à grossir la foule des maximes et des apophtegmes de morale qui doivent servir de règle à la conduite des bons esprits. Ne t'en alarme point, ne me soupçonne point d'avoir ces pensées; et les choses ne changeant aucunement dans l'état où je les vois, ne te tourmente pas de mes paroles qui, dans cette situation précise, ne te concernent absolument pas.

— Eh bien! Gaëtano, je te l'avoue, j'avais bon besoin de ces dernières paroles. Je ne sais comment celles de ton allocution précédente, paraissant mystérieusement dirigées contre moi, me troublaient au plus haut point possible. Nouvel Éole, tu déchaînais une affreuse tempête dans mon cœur. Ton *quos ego* amical le rassérène, le calme et lui rend sa tranquillité premiére; et rien, n'est-ce pas, ne s'oppose à ce que tu sois encore mon ambassadeur?

Je te le répète, le *statu quo*, pour faire de la science comme toi, est favorable dans tout

son ensemble. — Tu aimes et c'est là le point capital.

— Sans doute; car si je n'étais pas aimé, si la princesse en préférait un autre...... Fou ! dans quelle hypothèse insensée je vais , je me précipite !..... C'est toi qui me portes à des suppositions extravagantes !....

— Repousse-les ; on les oublie sans peine quand on est heureux. Dis-moi à quelle heure penses-tu qu'il sera convenable de me présenter en ambassadeur ?

— Mais après midi , vers une heure au plus tard. Eudoxie se lève plutôt que les Parisiennes ; et, d'ailleurs , son amour lui fera comprendre et prrdonner la vivacité impatiente du mien.

— Allons donc... Va pour une heure... Mais où porterai-je la réponse?

— Je me sens incapable de l'attendre ici , j'ai besoin de mouvement et de distractions ; tu vas sortir en voiture et moi à pied; je suivrai les boulevards jusques à la porte Saint-Denis , là prenant les rues de Bourbon-Villeneuve , Neuve-Saint-Eustache , des-Fossés-Montmar-

tre, place des Victoires, rue Croix-des-Petits-Champs, du Coq-Saint-Honoré, le Louvre, j'aurai dérobé une heure à peu prés ; je tâcherai de perdre la seconde, et tu me trouveras dans la dernière travée de l'École-Italienne

— Pourquoi pas au bout du monde... malicieux ami... mais dans la première de l'École-Française, et devant les tableaux placés à la droite de qui entre dans la grande galerie.

— Soit.

— Tâche de faire un travail approfondi sur les Claude Lorrain ou les Lesueur.

— Pars donc, va t'habiller pour être prêt ensuite; tu seras en retard.

— Il n'est pas huit heures et demie, et je ne dois m'en aller qu'à midi.

— Tu te trompes.

— Vois ta pendule, ta montre, la mienne.

— Quel siècle va s'écouler.

— Oui, dans les angoisses de l'attente, qui semble donner au temps ces fers que la jouissance change en ailes si rapides. Alors il n'est plus qu'un éclair.

XIV

La nécessité d'un ami.

> Nous nous efforçons en vain de calculer tous les coups dont la fortune peut nous atteindre, et c'est toujours par un imprévu qu'elle nous frappe ou nous secourt.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

C'était Ladislas ou tout au moins un message par lettres venues de sa part que la princesse Eudoxie attendait ; aussi débute-t-on par dire au noble Napolitain qu'elle était sortie. Il n'avait pas prévu cet obstacle, et le Suisse, d'après la volonté d'un double Napoléon (car à Paris, pourque le bon droit réussisse, il faut qu'il

paye un peu plus que le mauvais), remit à un valet de pied la carte de ce seigneur avec ces mots au crayon : *Envoyé plénipotentiaire du cousin de votre Altesse et mon ami*, que celui-la porta en toute hâte ; deux minutes au plus tard, il reparut et conduisit le prince Sanseverino dans la même pièce où la veille Eudoxie avait reçu son amant ; des dispositions égales étaient prises, les femmes de la princesse occupaient la portion la plus vaste des salons, et dans la moins étendue Eudoxie se laissa voir.

Gaëtano la salua et reconnut avec surprise dans l'ensemble de sa personne, non pas l'attente heureuse d'un bonheur prévu, mais cette anxiété pénible et douloureuse même d'un cœur qui peut tout craindre d'une résolution redoutée, et ceci le confirma dans l'applaudissement qu'il se donnait déjà pour avoir manœuvré de manière à devenir l'intermédiaire nécessaire entre Ladislas et sa cousine. Celle-ci le salua avec froideur et lui faisant signe de se placer vis-à-vis d'elle, s'étala de manière à n'avoir pas son visage tourné vers les rayons du jour, prévision de mauvais augure, se dit à part soi,

l'ambassadeur, bien qu'il s'efforçât de ne rien laisser apercevoir de ce qui pousserait à croire qu'il avait deviné les intentions de l'ennemi... oui, l'ennemi, pensa-t-il, tant il lui fut impossible de se persuader que cette femme dût être charmée de l'ultimatum qu'il apportait. Cependant le silence continuait ; il ne pouvait le prolonger davantage, et se déterminant à le rompre et à l'ouvrir au point capital.....

— Madame, dit-il ; le billet de visite que la nécessité m'a contraint tout-à-l'heure à faire mettre sous vos yeux, a dû vous apprendre de quel message j'étais chargé à votre égard : remplissant auprès de vous, par le choix de mon meilleur ami, une commission dont je m'honore, surtout, si comme je l'espère, elle me procure votre amitié, votre estime et votre reconnaissance.

— Je suis, prince Sanseverino, disposée à vous entendre, et de quelque façon que je vous réponde, soyez persuadé que je vous rendrai toujours la justice qui vous est due, parce que vous le méritez si bien...

—Ah! madame, répliqua l'Italien rusé, qu'il

y a souvent des rôles pénibles à jouer, lorsque surtout envers une personne de votre sexe, on doit forcément la blesser par l'offense d'un refus qui, quoi que souvent très motivé, n'en offense pas moins une âme fière et vaine.

A peine Gaëtano avait prononcé ces mots, qu'il fut épouvanté de la joie incroyable qui, étincelant au fond des yeux de la princesse, colora ses joues du vermillon de la prospérité, tandis que le sourire triomphal parait agréablement ses lèvres qui s'ouvrirent pour dire en même temps :

— Ainsi, l'absence aura produit sur mon cousin Ladislas son effet ordinaire, et cet amour solide qu'il me témoignait il y a trois ans…

— A resté le même, madame; que dis-je, il n'a fait au contraire que s'accroître, que monter au plus haut degré. Suis-je donc si habile dans l'art oratoire qu'une simple figure de rhétorique employée mal à propos soit venue si cruellement blesser votre esprit? rassurez-vous, princesse, l'affront de l'oubli ne vous peut atteindre, il ne s'attaque pas à vos pareilles; Ladislas n'a fait que vous aimer mieux,

et si lui-même n'est pas ici pour vous l'affirmer, ne vous en prenez qu'à l'excès de la passion elle-même, qui a reculé devant la crainte de n'avoir pas assez d'éloquence pour parvenir à bien vous peindre l'excès de la félicité.

En revenant ainsi sur ce qu'il avait d'abord laissé conjecturer avec tant de plaisir secret par Eudoxie, Gaëtano se donna le moyen de lire pleinement dans un esprit qui se flattait de lui échapper et d'envelopper de mystères le sentiment qu'il avait tant d'intérêt à cacher à autrui ; certes ce n'était pas de la joie qu'éprouvait la princesse, sa physionomie à chacun de ses derniers mots effaçant ce qu'elle avait laissé échapper de contentement et d'ivresse, passait par une pente rapide à un chagrin profond, à un découragement complet.

Un moment l'infortunée avait cru à la détermination aveugle de Ladislas, à un rejet insensé qui la comblait de satisfaction, égarée par le début astucieux du Napolitain, elle s'était crue libre, et voilà tout à coup que par un sort contraire elle retombait dans cet abîme du fond duquel une erreur l'avait retirée pré-

cipitamment ; pâle, affaiblie, frémissante, elle abaissait les yeux, pendant que ses lèvres violacées étaient agitées par un tressaillement nerveux, Gaëtano voyait tout cela et poursuivant, afin de n'avoir rien à dire, il dit :

— Oui, madame, mon ami, bien que choisi par vous dès votre enfance, bien que depuis trois ans il fut l'époux de votre choix, n'est pas assez accoutumé à une satisfaction si douce pour s'en contenter ; il veut, il lui faut au-delà. De votre côté, fidèle à votre promesse, constante à votre amour, l'avez laissé le maître de fixer le moment de votre union ; il ne l'éloigne pas, et il vous prie, en vous retirant au monastère français du Sacré-Cœur, de vous entendre avec le prince Casimir, cet autre modèle de la sincérité à ses engagements, pour fixer le jour où commenceront les démarches judiciaires propres à completter le divorce devenu si facile par vos lois polonaises. Les égards qu'il vous doit ainsi qu'à son frère sont entrés pour beaucoup dans la résolution qu'il a pris ce matin de m'envoyer ici à sa place.

Assurément, le prince Sanseverino aurait

pu étendre bien davantage son discours et ses explications, sans craindre que l'un fut interrompu, et les autres combattues par celle qu'il anéantissait. Jusques à ce moment, je le répète, une de ces espérances folles; de celles qui sans aucun fondement trompent le condamné à l'instant fatal où il subit la peine capitale, avait séduit Eudoxie en lui persuadant que Ladislas, égaré par un motif imaginaire, ne persisterait pas à vouloir être son époux. La veille même encore, lorsque parmi tant de remords il manifestait tant d'amour, elle s'était maintenue dans la pensée que le besoin de la posséder céderait au regret que lui faisait éprouver sa vie passée. Maintenant que détrompée sans retour elle se voyait enveloppée dans ce rêt tissu par sa faute, à peine si elle se rendait à l'évidence et si elle s'abandonnait à la puissance irrésistible de son sort.

Cependant, accablée par la réalité, elle persistait à se taire; immobile comme une statue de pierre, on ne lui aurait pas supposé le sentiment de l'existence si le passage subit et varié du blêmissement à une rougeur extrême

n'eut donné du jeu à sa physionomie et prouvé qu'elle était encore en vie par la mobilité de ses traits. Gaëtano. libre alors de juger pleinement de ses pensées, de toutes ses émotions, se sentait ému de pitié pour elle, pour Casimir et même pour Ladislas. La faiblesse du sexe avait donc agi selon l'usage. La princesse Opalinski, semblable aux autres femmes, était infidèle à un amour si rarement solide, elle aimait à cette heure non son amant, chose vulgaire et commune, mais son mari, et son mari qui l'était depuis trois années.

Malgré sa vive amitié pour Ladislas et la connaissance non incertaine qu'il avait du désespoir que tout ceci lui causerait, lui, Gaëtano, se félicitait de se trouver placé entre ces trois personnes, destinées dorénavent à demeurer malheureuses, surtout si elles écoutaient cette exagération d'héroïsme auquel les grandes âmes s'abandonnent sans en calculer la marche et le résultat. Il lui semblait que la Providence, en pesant avec tant de violence sur ces belles âmes, avait voulu que par lui elles pus-

sent respirer et se laisser aller à une destinée moins pénible.

— Oui, pensait-il, je leur servirai d'interprète, je serai leur centre, je les amènerai à des explications qu'elles auraient évitées, et peut-être en résultera-t-il plus de bien que de mal. Ladislas a devant lui dès cette heure une nouvelle route tracée, dans laquelle je me flatte de le conduire. Oh! hier, que je fus habile de soupçonner ce que je viens d'éclaircir et de voir en plein avec une lucidité désespérante... Mais, poursuivit-il dans ce monologue muet, je n'ai plus rien à faire ici et convient-il, que par ma présence et mes paroles je retourne le poignard dans un cœur assez douloureusement percé?

Assuré donc par sa délicatesse intime qu'il devait s'éloigner sans retard, il se leva pour prendre congé; mais la princesse prévoyant ce qu'il allait faire, l'arrêta d'un geste impétueux tandis que par un effort surhumain elle cherchait à ramener sur ses lèvres pâlies un sourire à l'expression singulière et propre à glacer d'effroi.

— Pourquoi partir, prince, avant d'avoir eu ma réponse? vous direz à mon cousin que toujours désireuse de son bonheur je vais exécuter ce qu'il me demande; trois à quatre jours ne seront pas écoulés, que du consentement de son frère je me serai installée dans la sainte maison qu'il me désignera.

Jusques-là, Eudoxie s'était maintenue dans une sorte de tranquillité énergique propre à faire croire à un homme ordinaire qu'elle pensait ce qu'elle disait; mais à ce moment arrivé, ce courage partiel l'abandonnant, elle poursuivit ceci d'une voix faible et saccadée :

— Ce n'est pas... que cet acte ne cause un scandale... il fera un éclat... Que va-t-on dire de moi, et comment appuyer ma démarche?... La réputation du prince Opalinski est inattaquable... que deviendra la mienne!!!

— Ladislas ne se possédera pas de joie, Madame, quand je lui apprendrai ce que vous allez faire. Rien, et vous me le prouvez victorieusement, n'est impossible à l'amour véritable, répartit Gaëtano qui désirait de venir au secours de cette femme en l'exaspérant et en la

contraignant à descendre par la force de l'échafaudage où elle était montée, afin de se défendre contre elle-même; ce fut en vain. Il y a, je le répète, dans le grand monde un héroïsme fort exagéré qui pousse à faire au-delà de ce qu'on peut ou de ce qu'on veut. Certes, Eudoxie ne voulait plus de Ladislas pour son mari; les convenances sociales lui interdisaient aussi la démarche qu'elle tenterait, et néanmoins elle allait se perdre volontairement, et tout cela pour conserver je ne sais quel décorum d'apparat, et où rien n'était naturel.

— Vous avez raison, Monsieur, qui aime brave tout, je tarderai peu à en fournir la preuve; Ladislas ne se sera pas trompé dans son attente, je l'épouserai; je le lui ai promis, cela sera... Hâtez-vous de lui aller porter cette nouvelle... Je dois toutefois vous dire, pour que vous le lui répétiez, que dorénavant je lui interdis ma présence et que je ne le reverrai, et surtout ne lui parlerai qu'après avoir cessé d'appartenir à son frère.... Ne perdez pas de temps... sortez... sortez... Ah! ah!!

Elle poussa deux cris terribles et tomba

dans des convulsions nerveuses, que les femmes accourues à sa première exclamation eurent beaucoup de peine à contenir. Le prince Sanseverino, désolé d'avoir provoqué cet évanouissement, se hâta de sortir de la salle, et au lieu de quitter l'hôtel, il passa, sans se faire annoncer, chez le prince Casimir; il connaissait peu les lieux, et dans le trouble où il était lui-même, il prit par une porte qu'il crut devoir le conduire vers l'endroit où il voulait aller, il se trompa; il traversa de petites pièces, deux ou trois couloirs éclairés et obscurs. Le dernier qu'il quitta, en soulevant une portière de brocard des Indes, le fit entrer dans une alcôve et le mit en présence d'un acte prêt à être commis, et auquel sans doute la Providence voulait qu'il mît obstacle.

Oui le Ciel, en l'égarant, l'avait amené dans la chambre de Casimir, et, dans une partie sombre et dont le plancher était couvert d'un de ces tapis dont la molle épaisseur étouffait tout bruit en protégeant toute marche qu'elle ne laisse pas entendre; en dehors de l'alcôve, à deux ou trois pas de distance, était une table

étroite en marquetterie sur laquelle il vit trois lettres. L'excellence de sa vue lui permit d'en lire les adresses : l'une était destinée à la grande prieure, comtesse de Mersbach ; la seconde à la princesse Eudoxie Sobieska-Opalinska, et la troisième à Ladislas. Debout devant la table, le prince Casimir chargeait avec soin un pistolet.

A l'expression douloureuse et féroce qui éclatait sur les traits du grand seigneur polonais, au frémissement involontaire de tous ses membres, au regard triste et repentant que celui-là se mit à adresser à un crucifix d'ébène appliqué à la muraille, Gaëtano ne put un seul instant douter du projet cruel qui allait être accompli devant lui. Déjà l'arme était prête ; déjà une main, ferme pourtant, s'élevait à la hauteur du front, lorsque lui se jeta en avant et son apparition inattendue causa une telle surprise à l'insensé Opalinski que ce dernier, pâlissant plus encore s'il était possible, rabattit rapidement son bras et posa aussi vite le pistolet sur la petite table. En même

temps, essayant de tromper le survenant sur son intention par trop manifeste :

— En vérité, prince Gaëtano, vous arrivez à propos pour m'aider à essayer ces deux bijoux que je veux acheter, nous descendrons au jardin et là...

— Ne continuez pas, prince, une déception à laquelle je ne peux être pris... Grand Dieu qu'alliez-vous faire...

— Moi.

— Vous, le nierez-vous... Oh! non sans doute... entraîné par un désespoir irréfléchi...

— Eh bien, oui! la vie désormais me doit être odieuse, que ferais-je seul sur la terre, puisqu'il faut qu'un autre soit heureux... Souffrirai-je qu'un divorce sans cause apparente déshonore ma cousine et flétrisse mon frère! devrai-je la contraindre, elle, à passer par tous les affronts d'un divorce qui ne laisse plus la vénération par où il passe... Et quelle funeste route à suivre pour arriver au bonheur, tandis que ma mort volontaire pare à tout, sauve Eudoxie du mépris, et Ladislas du blâme; ils s'aiment... Eh bien, ils se réuniront

ensemble pour me pleurer, alors cette union sans cela déshonorante, devient pure légitime et naturelle... Oh! prince, je vous en supplie, ne me privez pas de donner aux êtres qui me sont le plus chers cette dernière et si puissante marque de mon amour fraternel.

— Plus je vous vois tous, repartit le Napolitain, et plus vous m'épouvantez par ce délire de vertu que j'appelle coupable. Pensez-vous que Ladislas, digne de vous en tout point et très capable de vous imiter, si vous lui donnez le funeste exemple de votre mort voudra vous survivre. Vivra-t-elle aussi après vous cette femme qui trop sensible à votre mérite...

— Ah! taisez-vous, monsieur, taisez-vous, ne la calomniez pas... Non, elle aime mon frère... elle le doit.

— Cela peut être et néanmoins elle est maintenant anéantie à la pensée de la tâche rude qui lui reste à remplir, je la quitte et l'ai laissée mourante dans les bras de ses femmes, et vous pour achever de l'anéantir... Monsieur, qui m'avez permis de vous appeler mon ami, reprenez du courage, promettez-moi sur

l'honneur, non d'abandonner en entier votre détermination fatale, mais de ne pas l'accomplir avant de m'avoir revu et avant que je ne vous aie apporté la réponse à une lettre dont je m'empare, et que je vais sans plus de retard porter à son adresse.

Déjà avant d'avoir prononcé cette dernière phrase, la main de Gaëtano prévenant celle de Casimir s'était avancée précipitamment de la table et y avait saisi la missive à l'adresse de Ladislas; vainement Casimir, d'abord par un geste plus prompt essaya de la lui ravir, il ne le put, Sanseverino l'avait prise, et sans plus attendre s'était empressé de la cacher dans son sein et se reculant de deux pas, il dit :

— Vous ne me l'arracherez qu'avec la vie.

— Que voulez-vous en faire? me perdrez-vous pas son concours? Forcerez-vous mon frère à me céder sa part de bonheur terrestre, et aurai-je la honte de lui laisser croire que de connivence avec vous je me sers de ce moyen...

— Au nom du ciel, prince, ne vous enfoncez point dans des suppositions indignes de

nos trois caractères; j'ignore encore ce que je ferai de cette lettre, que la fortune (cette fois j'ose le dire heureuse) a fait passer en mon pouvoir, ainsi n'en préjugez pas l'emploi et ne vous en servez pas contre vous-même; mais tout en supposant ce qui n'est pas encore dans ma pensée, je le jure, que je la présentasse à votre frère, irait-il, lui qui vous aime tant, qui vous connaît si bien, vous supposer coupable d'une trame lâche et hideuse? Quoi! lorsque avec l'épouvante au fond de mon cœur, dans mes yeux et jusqu'en ma voix, je lui conterai l'horrible acte de désespoir dont je viens d'être le témoin; il verrait, lui, dans mes propos une ruse pour vous servir et pour le perdre? lui, vous et moi serions-nous tombés si bas dans son esprit... Prince ou plutôt mon vertueux ami, revenez à vous et écoutez-moi parler sans vous laisser aller à un délire naturel sans doute, mais que doit vaincre à son tour l'âme qui allait immoler son amour, sa gloire, sa part d'éternel avenir, à un devoir mal entendu, à une générosité exagérée.

Le prince Sanseverino ici s'arrêta pendant

un moment pour tenir conseil en lui-même et pour se rendre compte de ce qu'il allait faire, son honneur, sa vertu, sa délicatesse, tout l'assurant qu'il ferait bien, il s'approcha un peu plus de Casimir, encore hors de soi et qui le regardait avec des yeux scrutateurs, il lui prit les mains et les pressant avec les siennes.

— Ladislas ne peut plus épouser sa cousine... Oh! silence... silence! et que vos émotions soient domptées, je vous le redirai cent fois : par votre volonté, il ne le peut point d'abord, parce que lui croit l'aimer, et que l'aimât-il; il n'est plus digne d'elle, secondement parce qu'elle ne l'aime pas... Taisez-vous et du calme... Troisièmement parce qu'elle en aime un autre... allons, Casimir, domptez votre emportement, et que cet autre c'est vous... Oui, vous qui l'adorez au moins autant.

— Monsieur... monsieur, balbutia le prince Opalinski se sentant au moment d'expirer, en conséquence de tout ce qui s'élevait en lui, et des coups impétueux et presque mortels dont Gaëtano venait de le frapper instantanément : trop

faible pour pouvoir parler, hors d'état même de se soutenir sans appui, Casimir allait choir, le Napolitain embrassant son corps avec ses bras le traîna et le porta à demi vers un lit de repos voisin, l'y allongea presque et se tenant auprès de lui dans l'attitude de la plus parfaite bienveillance; il épia l'instant où sa raison se ranimerait et où son regard se rouvrirait à la lumière. Ceci tarda peu, la joie est plus impatiente que le chagrin, elle a besoin d'aliments, il faut qu'on lui en donne; qu'on lui fournisse sans cesse les moyens de se manifester, d'éclater au dehors, de se répandre enfin et surtout d'être partagée : le malheur au contraire se concentre, s'enferme, se dérobe aux regards et misanthrope par essence, voudrait être seul à se lamenter et à gémir.

En conséquence de cette règle constante de la nature, les yeux de Casimir se rouvrirent tôt après, et se montrèrent noyés dans des flots d'une allégresse radieuse et immodérée, tant l'espoir en lui était devenu de la croyance; mais l'inquiétude à son tour agissant, quelque chose de sombre couvrit cette figure étince-

lante et le doute rentra dans son cœur épanoui. Gaëtano s'apercevant de ces mouvements divers, n'abandonna pas la parole, et bien persuadé que le prince Opalinski pouvait ensemble l'ouïr et le comprendre, il lui dit, continuant ce qu'il avait si heureusement commencé :

— Je vous avais bien recommandé à l'avance de vous vaincre, de vous dompter dans toute votre personne, dans le cœur, l'âme, la tête, l'esprit, l'imagination. Je vous aurais ménagé plus si je n'avais eu confiance en votre énergie. Mon ami, revenez à vous-même, écoutez-moi sans mourir d'allégresse! Oui, je vous l'affirme, Ladislas ne peut épouser Eudoxie; il ne l'épousera pas, car il n'est pas aimé, et cette dame vous aime, vous, qui tout-à-l'heure alliez mourir parce que vous ne pouviez renoncer à l'aimer éperduement.

— Ah! taisez-vous, je vous le demande par le sang, la vie, la mort de notre Dieu. Pourquoi me faire subir cette horrible ironie; vous déclarer mon ennemi et me contraindre à vous combattre jusqu'à ce que trépas suive.

— Eudoxie vous aime!

— Encore.

— Autant que vous l'aimez.

— Et vous ne cessez pas, et vous me bravez sans pitié; vous vous faites une satisfaction exécrable de me torturer par un bonheur que votre malignité change en un horrible supplice.

— Allons, prince, plus d'exagération, ouvrez les yeux de l'âme, croyez-moi... Oui, l'on vous chérit, et dans ce moment votre femme, dupe et victime d'un héroïsme également exagéré, est en proie au désespoir, fruit d'une résolution sublime et peut-être médite la mort pour la même cause, pour celle dont je viens de vous arracher. La nature et les convenances ont été cette fois d'accord; elles ont allumé en vous une flamme que vous cachiez dès votre adolescence, que votre frère n'a pu deviner, et que, depuis peu, votre femme connaît. Cessez de vous en défendre et de la nier; elle existe, elle vous possède; elle est si certaine, que je l'ai lue dans le long récit que Ladislas m'a fait, il y a peu jours seulement, de votre triple histoire. Jusqu'à hier, j'étais, je l'avoue, trompé

sur les sentiments réels de votre femme ; hier encore, je la supposais partageant en entier la passion, maintenant peu convenable, de Ladilas; mais hier une lueur pointa au milieu d'épaisses ténèbres, elle m'inspira des soupçons que ce jour-ci a confirmé pleinement ; non seulement vous êtes aimé d'amour par votre cousine, mais en outre elle connaît la tendresse que vous lui vouez, Quel rôle dorénavant ai-je à jouer? Consentirai-je à vous perdre, vous d'abord, par une résolution violente; la princesse Opalinski par un crime à votre exemple en apprenant votre perte, ou par les conséquences d'une douleur qui en naîtrait; et plus tard enfin, Ladislas dont le cœur ne résisterait point à des secousses si rudes et à la disparution fatale des deux personnes qui lui sont si précieuses et si chères.

Caëtano s'attachait, en prolongeant ainsi son éclaircissement, à fournir à Casimir les moyens de se vaincre, de triompher de son entraînement et de surmonter par degré l'heureuse faiblesse dont il n'était pas tout à fait le mai-

tre, bien que déjà il commençât à la comprimer.

— Vous êtes un magicien habile ou plutôt vous êtes un ange consolateur.... mais non, lutin malfaisant qui vous divertissez de mon délire, disparaissez, ou bien avouez-moi que vous vous jouez de ma folie... Quoi! Gaëtano, permettez que je supprime désormais tout cérémonial entre nous. Vous flattez-vous de me faire admettre que ma cousine m'aime.

— Oui, car cela est.

— Que je... dois l'aimer.

— Oui, car elle vous est chère dès votre enfance, et que vous espérez me cacher votre amour parce que vous en avez fait un perpétuel sacrifice.

— Cela est impossible.

— Cela est accompli.

— J'aimerais.....

— Oserez-vous me nier que vous aimez.

— Je serais aimé?

— Vous l'êtes! Faut-il le répéter cent fois? Que dis-je, vous le savez déjà.

— Moi!...

— Et votre vertu, votre tendresse fraternelle sans égale se refuse à en convenir dans vous-même. Casimir, mon ami, espérez et laissez-moi faire.

— Gaëtano, prenez-y garde ; point de fausses démarches. Frémissez à la pensee de désunir trois cœurs, de rendre Ladislas jaloux, de le pousser à me haïr et à mépriser Eudoxie. Vous vous êtes trompé ; elle sait que j'ai pour elle une..... aversion.... involontaire..... Oh ! oui, bien involontaire, mais enfin qui existe de son côté ! Elle est piquée, elle est irritée de mon injustice...... et vous la voyez, pour m'en punir, presser avec impatience le jour de notre divorce.

— A votre tour, Casimir, pour qui me prenez-vous ? Ai-je l'aveuglement de votre frère? Ne m'a-t-il pas suffi de son récit pour que je dévoilasse votre passion secrète? S'immole-t-on en crainte pour autrui des murmures d'une société téméraire et indiscrète ? Depuis quand, je vous prie, est-on désolée et mourante lorsqu'un tiers nous vient annoncer notre prochain bonheur? Est-ce par un évanouissement de

désespoir que l'on exprime l'allégresse de l'âme?...... Coupons court à ceci. Jurez-moi, par l'honneur, que vous n'aimez pas d'amour Eudoxie.

— Assurément, je le jure.....

— Prince Opalinski, prenez garde d'arriver à la flétrissure par la route de la générosité.

— Cher et cruel ami, vous êtes injuste et tyrannique.

— Soit; je serai tout ce que vous voudrez. Mais de votre part, je reviens à l'engagement que je veux obtenir de vous. Je le réitère, je ne vous quitterai qu'après avoir reçu votre promesse d'attendre que je revienne avant de vous déterminer à mourir en homme faible. Que dis-je, eu insensé!

— Moi, mourir maintenant! Le pourrais-je, barbare, qui avez fait luire le bonheur à mes yeux! Moi, m'enlever la vie avant d'avoir entendu ma cousine dire..... Paix, paix, misérable! Où t'égares-tu, insensé! Criminel, tais-toi, reviens à ton projet!.... Gaëtano, j'atteste Dieu, la Vierge, les Saints, et j'engage ma pa-

role de vivre volontairement jusqu'à l'heure marquée par la Providence pour être le terme fatal de mes jours...... Vous voyez si je me livre à vous...... Maintenant, qu'allez-vous faire ?

— Ne vous ai-je pas dit que je n'en savais rien ? Ladislas m'attend, et, certes, j'ai singulièrement prolongé les instants cruels de son attente. Il m'avait dépêché vers la princesse pour qu'elle fixât ce moment.....

— Ah ! le malheureux ! qu'il doit souffrir !... Eh ! mon Dieu, qu'irez-vous lui dire ?

— La vérité.

— Quoi ! vous lui conterez !

— Tout.

— Le pouvez-vous ?

— Je le dois.

— Sera-t-il en position de vous entendre ?

— Il est homme et noble. D'ailleurs, à qui la faute ?

— A moi, Gaëtano, à moi.

— A lui, uniquement à lui. Qu'est-il venu faire à Paris ? Devait-il s'y abandonner à ses faiblesses ? La voix d'une femme sans vertu a-

t-elle pu l'égarer ainsi? Ladislas s'est perdu volontairement; il doit se relever et prendre le seul parti convenable. NOBLESSE OBLIGE; il se ressouviendra de cet adage.

— Que je vais souffrir pour lui! Devra-t-il d'ailleurs?....

— Son âme s'inspirera..... et puis sera-t-il dit que, dans toutes les circonstances de sa vie, il demeurera votre inférieur? Vous lui avez tant de fois donné l'exemple, qu'il peut bien le suivre quand il lui reste à vous récompenser de tout ce que vous avez fait pour lui.....Vous, Casimir, allez trouver la princesse, aidez à la ramener à la vie. Moi, je vais travailler à vous la conserver à tous les deux, et peut-être à tous les trois.

A ces mots, le prince Sanseverino embrassa Casimir, et en même temps lui enleva, sans que celui-ci le vît, à tel point il était troublé, la lettre adressée à Eudoxie, et munie de ce titre, et de celle adressée à Ladislas, il s'éloigna rapidement et se dirigea vers le Musée.

X

Les jeux du sort.

> La blessure la plus douloureuse qui puisse nous être faite, est celle occasionée à la fois par la trahison de l'amour et de l'amitié; dès-lors, il ne nous reste ni baume pour la guérir, ni sein pour verser nos larmes; un même coup nous a tout enlevé.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Tout a des bornes dans le monde et la patience, celle surtout d'un amant n'est pas facile à contenir lorsqu'elle est dans l'attente de ce qui doit fixer le bonheur ou le malheur de la vie, dans une situation commune. Il faut croire que la splendeur du Musée impérial,

rempli alors des chefs-d'œuvre de l'art dispersés aujourd'hui dans toute l'Europe, aurait eu assez de pouvoir sur Ladislas pour le retenir et l'attacher dans l'une des deux grandes divisions de peinture ou de sculpture, les seules visibles alors : mais une première heure s'écoula, et son messager illustre ne paraissant pas, ce fut avec un effort incroyable qu'il put se déterminer à souffrir la durée de la deuxième ; celle-ci achevée, aucune considération humaine ne l'arrêta, même celle si naturelle qu'en changeant de lieu il ôterait à son ami les moyens de lui transmettre la réponse dont Eudoxie l'aurait chargé.

Ne pouvant se vaincre, il se rendit directement à leur hôtel commun, rue Beautreillis, où il s'imagina, sans motif toutefois, que Gaëtano aurait été le chercher, comme s'il était probable que celui-là eût oublié l'endroit de leur rendez-vous. Le concierge, les divers laquais, n'avaient pas vu leur maître ; Ladislas se fit conduire dans diverses maisons, et toujours infructueusement ; il alla plus tard au Palais du Tribunal, nom alors imposé au Pa-

lais-Royal, ci-devant Égalité, en explora le jardin, les galeries, les lieux publics, les souterrains, il aurait trouvé là des distractions, mais il voulait son ami uniquement.

Se reprochant son impatience excessive, il retourna au Musée, le suisse lui annonça que Gaëtano venait d'en sortir, en faisant savoir au prince Opalinski, lui dit-on, qu'il retournait au palais de celui-ci. Il y eut assurément une méprise dans cette indication, Gaëtano avait tenté de faire savoir à Ladislas que, lassé de le poursuivre; de son côté, il prenait le parti de rentrer dans leur hôtel commun; cette chose toute simple fut mal dite ou mal entendue, le valet confondit les noms et les lieux et il envoya Ladislas fatalement vers celui où il n'aurait dû rentrer de sitôt.

Dès que le prince Italien l'avait quitté, Casimir instruit par lui et par un avis que lui fit donner la jeune Olège Geneska, de l'état inquiétant dans lequel se trouvait Eudoxie, se rendit avec précipitation vers son appartement, la longue conversation qu'il venait de soutenir avec Gaëtano, avait laissé à sa cousine le loisir

nécessaire à revenir à la vie et à faire disparaître la menace de tout danger, pâle et affaiblie pourtant, incapable de se lever, soutenue par l'excitation des sels, des alcalis qu'on lui avait prodigués, elle était dans le paroxisme d'une fièvre ardente, à peine si ses esprits étaient libres et si sa tête pouvait juger sainement.

Le bruit que fit Casimir en entrant dans la chambre où l'on n'osa l'annoncer (il l'avait défendu), attira l'attention d'Eudoxie; tout à coup elle rougit, ses yeux s'animèrent, et sa main avec lenteur fit un geste comme pour repousser son mari et l'engager à se retirer, lui, soit qu'il ne se fut pas aperçu du signe, ou qu'il l'interprêtât autrement, loin de se conformer à l'injonction pénible, s'approcha lentement, il y avait sur ses traits, dans son regard et dans toute sa personne, un tel ensemble de chagrin et de mélancolie que sa cousine ne put prendre sur elle de le congédier plus impérieusement, il vint donc presque jusques à ses pieds et s'asseyant aussi sur le fauteuil qu'Olège quittait à son aspect en s'éloignant aussi, il salua sans parler.

Peu après, se reprochant son silence, il ouvrit la bouche et d'une voix si étouffée qu'à peine si on pouvait l'entendre, il demanda à Eudoxie des nouvelles de sa santé.

— Jamais lui fut-il répondu avec effort, jamais elle n'a été plus heureuse et plus florissante, je me porte à merveille, n'est-ce pas un jour de bonheur?

C'étaient les tortures de l'enfer qui vantaient ainsi leur félicité.

— Mais, ma belle cousine, c'est comme moi, ma joie est extrême lorsque je pense à la prospérité que vous goûterez sous peu.

— Oh! oui, elle sera pure et sans nuage, elle sera longue surtout, je vous en souhaite autant...

— Ne la partagerai-je pas... de loin, il est vrai!

— De loin, certainement de loin...; car enfin si le pape, faisant la paix avec Napoléon, pouvait achever cette galerie, le but de tous mes souhaits... et si les fleurs de la vallée mises en serre..... Oh! oui, Casimir, vous et moi nous sommes bien heureux.

Le croira-t-on, ce fut à peine si le prince Opalinski reconnut du délire dans les propos incohérents, que sa cousine venait de débiter devant lui; elle les avait prononcés avec une telle véhémence et un abandon si déplorable, que malgré son chagrin affreux, il se sentit ému d'une manière plus douloureuse encore qu'il n'avait le cœur brisé, il regarda avec compassion cette pauvre femme qui, après un instant d'arrêt, poursuivit son discours peu séant.

— Je suis d'avis que l'on donne un grand éclat à notre divorce, les bonnes choses sont sans..... J'ai déjà songé à ma robe de noce..... Vous savez le palais de glace que l'impératrice Anne fit construire sur la Newa, en 1740..... Mon amitié ne s'opposera pas... je l'atteste, aux ressources que vous aurez... dans cet équivalent; mais enfin comme nous sommes à l'étranger et que les fonds vous manquent, voici (poursuivit-elle en tirant de son sein une lettre non cachetée des billets de la banque d'Angleterre)....

Casimir machinalement avait tendu la main.

pris le papier, et au regard rapide que déjà il y avait jeté; il venait de reconnaître à sa stupéfaction terrifiante, la déclaration qu'à cette époque où il avait cru la mort prochaine. Il s'était déterminé à écrire pour qu'elle lui servît près d'Eudoxie de testament de mort; là il lui avoait ses feintes, son amour, ses sacrifices... et il croyait cet acte ou perdu dans son secrétaire, ou peut-être anéanti, et il le rencontrait dans les mains d'Eudoxie, ainsi par lui, Eudoxie depuis long-temps n'était plus la dupe de son indifférence prétendue, et elle savait donc son amour aussi bien que lui, terrassé, stupéfié de cette découverte, il se flattait pourtant que l'état momentané d'hallucination de la princesse, lui permettrait de faire disparaître cet écrit malencontreux et accusateur, déjà même repliant la lettre, il la mettait dans son sein, lorsque tout-à-coup et telle qu'un spectre par la pâleur épouvantable et la fixité de son regard. Eudoxie se dressa devant lui, les cheveux hérissés, les traits renversés, la bouche contractée, les lèvres violettes, elle poussa un cri horrible et avançant les mains.

— Ah!... ah!... la vie, s'écria-t-elle, la vie... rendez-moi la vie ou achevez de me la ravir en m'enlevant un trésor que je dois dérober au jour, à Ladislas et à Dieu même.

Ces paroles ne purent la soutenir davantage dans cet état de surexcitation elle retomba sur son fauteuil, ferma les yeux et se mit à pleurer abondamment. Olège Geneska et ses femmes accouraient, un commandement muet puis impérieux du prince leur enjoignit à tous de se retirer, aucun, aucune n'osa le contredire, à tel point la flamme de son regard leur en imposa, et tous, étonnés d'une scène si nouvelle et que pas la moindre dispute antérieure ne légitimait, se retirèrent allant en commun conjecturer, selon l'usage, les causes de cet événement si particulier.

Dès que Olège, sortie la dernière, eut refermé la porte et que le prince fut certain d'être seul dans cette partie de la maison, il se précipita aux genoux d'Eudoxie, et pour la première fois, depuis le jour de leur mariage, il osa la serrer dans ses bras. La puissance de l'amour a des moments de triomphe terrible

auxquels il l'emporte, en dépit des efforts réunis de la raison et de la vertu, passages orageux dans notre existence, tempêtes entraînantes et pente douce sur laquelle on glisse sans vouloir, sans pouvoir chercher à se retenir.

Ce fût ce qui arriva dans cette circonstance, Eudoxie revenue à elle dès que la lettre importante était passée de ses mains à celles de Casimir, ne songea pas à tout ce dont elle se serait souvenue en toute autre époque; il y a un tel énivrement de félicité dans le charme d'un aveu réciproque qu'il fut impossible à cette âme chaste et forte de se refuser au bonheur trompeur et rapide de laisser Casimir jouir de la double certitude qu'il était aimé et qu'elle de son côté connaissait amplement son amour.

Lui, non moins ébloui, non moins transporté, saisissant avec violence le beau corps dont il ne s'était jamais rapproché ainsi, contraignait la tête d'Eudoxie à se pencher vers la sienne, et, sans atteindre à la satisfaction voluptueuse d'un baiser incendiaire, il s'énirait lui aussi du souffle brûlant que jetait,

sur ses lèvres et sur son visage, la poitrine enflammée de la femme véritablement alors devenue sa maîtresse, et dans cette position de contentement parfait et de delire céleste, il s'écriait :

— Il est donc vrai, tant de félicité sublime m'est accordée ; quoi, je possède ce que je n'osais même pas espérer!.. Quoi, ce cœur noble possède mon secret, il ne me reproche plus mon indifférence feinte!.. Il sait combien je le chéris et surtout depuis combien de temps je l'adore!.. Non, Eudoxie, je ne veux plus mourir, j'ai besoin absolument de vivre, ne serait-ce que pour penser à mon bonheur caché, que pour le goûter dans tous ses mystères et pour ne m'en séparer, enfin, que le plus tard qu'il se pourra... Oh! créature céleste, est-il possible que tu aies pu douter de mon amour un seul instant! que tu aies pu croire à ma feinte indifférence; si j'eusse pu te connaître sans t'apprécier, et t'apprécier sans être ton amant, qu'aurais-je donc été!... Ah! j'en rougirais!.. Que dis-je? où m'emporte ma folie, quand je vais te perdre! dois-je te parler d'a-

mour ? ne vaut-il pas mieux que nous nous séparions à jamais?... Nous séparer!.. cela ne sera pas, cela ne peut pas être.

Eudoxie, d'abord égarée par la véhémence de sa passion, heureuse et tout à la fois honteuse de la découverte que Casimir venait de faire, penchait de plus en plus sa tête sur son sein, comme pour y dérober la vue de sa faute; un pourpre étincelant, pointillé et fiévreux, tachetait ses joues ardentes; des larmes étaient également taries dans ses yeux étincelants, son palais était desséché et des toux rauques s'en échappaient à peine... Quelques minutes s'écoulèrent ainsi sans que ni l'un ni l'autre songeât à changer de position, sans qu'ils prêtassent l'oreille à tout son étranger, sans que la peur d'un autre péril put les troubler aucunement; enfin, ils se perpétuaient dans cet anéantissement délicieux, sorte de chaos animé et où s'égare un couple véritablement enflammé; Casimir parlant toujours par énivrement d'amour et Eudoxie se taisant par une volonté pareille, mais enfin, par degré, cessant d'être moins égarés.

— Cessez, Casimir, cessez, dit-elle, de me

désespérer et d'ajouter à ma douleur; que puis-je vous dire encore? comment changer l'inflexibilité de notre sort? Oui, je sais depuis deux ans peut-être que vous m'aimez, et cette lettre funeste (*elle lui conta comment elle l'avait eue*) ne m'a que trop appris ce que je savais déjà et ce que mon cœur m'avait dit à l'avance, mais si l'un et l'autre avons été emportés par nos sens, revenons au devoir qui nous commande, et cessons de nous abandonner à une erreur dont la perpétuité deviendrait une faute.

— Je ne le sais que trop, Eudoxie, tu ne peux être à moi; nous avons si fatalement dirigé notre destinée qu'elle nous emporte malgré nos efforts, cédons-lui, puisqu'elle nous commande, mais quoiqu'elle fasse et quoiqu'il nous advienne, je te jure de te conserver un éternel amour.

Les paroles precedentes que la princesse venait de prononcer, la réponse faite par Casimir en conséquence de leur faute et de leur faiblesse réciproque, n'avaient été dites que très-bas et eux seuls pouvaient les entendre,

mais Casimir en finissant sa réplique, éleva la voix de manière à ce qu'elle pût retentir au loin... Que devinrent-ils tous les deux lorsqu'à ce moment solennel la porte ayant déjà été ouverte sans qu'ils eussent ouï le bruit du battant, ils virent la portière se soulever, la figure courroucée de Ladislas leur apparaître, et sa bouche, comme il fuyait, leur jeta, en murmure de tonnerre foudroyant, des paroles menaçantes.

« Qui de nous est le plus lâche et le plus
« traître, couple infâme! Qui de nous trois
« mérite mieux le mépris public? »

Ne pouvant rencontrer en aucun lieu Gaëtano qui semblait devenir invisible, Ladislas finit par se figurer qu'une cause imprévue mais dominante le retenait à l'hôtel Opalinski; dès que cette croyance se fut inculpée dans sa tête; il ne balança pas sur ce qui lui restait à faire, et il se détermina à chercher le prince Sanseverino chez son frère Casimir; il y va donc, le suisse lui livre naturellement le passage, il parvient dans le vestibule. aucun valet ne vient à sa rencontre; il s'en occupe peu, il

poursuit sa route, monte l'escalier et trouve vide de gens les antichambres et les salons de son frère.

C'était au moment où les cris d'Eudoxie ayant attiré ses femmes, et Casimir ayant renvoyé celles-ci, un démon de curiosité et un besoin frénétique de conjectures avaient réuni dans le commun la haute domesticité de l'hôtel Opalinski, de manière à le laisser, intérieurement, dans une solitude complette. Ladislas étonné de ne voir personne, inquiété même de cette absence peu naturelle, et la combinant avec le retard extraordinaire de Gaëtano, soupçonne des malheurs qu'il ne devine pas, et, poussé alors par une main funeste non moins qu'irrésistible, est entraîné fatalement vers le salon d'Eudoxie; surpris de sa hardiesse et, d'une autre part, pensant que sa cousine ne peut lui en vouloir de ce qu'il aurait osé après qu'il lui a dépêché son ami, il ouvre une porte, va soulever en entier une portière, lorsqu'à travers une ouverture formée par la séparation des deux pentes il voit... le tableau saisissant d'Eudoxie assise, et de Casi-

mir à genoux devant elle et la serrant dans ses bras ; elle loin de se convaincre se laisse faire, et bien loin de montrer du courroux le regarde avec tendresse, puis ensuite elle lui parle mais à voix basse et point avec un accent de mépris et de colère. Les mots qu'elle prononce que la faiblesse de la voix et la distance ne lui permettent pas d'entendre, doivent être doux et consolants s'il en juge à l'aspect de la physionomie qui se montre toujours d'accord avec ce qu'on dit. Casimir à son tour, répond celui-là, ne lui laisse pas voir son visage, mais c'est aussi avec amour qu'il doit s'exprimer, car les traits d'Eudoxie conservent leur expression passionnée.

Que devenait Ladislas pendant ce temps ! quel voile était spontanément arraché de ses yeux! quelle fureur croissante! quelle indignation justifiée, en apparence, par ce qu'il lui était permis de voir, s'élevait en lui, en l'animant, en l'excitant à la haine et à la vengeance ! Le malheureux n'était plus à lui-même; il se serait assurément rué contre son frère, il l'aurait frappé de mort, si dans ce moment affreux

il eût porté une épée.... elle lui manquait. Vêtu en simple costume bourgeois et du matin, quoique sous l'empire on portât presque perpétuellement l'habit habillé, il n'avait aucune arme, pas même un couteau vulgaire ; aussi, dut-il dévorer sa haine et patienter. Il s'irritait encore, lorsque Casimir, s'élevant à un ton plus haut, débita la dernière phrase que nous avons rapportée tout à l'heure : *Quoiqu'il advienne, je te jure de te conserver un éternel amour.*

A ces mots, que Ladislas crut trop significatifs, exaspéré, hors de lui, ne demandant conseil qu'à la rage, d'une offense aussi criminelle, retenu d'un autre côté par un reste d'affection pour une femme coupable, il voulut lui éviter l'aspect d'une querelle fraternelle. Poussé à ses derniers égarements, et se promettant, lui, de tirer un châtiment éclatant d'une perfidie pareille, il se contenta d'achever, d'entr'ouvrir la portière, et proféra avec l'accent du désespoir et de l'injure mortelle, les paroles que nous avons rapportées. Ensuite, sans plus attendre, sans s'occuper de la stupéfaction d'Eudoxie et de Casimir, il s'é-

lança hors du palais avec une promptitude insensée, et, parvenu dans la rue, s'éloigna d'une course non moins rapide et non moins forcenée.

Il erra long-temps au hasard, emporté par la folie toujours croissante qui le dominait. Les passants curieux niaisement, selon que l'est de naissance le Parisien, et comme le devient forcément en vingt-quatre heures tout étranger qui a respiré l'air de Paris, s'arrêtaient étonnés de sa démarche précipitée, de sa mine furieuse et renversée, des mots sans suite qui lui échappaient, de ses gestes également désordonnés. Il se parlait à lui-même, il adressait des reproches sanglants à son frère et à la princesse. La Providence seule l'empêchait de se tuer, en allant heurter les chevaux, les voitures et les charrettes.

Ainsi, il avait parcouru la moitié de Paris. La nuit approchait, et sa monomanie momentanée ne l'abandonnait pas; peut-être que, le dominant au contraire de plus en plus, elle l'aurait poussé vers quelque acte déplorable et définitif. Déjà peut-être, et dans un dessein dan-

gereux, il se rapprochait de la Seine qu'il avait franchie déjà deux fois depuis ce qui allumait en lui une telle colère, lorsqu'en descendant la rue du Bac il fut aperçu par le marquis de Lucerone. Ce seigneur rentrait chez lui à pied, au moment où il vit venir un homme éperdu que suivaient plusieurs enfants et deux ou trois musards qui riaient de son infortune.

Ce spectacle arrêta le marquis, prêt à franchir le seuil de son hôtel. A quel degré s'éleva sa surprise lorsqu'il reconnut, dans cette manière d'insensé, le prince Ladislas Opalinski !.... A cette vue étrange, reconnaissant que, pour s'abandonner à un égarement pareil, il fallait être sous l'empire d'une obsession irrésistible; lui ne balança pas sur ce qu'il devait faire; il s'avança de deux pas du Polonais qui ne le voyait point, et, l'arrêtant par le bras, lui dit aussitôt :

— Je m'estime heureux, monsieur, de rentrer chez moi à l'heure précisément où vous venez me faire visite. Entrons, j'aurai le bonheur de vous y recevoir.

Il dit, et entraînant avec lui Ladislas qui

ne lui oppose aucune résistance, et qui le suit avec la douceur d'un agneau ; il le fait entrer chez lui, le dérobant à la curiosité sotte et odieuse de ceux qui prenaient plaisir à son désespoir insensé, sans que pas un eût la charité vulgaire de le secourir lorsqu'il en avait tant besoin. Ladislas le reconnut à son tour et se laissa conduire paisiblement dans la chambre à coucher du marquis. Là, vaincu par la fatigue de la journée et son exaspération toujours croissante, il s'assit accablé sur le premier siége qui lui fut offert ; et, sans revenir complètement à la raison, ses larmes d'abord coulèrent en abondance, et puis il se prêta à une conversation qui, certes, étonna son hôte dans ce qu'elle lui fit connaître plus tard. Celui-ci craignant de l'interroger, ne lui disait que des choses indifférentes. Ladislas, comme tous les monomanes, souffrant d'être écarté du sujet unique et déchirant qui le torturait en son cœur, fut le premier, par ses paroles imprudentes, à expliquer ce qui se passait en lui.

— Que vous semblerait-il, marquis, d'une

femme abominable et d'un.... ami plus criminel encore, qui seraient descendu devant vous au comble des forfaits? De quel châtiment voudriez-vous frapper le complice infâme?

Il est rare que les paroles d'autrui, lorsqu'il nous les adresse, ne nous paraissent pas d'abord dirigées contre nous, lorsque surtout dans notre conduite nous ne sommes pas sans quelque reproche envers lui. Le cas eut lieu ici; et, dans ce moment, le marquis de Lucerone cherchait à s'ancrer dans l'esprit de madame de Maurant, quand encore il pouvait croire que Ladislas n'en était pas sorti. Volontairement aussi alla-t-il, de prime-abord, s'imaginer que c'était lui et elle qui étaient désignés par ces épithètes peu flatteuses. Naturellement brave, il allait les prendre en homme d'honneur; un peu de réflexion le détrompa. Ladislas devait-il donner tant d'importance à un amour si léger? et que lui importait, au fond, que cette dame eût un galant, ou deux, ou trois au-delà de cette douzaine d'adorateurs dont on la voyait suivie perpétuellement. D'ail-

leurs, rien dans la personne du Polonais ne l'avertissait qu'il devait s'effaroucher d'un pareil propos. Aussi, loin de se fâcher à froid, en homme de bonne compagnie, il se contenta de répondre qu'avant de s'exprimer convenablement sur les questions qui lui étaient adressées, un plus ample informé devenait nécessaire, et qu'il priait le chevalier Opalinski de vouloir bien lui éclaircir ce qu'il enveloppait jusque là de généralités trop incertaines.

XVI

Le désespoir sans bornes.

> Quand le malheur est tel qu'il ne reste plus en nous aucune espérance. Flattons-nous que dans son excès même nous trouverons des moyens pour le combattre avec avantage, et pour en triompher aussi.
>
> RECUEIL DE MAXIME

— Oui, répondit Ladislas, oui vous avez raison, j'ai bon besoin de m'expliquer mieux. Il y a des abominations tellement cachées, des crimes patents, si bien couverts par des vertus trompeuses et misérables, que l'on ne peut juger à l'extérieur. Apprenez, marquis... mais auparavant, je vous demande le serment le

plus solennel que vous puissiez faire, pour m'affirmer que vous ne revélerez jamais à âme qui vive ce que je veux vous confier.

— J'engage mon honneur, repartit le marquis, moins empressé de se faire dire une chose qui lui était encore indifférente que de secourir Ladislas dans le paroxisme violent de son exaspération ; oui, mon ami, je vous jure un secret éternel envers surtout, ajouta-t-il, en cédant ici à son caractère léger, le sexe aimable, trompette ordinaire et juré crieur public de l'humanité, pour ce qu'il vous plaira de me dire.

— Oh ! ceci n'est pas un fait piquant que quatre mots peuvent expliquer, repartit le Polonais en passant à diverses reprises les mains sur son front comme s'il eût eu besoin de rallier ses idées, c'est un récit long, pénible, mais attachant peut-être, surtout pour vous, marquis ; pour vous, qui me portez quelqu'intérêt.

— Je suis charmé de vous voir convaincu de la sincérité de mes sentiments ; dès-lors, vous ne douterez pas de l'attention amicale

avec laquelle je vous entendrai. Ne vous retenez pas dans la crainte de me causer une fatigue vaine; c'est du cœur que je vais vous écouter, et celui-là ne se lasse pas lorsque c'est un autre cœur qui lui parle.

Ladislas, adouci par cette accession bienveillante à sa fantaisie, remercia vivement le noble Français, et partant de ce début commun, lui raconta, aussi nettement que le lui permit le trouble de son âme, toutes les particularités intéressantes dont précédemment et comme l'a vu le lecteur. Il avait fait pleine confidence au prince Sanseverino. A mesure qu'il avançait dans ce récit, le marquis, attaché irrésitiblement à cette narration si peu commune, s'attendrissait malgré lui, et tout à la fois s'épouvantait du dénouement qu'il ne pouvait prévoir encore, mais qu'il croyait avoir été plus tragique qu'il ne l'était jusqu'à ce moment dans la réalité; préjugeant de ceci par la sorte d'aliénation mentale dans laquelle il avait vu naguère le narrateur plongé, et qui même à ce dernier instant ne lui semblait pas entièrement dissipée.

Ladislas sans doute ne pouvait tout lui dire, il y avait des incidents particuliers à Eudoxie et à Casimir, que lui-même ne savait pas, mais l'habileté du marquis éclairée par les premiers mots de colère échappés à son ami, devinait mieux encore que Gaetano l'ensemble de l'affaire, et dans son imagination prespicace il voyait décroître l'amour de la princesse pour Ladislas dès le jour de leur séparation, et grandir au contraire celui que son mari du moment avait dû lui inspirer.

Ce qui paraissait à Ladislas un sentiment sacrilége, n'était pour lui que la conséquence indispensable de la faiblesse et de la légèreté des femmes. Jetées au milieu de la création pour une œuvre unique à laquelle toute sa nature la ramène forcément, bien que l'éducation, les préjugés, le culte même, tendent à l'en éloigner, son changement, son inconstance prétendue est en réalité le résultat irrésistible de l'instinct qui la porte à remplir sa mission : créée uniquement pour produire, sa fidélité à l'absence contrarie la volonté de son Auteur, et quand elle oublie qui la quitte,

et quand elle cède à qui l'approche, elle n'est pas coupable aux yeux de la nature, elle ne fait qu'accomplir ce qu'elle doit faire uniquement ici-bas.

Le marquis, philosophe réel, avait depuis long-temps reconnu cette vérité incontestable contre laquelle se rébelle l'orgueil, l'amour-propre, la vanité desamants et de l'égoïsme de tous leshommes. La femme, disait-il, ne se doit qu'à qui l'occupe utilement, et dès que celui-là, par son éloignement, s'oppose à la mission de la femme, celle-ci rentre dans son droit et ne saurait être criminelle, par cela seul qu'elle prétend l'exercer.

Cependant M. de Luccrone avait trop d'esprit pour perdre du temps à cette heure à vouloir ramener Ladislas à son système, il entra plutôt dans sa manière de voir et exagéra les torts des deux époux afin de diminuer la colère de celui que la contradiction maladroite aurait aigri davantage; il le laissa donc aller à la fin de son histoire, ne l'interrompant avec habileté que de façon à lui complaire, qu'avec des formes de concessions propres à amoindrir

son caractère ; c'était même habilement l'apprécier, aussi lorsque l'on approcha de la fin, Ladislas moins emporté n'avait plus rien de sa fureur précédente, et si toujours il se sentait blessé de l'offense ; elle ne lui semblait plus hors de toute réparation, il s'arrêta comme pour reprendre haleine ; car vers le terme de sa narration, les mots s'étaient pressés dans sa bouche et les idées dans sa tête, alors le marquis profitant de sa situation, lui dit :

— Certes, chevalier, tout ce que vous m'apprenez est étrange... Quoi ! d'aussi proches parents vous ont joué ainsi? Quoi ! la femme que vous aimez a pu porter à votre frère une flamme aussi coupable? Ce n'est pas qu'au fond, si elle vous fût demeurée fidèle, il serait resté sur votre mariage, dont le secret devait demeurer inconnu, un vernis réel d'inceste physique mille fois plus odieux ; cela n'évite pas que, comme l'on pèche aussi par l'intention, il n'y ait là-dedans un inceste moral. Oh ! oui, leur conduite est blâmable, coupable à l'excès. Mais que faire? Comment dénouerez-vous cet

autre nœud gordien et de quelle façon comptez-vous agir en pareille occurrence.

— Vous me le demandez, s'écria de nouveau Ladislas que la tournure adroite de l'à-propos lui montrant son avenir doublement entaché venait d'exaspérer un peu plus; connaissez-vous pour des gens de cœur deux manières d'en finir? Lâchement trompé par le plus perfide des hommes, par la femme autant criminelle, je prétends les atteindre dans leur bonheur abominable, et je veux qu'avec cet autre Tartuffe, un combat à mort.....

— Mon Dieu!... mon Dieu! prince, qu'osez-vous dire, ou plutôt qu'osez-vous penser : quoi! vous renouvelleriez de nos jours les forfaits des Labdacides et des Astrides. Quoi! Étéocle et Polinice, enfants déplorables d'Œdipe; Astrée et Tyeste, malheureux descendants de Jupiter, coupables fabuleux, sans doute, seraient réalisés par vos emportements. Oui, pour vous seul, car votre frère se refusera, tout me l'assure, à vous seconder dans une pareille fureur.

—Êtes-vous donc, marquis, si en arrière de

votre siècle, répliqua Ladislas, accompagnant ses paroles d'un sourire que sans succès il cherchait à rendre dédaigneux, afin de ramener Luccrone à son amour-propre. « Pour céder ainsi à des préjugés communs, que m'est mon frère? rien; quelle preuve la nature a-t-elle mis entre nous deux pour nous contraindre à nous reconnaître nécessairement enfans de la même mère? qui sait si en nourrice l'un de nous n'a pas été changé... D'ailleurs que m'importent de vains nœuds du sang lorsqu'ils ne servent qu'à protéger le crime? si mon frère les savait respectés ce ne serait pas moi que vous verriez les rompre; mais dois je faire ce qu'il ne fait pas? Lequel de nous deux est le plus à punir? lequel a le premier oublié son titre de frère, est-ce moi? qui l'ai aimé long-temps jusqu'à l'idolâtrie; et aujourd'hui quand il m'a battu dans un combat moral, mille fois plus exécrable; la nature, la religion me défendraient de ne pas imiter son exemple!!! Non, non, je ne céderai pas à cette faiblesse, et je me vengerai sur celui-là même qui m'a offensé sans ménagement.

Plus Ladislas parlait, plus il paraissait multiplier les raisons pour soutenir l'excellence de sa cause, moins le marquis revenait à son opinion et moins lui-même s'y maintenait froidement. Il devenait, facile à chaque phrase de plus qui lui échappait, comme à la rapidité de son débit, de reconnaître en lui une âme violemment combattue, cherchant par l'impétuosité de l'attaque à perdre le souvenir du motif du combat. C'était plutôt lui-même qu'il essayait de convaincre ; son cœur plus sage que sa tête lui montrait le côté odieux de sa prétention ; mais comme tous ceux que le courroux exaspère, il se refusait à l'évidence et se faisait des réalités de tous les fantômes, sur lesquels il ne fallait que souffler pour les voir se détruire et se dissiper dans l'espace.

— Vous prétendriez, répondit le marquis, non-seulement vous battre contre votre frère, mais encore me charger de lui présenter le cartel et de vous servir de second.

— Oui, je vous prie de me rendre ce double service, songez que si vous me le refusez, je

m'adresserai au premier venu, à un militaire quelconque et celui-ci, par l'appât de l'or...

— Prince, prince, demain vous aurez changé de pensée.

— Soit, alors nous agirons autrement; mais la nuit est tout-à-fait venue, il reste peu de temps pour aller prévenir le vil Tartuffe... (Ici Ladislas rougit involontairement); veuillez, je vous en conjure, lui porter la parole et le prévenir que demain nous serons vous et moi au point du jour aux environs de la Porte Maillot.

— Je n'accepte, chevalier, cette commission horrible, que dans l'espérance que la nuit changera votre résolution... Cependant et vu l'état où vous êtes et le besoin que j'ai de vous retrouver, je présume que vous penserez convenable d'accepter à souper et à coucher chez moi.

— J'allais vous le demander, répliqua Ladislas, qui déjà reculait à la pensée de se trouver en face du prince Sanseverino et dans l'obligation de lui raconter ce qui s'était passé et d'en subir les lamentations et les reproches;

or, en ne le revoyant pas, tout ceci était évité, il faisait comme les poltrons qui reculent devant le péril, afin de ne pas avoir à le combattre.

Le marquis en homme sage savait, lui, également comme l'on doit agir envers les insensés, malheur à qui les irrite en les contredisant, très assuré que Ladislas revenu à lui serait le premier à rougir de son vouloir momentané, il avait préféré s'emparer de sa confiance plutôt que de lui permettre de la livrer à un inconnu dont la brutalité n'aurait pas reculé devant un fratricide peut-être.

Assuré que Ladislas, satisfait de son acquiescement à tous ses désirs, ne chercherait pas à le quitter; que retenu par l'effet de la commission qu'il lui donnait et qui le contraignait à l'attendre, il l'installa dans une chambre de son appartement; mit sous sa main des livres et ce qu'il faut pour écrire, et l'ayant ainsi contenté de tout point, il le quitta dans le but apparent d'aller remplir sa mission belliqueuse.

Le premier cabriolet de place qu'il rencontra

et dans lequel il monta, (n'ayant pas voulu se servir de son carrosse dans la peur de quelque indiscrétion, de la part de ses gens), le conduisit d'abord rue Beautreillis, chez le prince Sanseverino; il voulait s'entendre avec celui-là avant que de s'aboucher avec le prince Opalinski; mais il ne le trouva pas. Le concierge néanmoins dissipa son inquiétude en lui disant que son maître, sorti depuis peu, avait chargé ses gens de prévenir son ami Ladislas lorsqu'il rentrerait, qu'il eût à l'aller rejoindre chez le frère de ce dernier où lui-même demeurerait sans plus s'en éloigner pour l'attendre.

Cette indication charma le marquis en ce qu'elle lui donnait l'assurance de rencontrer ensemble les deux hommes vers qui il venait; en conséquence, pour stimuler son cocher, il lui paya chaque course à part et non à l'heure, ce qui fit voler le cabriolet à travers les rues embarrassées de Paris. Le marquis éprouva un vif mouvement de joie, lorsque parvenu à l'hôtel Opalinski, on lui répondit que le prince Casimir y était et que le prince Sanseverino se trouvait avec lui.

Gaëtano, retenu comme le lecteur se le rappelle, bien au-delà du temps que Ladislas lui avait fixé, ne s'étonna presque point si ce dernier avait déjà pris sa volée, il revint le chercher à leur demeure commune, l'y attendit pendant quelque temps et aux approches de la nuit ne le voyant pas reparaître, il ne douta plus que Ladislas ne se fut déterminé à se rendre de sa personne chez son frère. Gaëtano alors frémit en se rappelant dans quel état il avait laissé les deux époux, redoutant de leur part et de celle de Ladislas quelque chose d'extraordinaire, il n'eut pas long-temps besoin de réfléchir pour comprendre combien sa présence au milieu d'eux leur serait nécessaire, en conséquence il se résolut à courir sans plus de retard afin de les aider les uns et les autres.

Assurément quoique put conjecturer son imagination, il était à mille lieues du terrible incident qui venait de se passer, et sa présence inattendue sembla celle d'un ange que le ciel envoyait au secours des deux époux. Eudoxie, depuis que la voix accusatrice et tonnante de

Ladislas l'avait brisée en son cœur, ne faisait tour à tour que tomber en syncope et que reprendre sa raison; presque insensée dans de certains moments, elle était secourue par la seule et prudente Olége, sa sœur de lait; tant celle-ci redoutait que ses expressions indiscrètes ne donnassent des lumières fatales à des domestiques indifférents.

Casimir tantôt retiré dans son appartement, tantôt ramené dans celui de sa femme par son inquiétude et par sa douleur, allait et venait comme une âme en peine, aurait-on dit proverbialement; pâle, défait, abattu, prêtant l'oreille au moindre son, tressaillant au bruit le plus léger qui ne lui était pas connu. On doit s'imaginer tout ce qui résulta dans le premier moment de la situation extraordinaire dans laquelle l'apparition rapide et les mots de Ladislas avaient jeté les deux époux, ne luttant pas contre leur culpabilité, ils se l'avouaient, ils voyaient leur faute, eux aussi plus sévères la travestissaient en crime réel dont ils ne savaient comment obtenir le pardon.

Si Casimir avait pu, il se serait précipité à la suite de son frère ; mais, attaché à la place où il se trouvait par une sorte de stupeur qui le rendait impassible d'aucun mouvement de la vie humaine, il n'avait même pas pu venir au secours de la princesse ; et, pendant un assez long espace de temps, elle était demeurée en sa présence abandonné aux convulsions de son désespoir. Enfin, lui, revenant à l'existence, regardant de manière à voir ce qui se passait devant lui, et non avec cette insensibilité de la brute, se pencha une autre fois sur Eudoxie, et, la soulevant avec force, la porta dans sa chambre à elle et la déposa sur son lit.

Olège qu'il appela vint en hâte, et s'attacha à ranimer sa maîtresse. Nous avons dépeint plus haut comment elle reprit ses sens et ce que faisait son mari lorsque le prince napolitain reparut auprès de lui sans s'être encore fait annoncer. A sa vue, Casimir s'épouvanta d'abord ; il le croyait suivi d'un frère irrité, et qui le rencontrait la menace et le reproche à la bouche. Il se sentit soulagé, dès qu'il eut acquis la certitude que sa frayeur n'était que

vaine. Alors il courut à Caëtano, et l'embrassant à diverses reprises, comme on fait à son protecteur bienfaisant, à son défenseur généreux, il l'amena précipitamment hors de la chambre d'Eudoxie où il reparaissait déjà pour la dixième fois; et, le conduisant vers la sienne, lui fit, dès qu'il s'y fut renfermé avec lui, le récit entier et franc des incidents divers qui avaient eu lieu pendant cette journée malheureuse. Gaëtano l'écouta avec autant d'attention que de chagrin, et dès qu'il ne lui resta plus rien à dire, lui, prenant la parole, s'écria:

— Quel démon acharné à nous nuire s'attache à nos pas et nous poursuit avec cette inflexible rigueur. Je ne reviens pas de la malice des tours qu'il nous joue, et ne sais de quelle façon il nous sera possible de nous y prendre pour le combattre et lui disputer la victoire!

— Vous n'avez donc pas vu mon frère? s'avisa alors de lui dire le prince Opalinski.

— Moi, avoir vu Ladislas!.... Nous sommes invisibles l'un à l'autre. Je gage qu'il a couru,

avant que de venir ici, la moitié de Paris à ma recherche, et maintenant il doit être à m'attendre à notre hôtel où il espère que je rentrerai. Ce n'est pas que, pour abréger son impatience, je n'aie laissé dire chez nous qu'il me trouvera ici, d'où je ne compte sortir que lorsqu'il sera venu m'y rejoindre.

— Alors, dit Casimir anéanti par la terreur qu'il éprouvait d'avoir à soutenir sitôt la présence accusatrice de son frère; alors, Ladislas nous peut donc apparaître d'un moment à l'autre?

— Calmez votre frayeur bien légitime, répondit Sanseverino. Je crois que maintenant Ladislas n'est point ce que vous avez à redouter. Soyez certain que si son aspect vous intimide, le vôtre soulèverait en lui de bien fatales antipathies. Non, non; ce ne sera pas ici qu'il reviendra. Au reste, prévenons cette circonstance; et, s'il se présente, qu'on le prévienne qu'il n'a à voir ici que moi.

La mesure était trop prudente et cadrait trop bien avec les appréhensions de Casimir pour qu'il ne se hâtât pas de la mettre à exécution:

lui-même manda le suisse, l'instruisit de ce qu'il aurait à dire; et, de plus, posa en sentinelle, au bas et au dernier repos de l'escalier, son premier valet de chambre et un autre homme de confiance. Le rôle à jouer leur fut dicté également dans le cas où un envoyé du prince Ladislas se présenterait à sa place.

Tout ainsi donc se trouvant prévu, et tous les deux se tenant bien persuadés que la soirée ne s'écoulerait pas sans qu'il leur vînt quelque nouvelle de leur frère et de leur ami, se retournèrent auprès d'Eudoxie. Enfin son agitation nerveuse se calma, elle devint moins éperdue; elle vit, reconnut Gaëtano, l'écouta même, et ils se rassurèrent à sa voix consolatrice.

— Oh! ne nous quittez pas, vous, ami sincère et dévoué, dit-elle, vous qui seul pouvez nous sauver du gouffre dans lequel nous sommes tombés volontairement. Contez et redites à Ladislas mon offre résolue; il ne peut plus vouloir de moi. Oh! non, il n'en voudra point! Eh bien! qu'il me désigne en Espagne, en Portugal, en Italie, en Sicile, même au fond d'une

île catholique de l'Archipel ou dans un autre coin ignoré de l'Irlande, le monastère où il prétendra fixer ma résidence, je m'y ensevelirai vivante du consentement de mon époux, et ma solitude ne sera pas de longue durée; la mort cruelle tardera peu à en abréger le cours.

Casimir, à son tour, offrait de disparaître, d'aller se cacher dans les Indes orientales, aux Philippines, au Pérou, au Canada, n'importe le lieu, pourvu que Ladislas lui pardonnât et ne rendît point malheureuse Eudoxie.

Gaëtano les consolait, et néanmoins ne savait quel parti leur conseiller et quelle route les inviter à suivre. Il se mettait à la place de son ami, et comprenait à quelle hauteur pourrait le faire monter un courroux qu'il s'avouait légitime intérieurement.

Neuf heures du soir sonnaient lorsque l'on annonça le marquis de Lucerone. On ne l'aurait pas reçu, car il n'avait pas encore fait sa première visite à l'hôtel Opalinski, et attendu la situation actuelle de ses habitants. Mais lui

prévoyant une réponse naturelle y avait paré à l'avance, en déclarant qu'il venait au nom de Ladislas, et que, d'abord, il ne demandait que le prince de Sanseverino qu'il savait devoir être en ce lieu. Dès lors, toutes les portes lui furent ouvertes. Casimir, pressé de connaître ce qui l'amenait, parut avec Gaëtano. Mais le marquis, civilement, le pria de lui laisser, avant tout, remplir secrètement le message dont il était chargé.

CHAPITRE DERNIER.

L'expiation.

> Plus bas un cœur réellement noble est tombé, plus haut il se relève; attendez davantage, dans le grand monde, de qui a failli, que de celui dont la conduite fut toujours sans tache.
>
> RECUEIL DE MAXIMES.

Ce que le marquis de Lucerone croyait impossible à prévoir, était entré au nombre des conjectures formées par la tête italienne du prince Sanseverino, plus ardent à juger la violence des passions et tous les excès dans lesquels peut faire tomber un amour violent. Aussi, ne manifesta-t-il aucune inquiétude su-

périeure à celle qui déjà le tourmentait lorsque le nouveau venu lui eut conté, avec ébahissement, ce qu'à juste titre il appelait un projet odieux de duel fratricide.

Cependant, sa seconde pensée ne lui fit pas voir la chose de la même façon. Il revint à la croire grave et funeste; et bientôt, selon les mouvements du cœur humain il s'en exagéra les conséquences; aussi saisissant avec sa main droite le bras gauche du marquis et le serrant fortement, il lui dit en abaissant la voix :

— De par tout ce que vous avez de plus cher au monde, marquis, et de par cette loyauté dont vous nous avez fourni tant de preuves, jurez moi que vous ensevelirez dans votre sein les paroles imprudentes et coupables de notre ami commun, et que jamais, dans quelque situation et par quelque cause que ce puisse être, vous ne les jetterez en pâture à la malignité publique.

— Je m'y engage, prince, et ceci d'autant plus volontiers, que je m'étais déjà intimé le commandement de les oublier et surtout de ne

les avouer à personne; j'en comprends l'odieuse importance, et j'ai le ridicule avoué d'être de ceux qui ne veulent pas avoir à rougir de leurs amis.

— Noble manière de voir, marquis, elle vous élève plus encore dans mon estime et achève de m'inspirer ce vif désir que j'avais déjà d'être compté au rang de ceux qui vous sont chers.

— Désir réciproque, monsieur, soyez en bien persuadé... Cependant que répondrai-je à notre insensé?

— Ce qu'il y a de plus extraordinaire et de moins probable. Vous avez porté le cartel au prince Casimir Opalinski, lequel l'a accepté avec autant de joie que d'impatience... De plus, vous ajouterez que ce prince va envoyer à son ennemi, pesez sur ce mot comme j'affecte de le faire, son second, porteur d'un cartel en règle. Puis si on vous demande des nouvelles de la princesse, vous direz que dans votre préoccupation de remplir votre message, vous n'avez aucunement songé à vous informer d'elle, et que sur ce point vous n'avez rien à dire ni à

conjecturer... Tâchez en outre, si vous le pouvez, de laisser Ladislas à ses réflexions afin qu'il soit seul lorsque je viendrai... Dans le cas où lui au contraire chercherait à vous garder auprès de lui, ayez ceci en bon augure, ce sera une preuve qu'il a peur de lui-même et redoute une solitude où il se trouverait seul devant ses remords ; dans ce cas, enfin, disparaissez dès que l'on m'annoncera.

Muni de ces instructions, comprenant bien leur importance, le marquis de Lucerone quitta sans retard l'hôtel Opalinski, tandis que Ladislas retourna vers Casimir et Eudoxie, il leur dit, afin de satisfaire à leurs regards interrogateurs, que Ladislas pressé de prendre conseil s'était empressé de l'envoyer quérir.

— Ainsi di. le prince Opalinski avec une joie douloureuse, mon frère, quoique certes il ait bien le droit de nous croire coupable, hésite dans son ressentiment, c'est une faveur de la Providence qui lui fait souhaiter votre présence, vous destine à être entre nous l'ange de consolation et de réconciliement.

— Quoique vous décidiez, ajouta Eudoxie,

en se faisant entendre du prince, je vous approuverai de tout point.

— Oui, dit Casimir, racontez à Ladislas la vérité de tout ce qu'il a vu lui, d'une manière si désespérante; il pardonnera sans doute à un amour comprimé pendant quinze ans peut-être d'avoir éclaté au dernier moment. Assurez-le que loin de chercher à lui enlever Eudoxie, je prenais sans retour congé d'elle: voici poursuivit-il, après avoir fouillé et retiré de sa poche des papiers divers, les preuves irrécusables de ce que j'avance, voici mon passe-port pris hier à l'ambassade Russe, voilà sous ces cachets les dépêches importantes que le prince Kourakin m'a remis pour notre souverain. Il se convaincra, ce frère irrité, que je ne tentais pas de lui enlever le bonheur, mais que plutôt je lui sacrifiais irrévocablement le mien. Demain, après vous avoir vu je partirai, voici en outre les procurations à donner et les autres actes qui de ma part accéléreront le divorce, que lui-même les confie à des hommes de loi à lui; Eudoxie en fera autant, de cette sorte que nos hommes d'affaires étant les siens

,

en réalité, il sera le maître de hâter le jour où les tribunaux rompront un malheureux mariage ; assurez Ladislas qu'en retour de tout ceci je lui demande, j'exige qu'il me rende son amitié ; me priverait-il malignement du seul bien qui peut encore me soutenir dans le chemin pénible de la vie.

A ces derniers mots, les deux nouveaux amis s'embrassèrent réciproquement, Gaetano muni de tout ce qu'on lui remettait et tâchant vainement de sécher les larmes qui coulaient de ses yeux, essaya de consoler quelque peu le couple désolé, sans néanmoins les trop bercer d'une espérance que sa connaissance approfondie du cœur de l'homme lui montrait si incertaine ; enfin, il prit congé des deux vertueux époux, et les laissa bien déterminés à ne pas demander au sommeil l'oubli réparateur des inquiétudes de la vie.

Ladislas de son côté, demeuré seul, se jeta dans un fauteuil, et là, se repliant en soi-même, tenta d'abréger le temps de l'absence du marquis en se remémorant tout ce qui pourrait davantage le perpétuer dans son cour-

roux forcené; mais à mesure que les minutes devenues des heures pour lui, s'écoulaient, la main invisible qui nous dirige, qui ouvre et ferme en nous les cases mystérieuses de nos sentiments divers, pesa sur son cœur et le comprima horriblement.

D'abord Ladislas passa de sa fureur extérieure à un abattement morne, à une stupeur mélancolique; là, comprenant le changement qui aurait lieu par un dégoût dédaigneux de l'existence; il se demanda si celle-ci, tant rapide, valait la peine qu'on s'en occupât, que surtout on s'essayât à la rendre plus douce. De ce point, il descendit à méditer sur sa colère, à s'interroger sur le droit qu'il avait à la manifester. Bientôt se levant et poussant un cri horrible...

— Mon frère! s'écria-t-il... mon frère, et je verserais son sang... Oh! jamais, jamais... il m'a trompé... que m'importe... il aime la femme que j'adore... soit... il l'a séduite... il me l'enlève, eh bien, sont-ce des crimes non pardonnables?... Mais elle me trahit, elle m'abandonne, elle porte à d'autre ces trésors qu'elle avait

juré de me conserver... Le souffrir est d'un lâche... De quel prix le monde payera-t-il mon sacrifice?... de la honte et du mépris... et je consentirais à vivre deshonoré, flétri de toutes parts?... cela est impossible; je me rendrais la risée et la fable de tout Paris, de la France, de la Pologne, de la Russie... Qui voudrait me recevoir, m'accueillir, m'estimer? Les lâches me feraient l'affront de m'appeler à leur suite, et les hommes tarés me diraient : *Viens avec nous, car tu ne peux plus aller ailleurs*... Je vois déjà ces visages moqueurs, ces femmes dédaigneuses, j'entends ces ricanements impunissables, ces chuchoteries qui souillent et qu'on ne peut saisir... Non, non! je ne les ouïrai pas, et j'aime mieux qu'on dise : Voilà un autre Caïn.

A ce nom affreux, échappé de sa bouche avec un accent si terrible et comme s'il fut parti de plus haut, Ladislas épouvanté se retourna ; il s'étonna presque de ne pas avoir vu l'être surnaturel qui avait parlé ainsi. En achevant si bien sa pensée, pour fuir celle-ci il se remit à marcher, à se représenter ce qu'il appela la longue hypocrisie de son frère. Alors ses yeux

s'ouvrirent et il aperçut évidemment ce que jusques-là il n'avait pas voulu voir, c'est-à-dire la longueur du sacrifice de Casimir.

Ce fut pour lui une torture nouvelle et plus déchirante que les autres. Il ne lui était plus permis d'ignorer que son frère n'aimât leur cousine dès leur adolescence commune. Qu'avait-il fait cependant; s'était-il servi de ses priviléges, avait il même cherché à faire pressentir sa passion, à écarter Ladislas à une époque où l'absence aurait eu plus de pouvoir. Bien au contraire, il s'était cuirassé d'un dehors d'indifférence et de haine, il avait volontairement ménagé au jour de son mariage ces moyens qui plus tard en assureraient la nullité. Après avoir épousé Eudoxie, loin de demeurer auprès d'elle, il s'en était séparé, il avait couru dans des combats meurtriers demander le trépas. Était-ce son tort, si à la place il y avait rencontré la gloire... Qu'avait-il fait lui au contraire pour balancer tant d'immolations? il avait abandonné son pays, presque terni sa réputation; il s'était livré à des passions dégradantes, à des créatures impudiques;

et devait-il maintenant s'étonner si la plus noble des femmes lui préférait enfin le plus vénérable des hommes.

Il était préoccupé et tourmenté par ces réflexions qui, tout en l'accablant par leur sévérité, parvenaient souvent à rallumer sa colère. Il n'y a rien qui nous irrite davantage contre les autres que la conviction où nous sommes de ne pouvoir pas leur imputer des torts dont nous ne devons accuser que nous. Le mépris de soi-même est le seul que l'on ne pardonne pas au monde, car c'est le seul qu'on ne puisse pas lui reprocher.

Le bruit que fit le marquis de Lucerone en rentrant dans son appartement, fit tressaillir Ladislas en même temps qu'une multitude de sensations plus cruelles les unes que les autres l'assaillaient subitement. Toujours, comme nous le sommes dans les époques importantes de la vie, il voulut se monter à ce ton d'héroïsme factice qui nous rend comédiens volontaires, là où par l'effet des circonstances nous sommes acteurs de nécessité; il chassa de son front tout chagrin et de ses traits toute

colère et il crut qu'il parviendrait à peine à croire à son indifférence au moment où on apportait la réponse à son inexorable proposition.

Le marquis jouant aussi la comédie... l'égoïsme nous plaçant volontairement sur des tréteaux perpétuel, parut sombre, embarrassé, fit quelques pas dans la chambre, puis croisant les bras se maintint dans une immobilité silencieuse et de désespoir. Ladislas attendait avec impatience qu'il parlât enfin ; mais le voyant persister à se taire, lui ne put commander plus tard à son impatience, et il poussa à peine sur les lèvres ces deux mots : Eh bien, marquis ?

— Eh bien, prince, votre frère accepte le duel, et son second va venir sous peu vous apporter le cartel et s'entendre avec nous pour toutes les exigences de ce combat.

A mesure que M. de Luccrone parlait, un nuage de sang et de ténèbres descendait sur les yeux de Ladislas, tandis que son cœur aussi, et pour employer nécessairement l'expression française d'un homme célèbre, ressentait les épouvantements de la mort. Bientôt dans cette

nuit morale qui aveuglait ses sens, il vit des démons, des êtres farouches l'entourer en l'applaudissant, tandis que Caïn, les fils d'Œdipe, ceux de David, Néron, Caracalla et tous les fratricides illustres lui présentaient avec une joie abominable leurs mains souillées du sang fraternel; sa poitrine haletait, ses genoux flageollaient sous lui, une pâleur sinistre couvrait son visage.

Le marquis craignant qu'il ne tombât sur le parquet, le prit à bras-le-corps et le coucha à demi sur une ottomane voisine. Le Polonais abattu, anéanti même, ne l'aida ni ne lui opposa la moindre résistance, il se laissa conduire, et mis dans cette place nouvelle il ne parla pas, il se mit seulement à répandre des larmes. Son hôte, touché de sa douleur, se tenait assis auprès de la porte sans tenter de le distraire, se contentant avec délicatesse de veiller attentivement sur lui.

Au milieu du calme qui régnait dans cette chambre, on entendit dans la rue rouler une voiture, qui s'arrêta devant la porte de l'hôtel... Ici Ladislas tressaillit, se dressa sur ses ..

s'empressa d'essuyer les pleurs dont son visage était inondé, non pas à ce qu'il parut pour tenter de dissimuler sa faiblesse si honorable, mais par orgueil. Le marquis ne sachant pas ce qui se passait dans cette âme violente, attendait avec anxiété le résultat de la lutte dont il allait être accable.

— Le prince Sanseverino !!! jeta avec explosion et pleine indifférence, la voix de Stentor du valet chargé, chez le marquis de Luccrone, d'annoncer les étrangers. A ce nom, que certes il ne comptait pas ouïr en ce moment, Ladislas éperdu fit deux pas en arrière, et son regard affreux sembla chercher une issue pour que lui put échapper à cet ami que son émotion changeait en ennemi.

— Le chevalier Opalinski ? dit le survenant, bien certain à qui il avait affaire.

Le marquis de Luccrone lui montra de la main celui qu'il demandait, et aussitôt, et selon ce qu'ils étaient convenus ensemble, il sortit précipitamment en refermant la porte après lui. Les deux amis, laissés seuls,

Gaëtano se rapprocha de Ladislas, et prenant la parole, dit gravement :

— Le prince Ladislas m'excusera si je viens aussi tard le déranger. Choisi par le prince Casimir pour lui servir de second, j'ai dû, le prince partant demain matin pour la Russie, à neuf heures, porter, sans aucun délai, son cartel de réponse à celui que le prince Ladislas lui a fait présenter tantôt. Je pose sur cette table le passeport du prince Casimir, les dépêches importantes que l'ambassadeur de la Russie lui confère, le permis de la préfecture de police de Paris pour avoir des chevaux de poste, et autres piéces qui prouveront que ce départ, fixé depuis hier, ne peut être retardé, et qu'alors le duel en question doit avoir lieu le plus tòt possible. Au reste, cette lettre, écrite avant que le marquis de Luccrone parut en votre nom à l'hôtel Opalinski, vous prouvera mieux encore des dispositions de cet étranger.

Ce titre appliqué à Casimir devant Ladislas, et comme étant arraché à lui-même, la solennité du langage de Gaëtano, *le vous* repoussant

qu'il employait, ce qu'il venait de dire, ce qu'il laissait pressentir, tout se réunit pour plonger Ladislas dans une mer d'agitation et d'angoisses..... Il ne dit rien, ne regarda pas son ami, tendit la main, prit la lettre, en examina la suscription, et puis la lut, après en avoir rompu le cachet. Voici ce qu'elle contenait :

« Mon frère, je crois faire un long voyage...
« Je vais me séparer de tout ce que j'aimais :
« de toi d'abord et d'Eudoxie ensuite. Console-la d'une perte que son amitié regrettera
« peut-être. Adieu ! songe un peu à ton frère,
« et afin que tu t'occuppes sans cesse à rendre
« Eudoxie heureuse, apprends que je meurs
« pour assurer ton bonheur... Adieu... Adieu...
« Je vais comparaître devant un juge sévère...
« Oh ! je me flatte qu'il me pardonnera en réclamant de l'amitié que je te voue et que je
« me commande, la mort que je vais me
« donner. « CASIMIR. »

— Mon frère..., mon frère, s'écria Ladislas courbé sous la violence de son châtiment.. Il

est donc mort pour moi... Et je vis, moi qui voulais lui arracher son existence... Il est mort... Casimir..., je t'aurai bientôt rejoint...

Il disait, et apercevant sur une table voisine un poignard moresque, riche objet d'art que le marquis avait acheté la veille, il se précipita vers lui si rapidement, que déjà sa main s'en était armée, que déjà il s'était frappé avant que Gaëtano eut pu le secourir. Cependant, ce dernier mit une telle vitesse à retenir son bras qu'il en détourna la portée, et le fer, loin d'atteindre le cœur, glissa, et fit une blessure douloureuse et point mortelle, toutefois à ce qu'on crut d'abord.

. . . .

. . . .

Quatre mois après cette catastrophe, le prince Casimir Opalinski et la princesse Eudoxie Sobieska, tous deux vêtus de noir, ainsi que leur maison, quittèrent la France sans retour, et furent habiter Saint-Pétersbourg, où les appelait l'amitié constante de l'empereur Alexandre, et où leur union fut heureuse, autant que

peut l'être un mariage assombri par un cruel regret.

A la même époque, le prince Gaëtano Sanseverino s'éloigna de Paris, atteignit un port de mer sous prétexte d'aller voyager aux États-Unis d'Amérique, mais il alla débarquer à Londres, d'où un navire anglais le transporta en Sicile, auprès de son souverain. Il demeura dans la ville de Palerme. Là il dota richement un monastère où il allait passer, chaque jour, quelques heures auprès d'un inconnu qui s'y était retiré. Celui-ci, dont le nom demeura toujours un mystère, vécut péniblement, employant ses instants à la prière, à méditer et à converser longuement avec Gaëtano.

En 1814, le marquis de Lucerone vint visiter le prince Sanseverino et le solitaire inconnu. Il ne conta qu'au premier seulement que madame de Maurant, ayant quitté son mari par amour pour le beau Zéphyre, vivait, à demi-ruinée, sans bonheur et sans considération. Le petit roué l'avait bientôt abandonnée. Il ne lui était resté aucun adorateur, pas même

le jeune Roserville, qui, attendu son incapacité, avait été l'un des premiers préfets que nommèrent l'abbé de Montesquiou de concert avec le secrétaire général protestant Guizot. Enfin, la seule personne véritablement heureuse fut la grande prieure, comtesse de Mersbach, qui se consola, à la vue de la fécondité de sa nièce, de la mort de Ladislas, décédé aux eaux de Barège, où ses amis Gaëtano et le marquis l'avaient conduit, lorsqu'après s'être rapatrié avec son frère et avoir renoncé solennellement à sa cousine, il avait été chercher, aux pieds des Pyrénées, la guérison de sa plaie double et profonde.

Quatre ans plus tard, le prince Casimir vint en Sicile, et conduit par Gaëtano obtint une entrevue du moine inconnu, elle fut arrosée de leurs larmes; et depuis lors, tous les deux ans, le noble Polonais, sans être accompagné de sa femme, refait le même voyage pour revoir le même religieux.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE.

